GALERIE DU TABLEAU

2013

UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

à télécharger

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

VILLE DE MARSEILLE

INSTITUT FRANÇAIS

Galerie du Tableau

2013

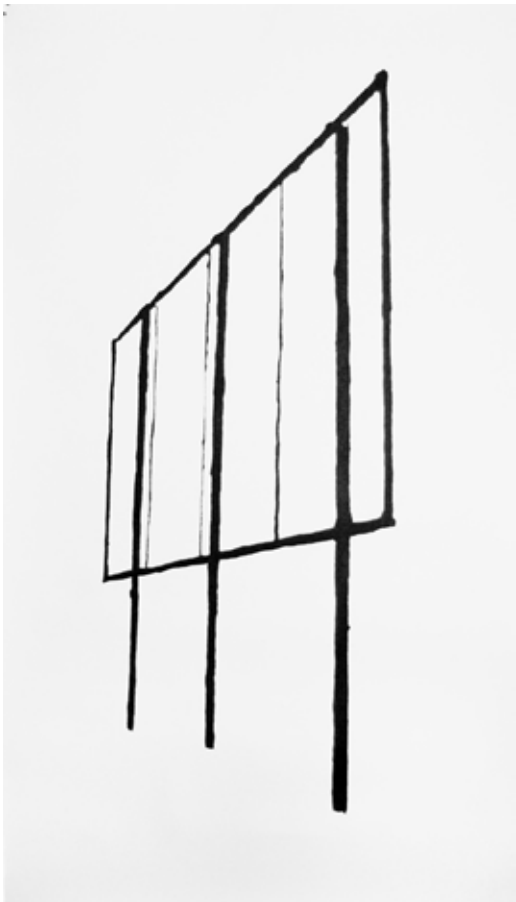
une année d'expositions

MICHEL COUTURIER

Du 07 au 19 janvier 2013

Après la disparition

Pour Michel Couturier, il s'agit d'habiter le monde qui nous entoure et d'y exercer sa liberté. Cette injonction est d'autant plus impérative dans les paysages aliénant des autoroutes, des parkings et des centres commerciaux, totalement conditionnés par la consommation et la circulation. Là-bas plus qu'ailleurs, il faut négocier avec les panneaux, les antennes, les tours d'éclairages.
Pour se réapproprier la ville, pour en faire un terrain d'expériences, il faut résister à la lumière dominante et autoritaire des projecteurs du pouvoir et être attentif aux petites lueurs des lucioles, survivances des contre-pouvoirs, qui jaillissent dans l'obscurité mais ne sont visibles qu'à condition de les chercher. Le travail de Michel Couturier inscrit donc cette dialectique entre domination et survivance.
Il décrit par la photographie et le film le paysage contemporain. Par le dessin, il isole des objets, des fragments de paysage pour n'en conserver que l'ombre. Ainsi transformées en signes, en figures quasi abstraites, ces ombres deviennent les jalons d'une autre perception de l'espace, des hiéroglyphes auxquels il nous appartient de donner sens.



Déjà, il remplissait l'espace plein de sang et de jouissance

FRANCK LESBROS

Du 21 janvier au 02 février 2013

THE WHITE CUBE SENTENCE
Vidéo 2013

Le projet vidéo consiste en la détérioration de plusieurs espaces cube blanc, plus connus sous l'appellation "white cube", par différents événements "naturels", le feu, l'eau, la couleur... A chaque architecture sa destruction. Une bande son tirée de sonorités de tribunaux juridiques (marteau) vient donner du rythme à l'enchaînement des images ainsi qu'à leur défilement.

Franck Lesbros cherche à donner à ses recherches visuelles la capacité de rebondir, de faire en sorte que l'image engendrée possède non pas un, mais plusieurs degrés de lecture. La définition claire d'une proposition picturale ne l'intéresse pas, il lui préfère de loin le trouble, le pas complètement palpable, il a la hantise du « ah ! C'était donc ça ». Il multiplie les hasards et les rencontres imprévus de façon à éviter de tomber dans la simple réalisation de ce qui a fait naître le projet. Le mouvement est une préoccupation majeure dans ses propositions photographiques ou vidéo. Il a collaboré en 2011 avec la vocaliste américaine Helga Davis et engrange depuis d'autres collaborations plastiques autour de vidéos qu'il compose en direct.

THE WHITE CUBE SENTENCE

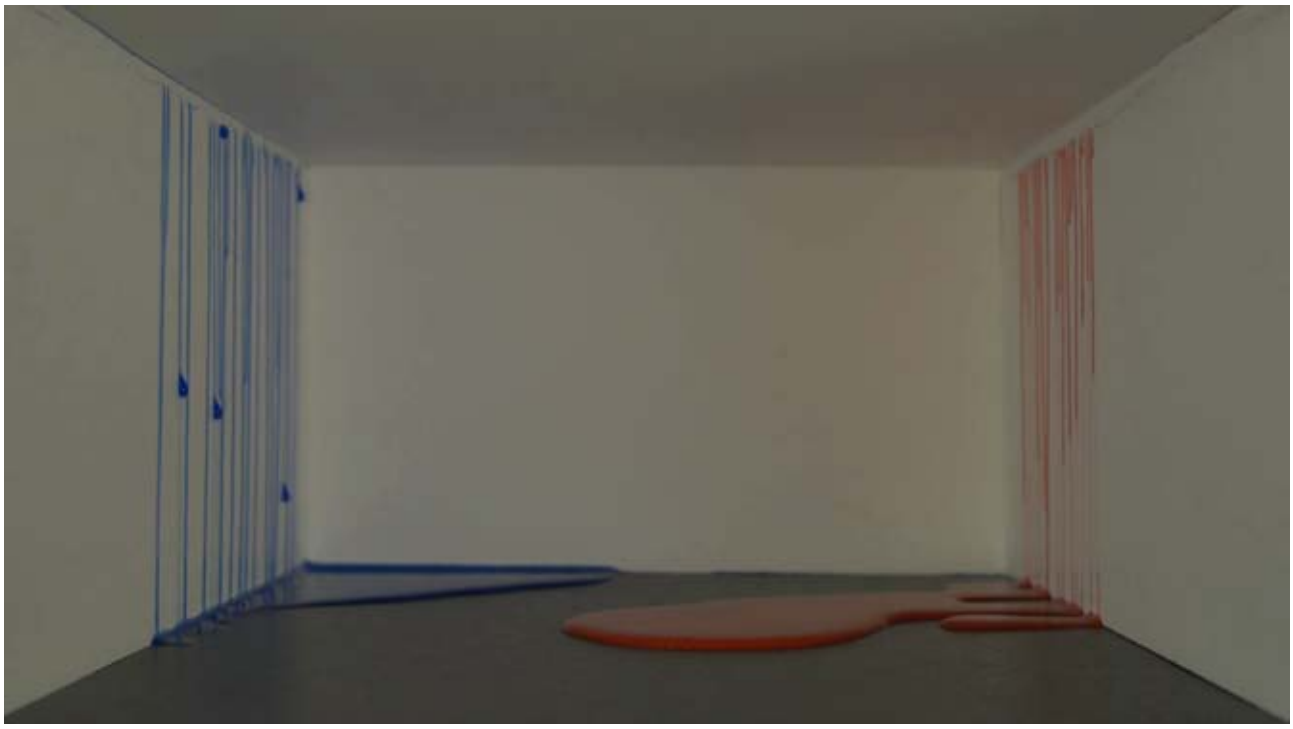
une video de

Franck Lesbros

THE WHITE CUBE SENTENCE

une video de

Franck Lesbros



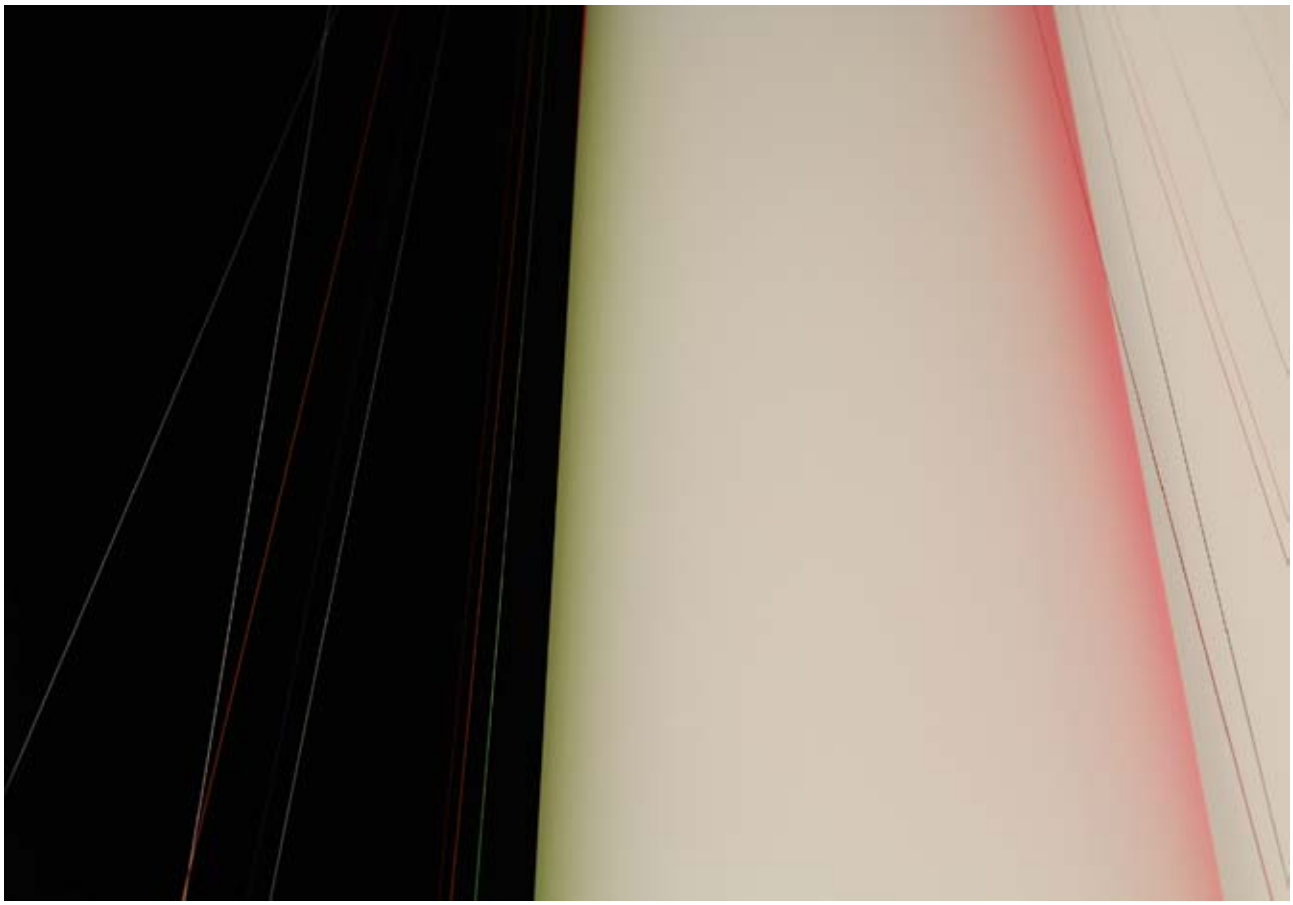
MOON-PIL SHIM

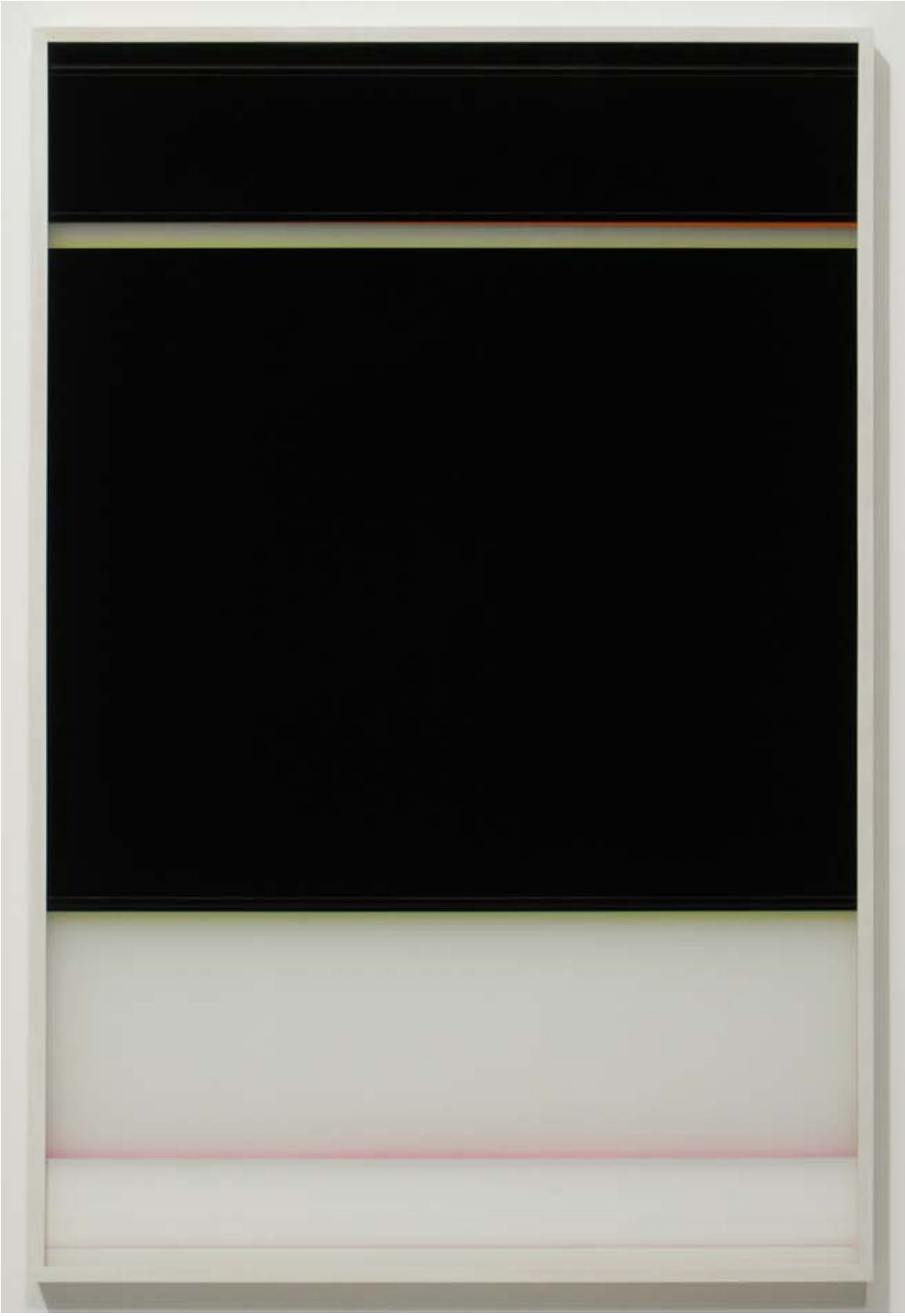
Du 21 janvier au 02 février 2013

Les œuvres de Moon Pil Shim se présentent, au premier abord, comme des boîtes d'épaisseur à peu près constante (5 ou 6 cm), entourées d'un cadre de bois peint en blanc, de longueur et de hauteur variables : petits carrés de 16 cm, rectangles allongés pouvant aller jusqu'à 202x16 cm ou de proportions plus habituelles : 75x50, 122x82 ou 37x23 cm. Mais ce qui étonne le plus ce sont les couleurs - et la présence du blanc traité lui aussi comme une couleur.
Elles transparaissent au travers de plexiglas transparents ou dans les œuvres les plus récentes de plexiglas translucides. Ces plages de couleurs (orange, rouge brun, vert et parfois noir ou rose) répandues de manière uniforme et lisse sont le plus souvent traversées d'une ou plusieurs lignes colorées (soit extrêmement fines, soit en étroites bandes), tracées au cutter dans la couleur puis à nouveau colorées mais différemment au rottring. Parfois, des accidents dans leur tracé sont volontairement conservés pour éviter une approche trop mécanique du dessin. Ces lignes, espacées ou rapprochées, découpent et modulent les aplats, introduisant un rythme dans les relations de couleurs et d'espaces. A la stabilité des espaces colorés rectangulaires, elles ajoutent une perception dynamique, ouverte, suivant ces horizontales.

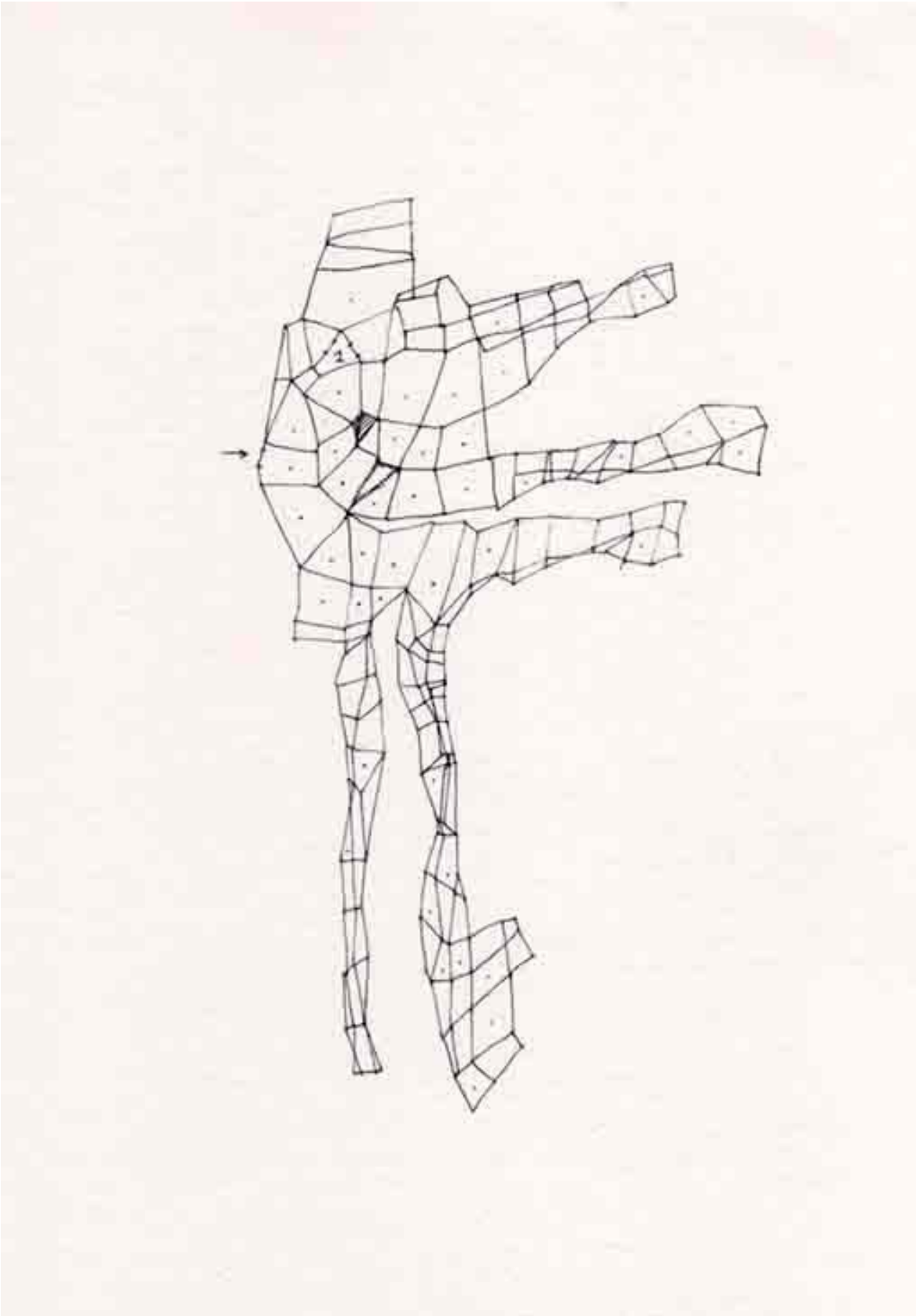
Ce qui frappe d'emblée c'est l'oscillation entre d'une part la transparence, la netteté voire la linéarité introduites par le blanc, les aplats, les lignes colorées et le plexiglas (dématérialisation et immédiateté des couleurs) et d'autre part la présence laiteuse, atmosphérique du fond blanc (« duveteux comme une première neige » aurait dit Tanizaki) : profondeur imprécise, lointain mystérieux qui tirent la perception vers un espace en retrait.
Dans des œuvres plus récentes – et comme il l'a fait dans le cadre du 1% du collège de Beaucaire, Moon-Pil Shim inscrit le jeu des lignes et des surfaces dans un matériau contemporain opaque (le Corian). Les pièces présentées pour cette exposition sont des structures murales dont les diverses faces développent des orientations à la fois différentes et harmonieuses que le regard ne peut embrasser d'un seul coup. Lignes et surfaces colorées, librement, soulignent ou contredisent ces orientations, introduisant une complexité plus grande encore dans notre perception de la « géométrie » de l'oeuvre. Comme pour les oeuvres antérieures, à tous les aspects saillants et immédiats de « l'objet », s'ajoute, par la distance et l'occultation, par le retrait, le creux ou le clos, un évidement qui les traverse et leur permet d'œuvrer. Il n'y a d'accès que par détours.

Pierre Manuel
janvier 2012





LUDIVINA VENET



Du 04 au 16 février 2013

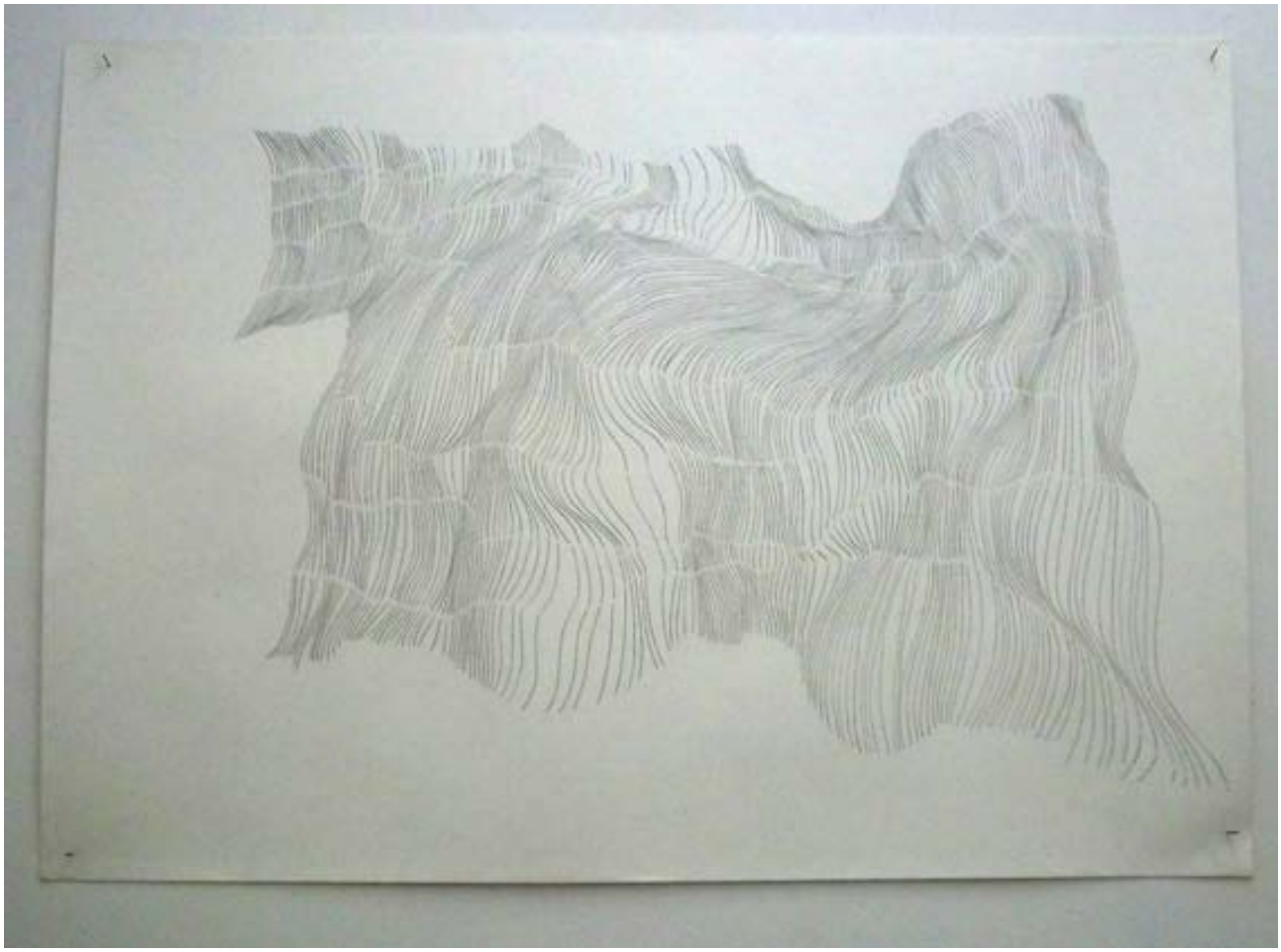
La pureté de la feuille,
la blanche pâleur de la surface,
le papier immaculé

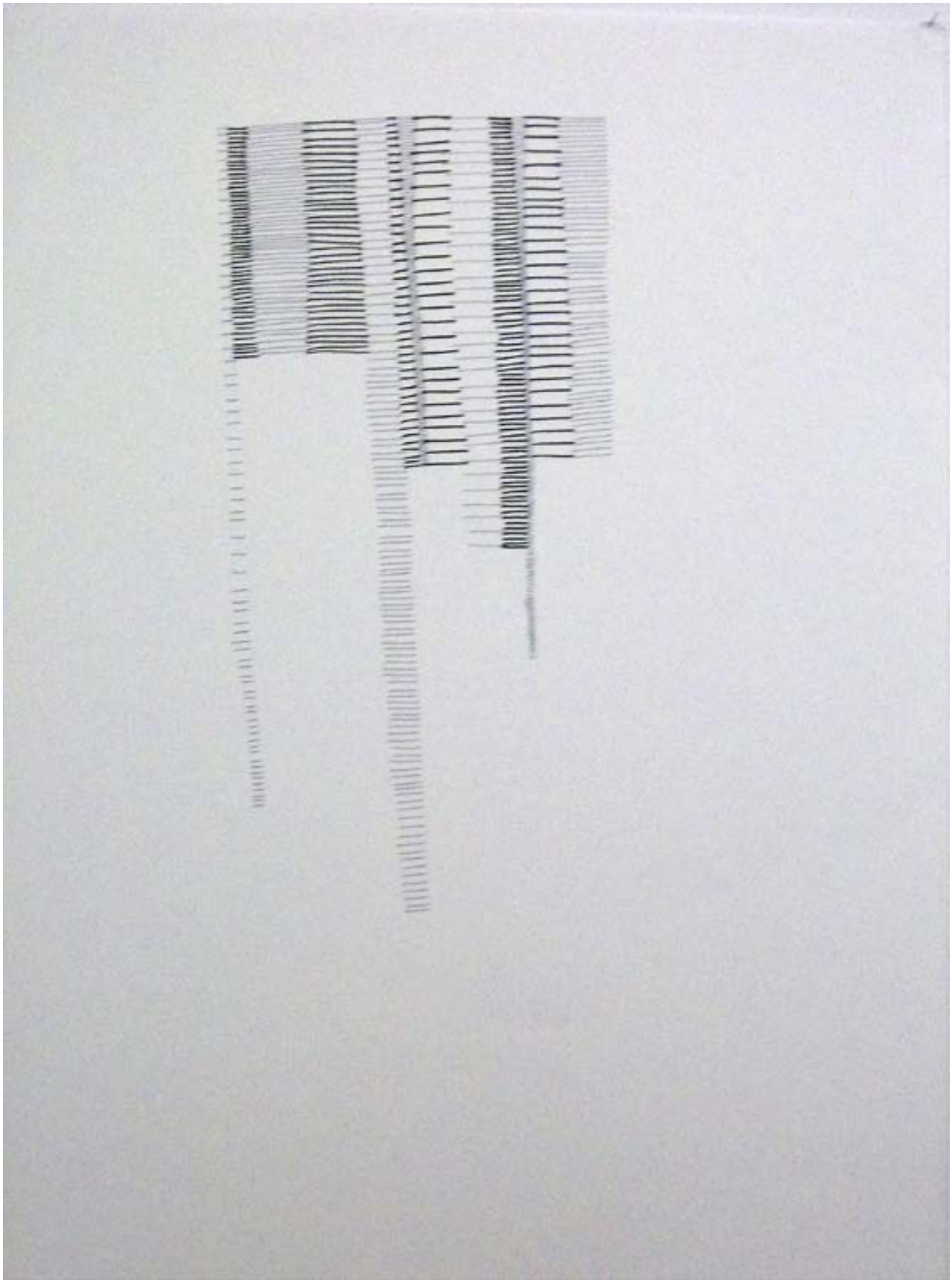
Voilà le point de départ,
ce point qui s'étend, s'accroit, glisse, s'étire en une ligne.

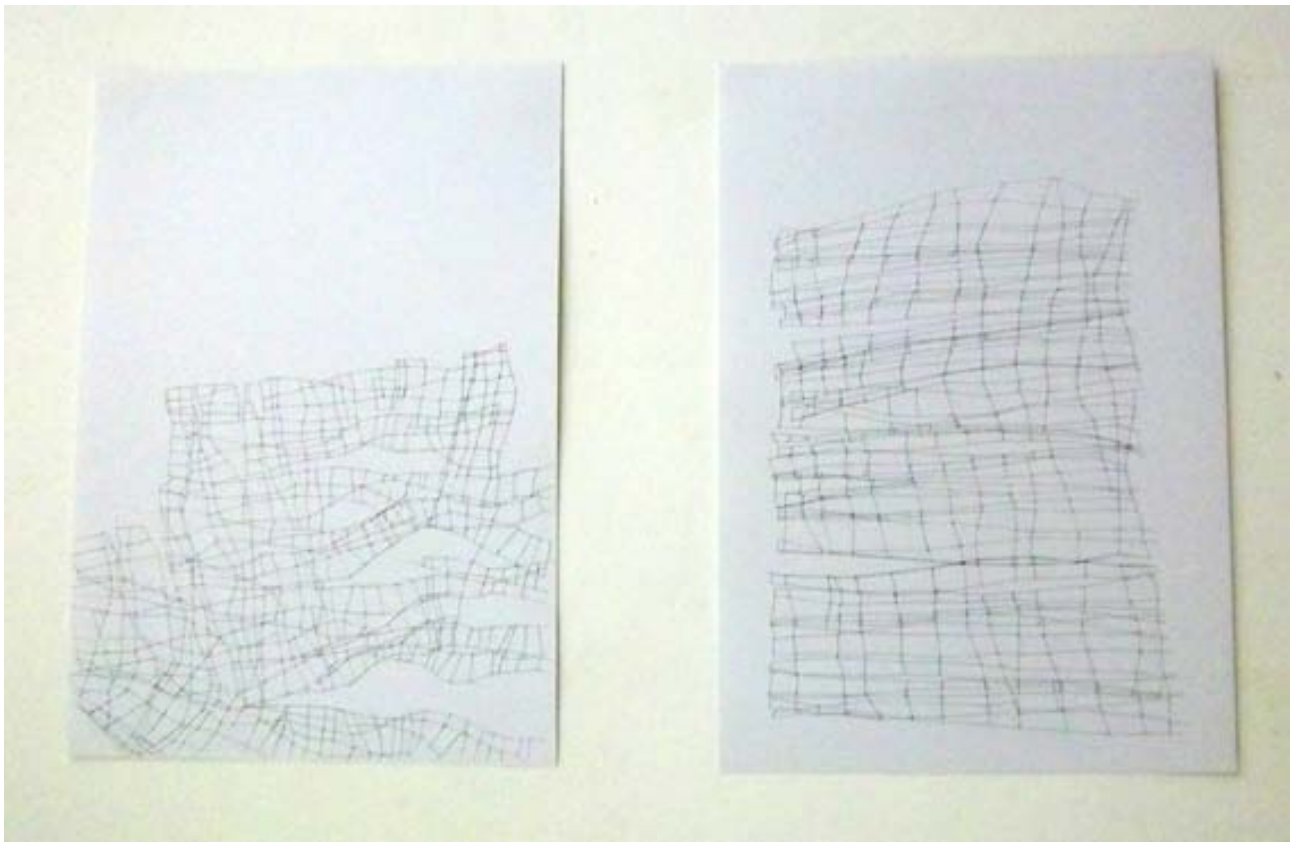
Ligne ondulante, fluide, à l'état brut.
Ligne qui sature, qui devient matière, à la fois condensée en une constellation brouillée
mais épurée : entre chaque ligne on y sent un souffle.
Un souffle qui passe entre des cordes.
Instrumental et solennel: un son.

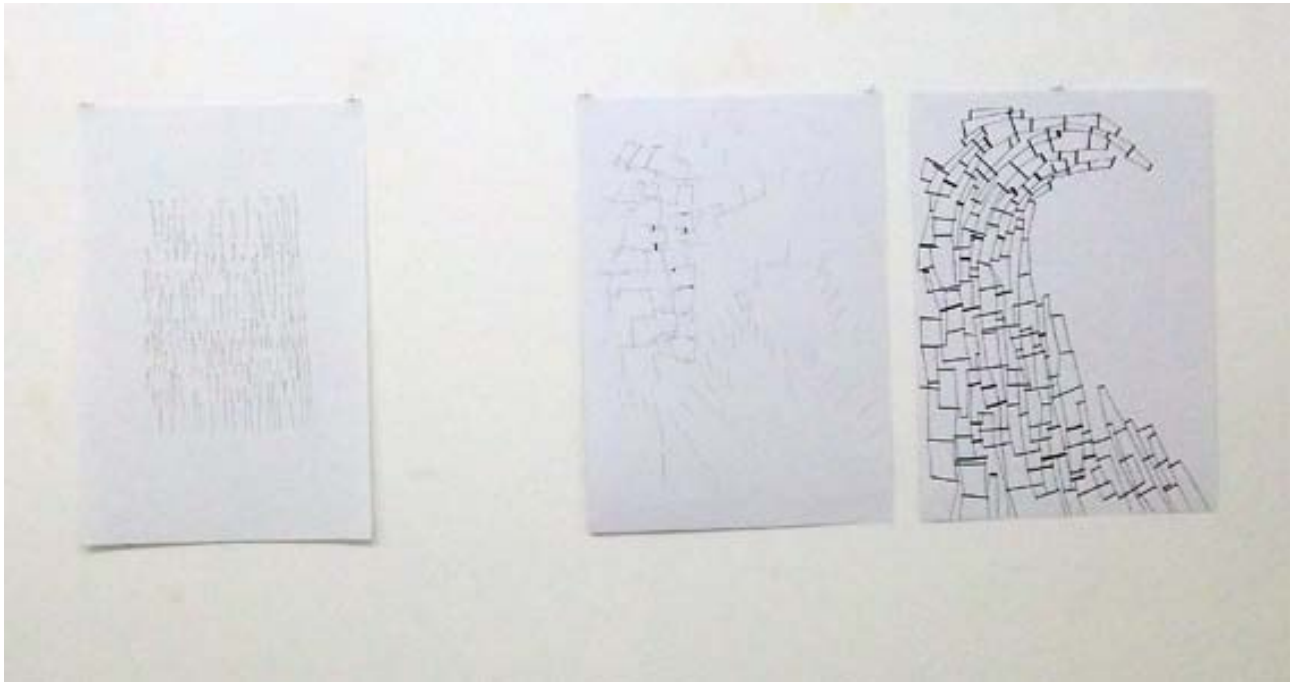
Quand les fils s'entrecroisent, faisant trame intrigue et chaîne, se forme un dessin.

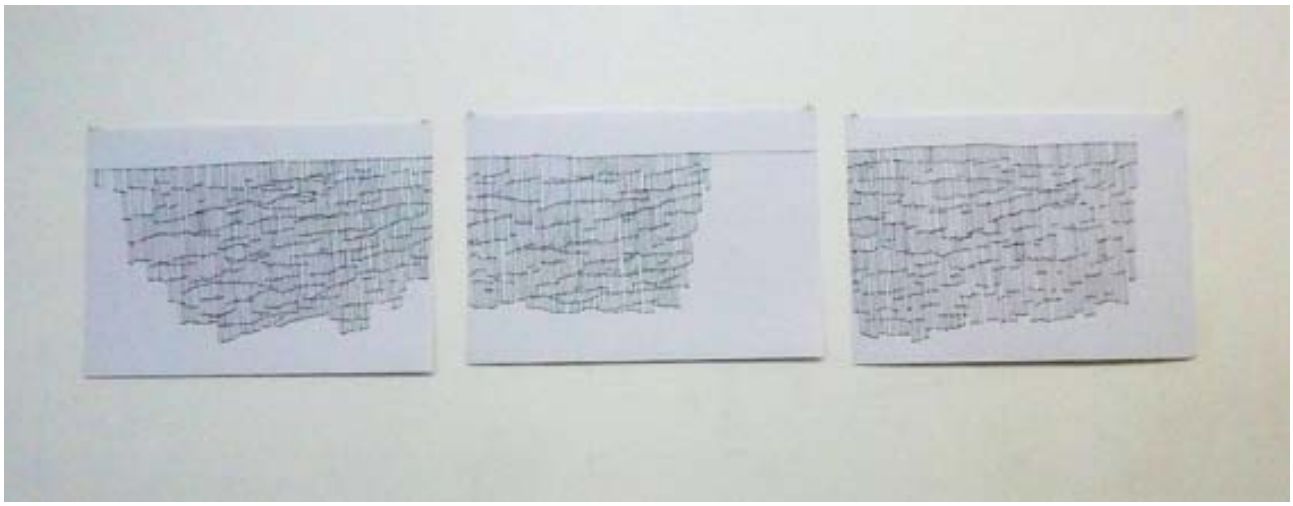
Laurie Salvadero











NICOLAS VALABRÈGUE

Du 04 février au 02 mars 2013

Il est un signe indiscutable du souvenir: c'est la durée. Ce qui résiste à l'oubli ne fait qu'exister, il est d'aujourd'hui, il est présent. C'est souvent une chose simple, habituelle, coutumière. Comme une sculpture de Nicolas Valabrègue née de son entourage, de son environnement, de sa propre substance. Cela sent le cade et le silex, cette éternelle pierre à feu. C'est aussi cet étrange assemblage d'une éternité qui porte en elle-même sa disparition: l'origine du feu et son combustible. Pouvoir isoler ces éléments et les maintenir soudés dans un amour réciproque relève de la magie, quand ce n'est pas le talent qui rend la chose possible. Le sculpteur peut emporter la nature par sa nature. C'est ainsi qu'on se souvient de lui et depuis très longtemps, l'art parfois n'est que bois et pierre auxquels s'ajoute l'indispensable regard d'un authentique créateur.

Bernard Plasse

MYRIAM BORNAND

A RAGGED COLT MAY MAKE A GOOD HORSE

Du 18 février au 02 mars 2013

WOR(L)D

Tirages argentiques sur dibon et rails: 114 x 75cm

Ces photos, que j'appelle des Procédés verbaux, sont Un regard sur des images de mon quotidien ; fragments de ma réalité, du monde qui m'entoure.
L'appareil photo étant comme un double de ma rétine.

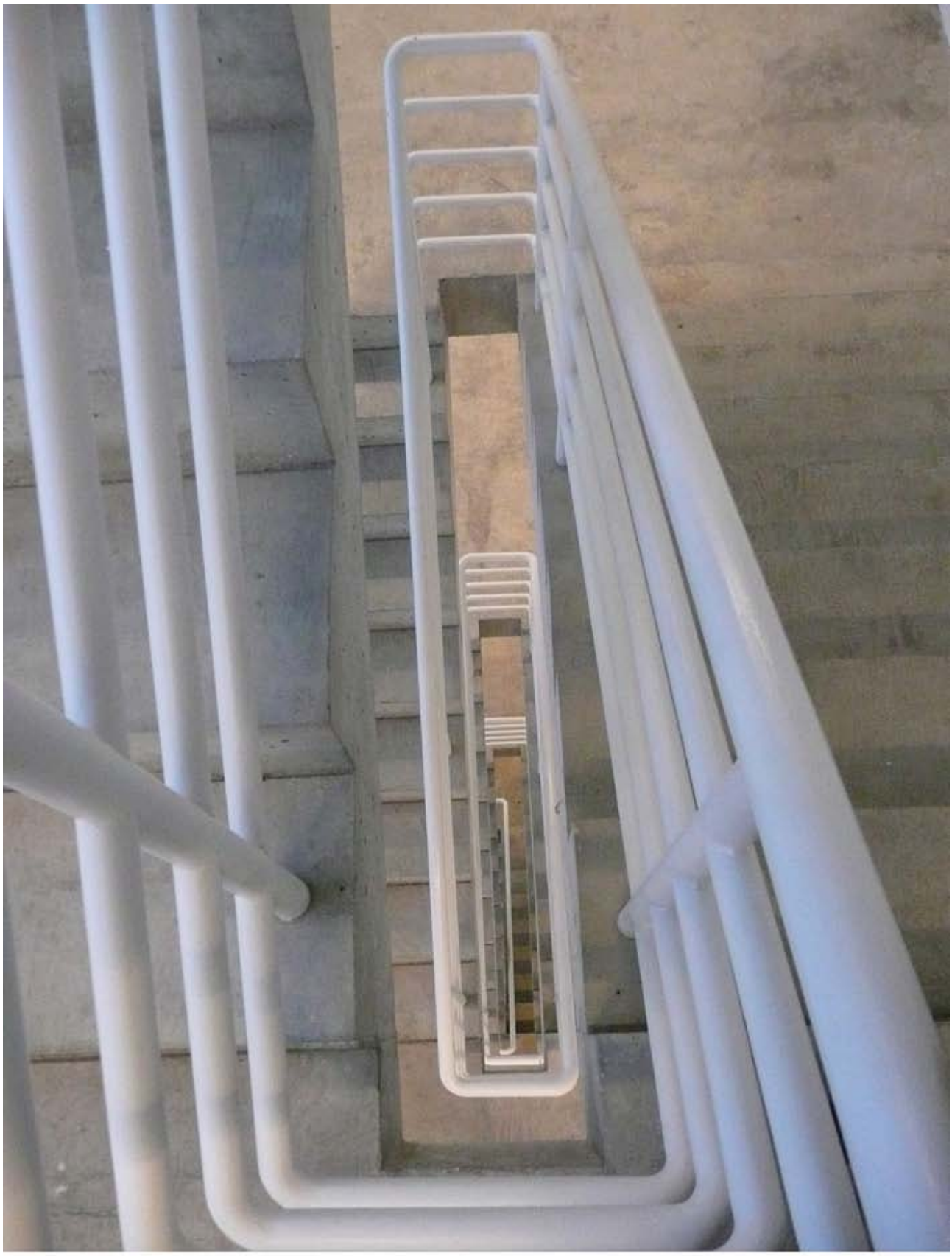
C'est un monde de détails, d'objets.
On n'y trouve aucun être vivant, ce n'est pas un parti pris, c'est la sélection naturelle de mon oeil.

Les mots ou les phrases qui sont associés à ces images sont Un autre regard, mental celui - là, la traduction verbale de mon impression rétinienne.

J'ai utilisé pour cela des proverbes, des formules, des palindromes que je m'approprie en les choisissant de la même façon que les images .

Il ne s'agit pas d'illustration dans un sens ou dans l'autre.
Il s'agit d'une évidence de choix qui passe par deux « moyens » : l 'oeil et le(s)mot(s).

Le titre en anglais : WOR(L)D contient deux vocables : World = le monde et Word = le mot.
Ces deux mots réunis en un seul , sont l'éclairage, la grille de lecture de ce travail.



WHAT IS UP IS LIKE WHAT IS DOWN

WHAT IS UP IS LIKE WHAT IS DOWN
FRAGILE

THE MATHEMATICAL PLACE OF
THE BUDDHIST MIDDLEWAY
NOTHING IS PERFECT

WHAT IS UP IS LIKE WHAT IS
DOWN

ART MUR
HOMO FESTIVUS
A NEW BESOM SWEEPS CLEAN
OBSCENE WHITE : A RARE DISH

OUATE GATE BAB EL OUATE WHITE OUATE
OUATE GATE BAB EL OUATE WHITE OUATE

JÉRÉMIE SETTON

Du 04 au 16 mars 2013

La pratique picturale de Jérémie Setton se fonde sur une approche hypersensible de la lumière et de la couleur. Sa peinture, qui rencontre l'installation, s'attache à vriller notre perception des formes ou des espaces. Travaillant à la frontière du visible et l'invisible, elle provoque souvent une impression d'étrangeté, quelque-chose comme le sentiment d'un infime déplacement d'abord indéfinissable. Contrariant les intensités lumineuses en nuançant avec une parfaite justesse les valeurs chromatiques de surfaces colorées et en les mettant sous une simple lumière artificielle, sa peinture transforme les volumes et fait immanquablement basculer le spectateur dans un entre-deux monde où l'objet et sa représentation semblent se confondre. Le volume devient totalement plan, les ombres disparaissent.
Jérémie Setton utilise les outils traditionnels de la peinture (couleur, lumière, texture...) pour redéfinir le médium pictural et l'inscrire dans un contexte déterminé. Ce faisant, l'artiste agit sur l'espace réel du regardeur, il appelle alors l'expérience sensorielle du tableau et/ou de l'environnement.

Guillaume Mansart pour Documents d'artistes

ROBERTO COMINI

Du 18 au 30 mars 2013

"À peine me connais-je en ce désordre extrême :
Me rencontrant en lui, je me cherche en moi-même..."

Jean Rotrou, "Les Deux Sosies". 1636

Selon Bergson, le désordre est un ordre que l'on n'attend pas. C'est peut-être à son propre désordre que l'on peut se retrouver à bout d'une logique où l'imagination elle-même n'a plus de pouvoir.
Dans l'ignorance de ce que l'on cherche, il est facile de faire des découvertes et la surprise vient souvent de ce qui n'est pas classifié. Sous sa propre ignorance, il est facile de rencontrer chez soi des vertus (ou des vices) que l'on ne se connaissait pas. D'ailleurs, le savoir est aussi capricieux que la mémoire et ce que l'on trouve n'est qu'un oubli réparé. Se retrouver dans un autre n'appartient plus au désordre mais ajoute tout de même à la surprise de sa propre rencontre.

Bernard Plasse

Mais quel reste d'espoir peut-il bâtonger
dans le cœur lorsqu'un bout d'homme en
elle peut avoir d'exclamer :
"Le même doublé ! Ce qui boit et ce qui se
promène" ?
Honte et rage se peignirent tout seule sur
son visage et il commença à trembler si
fort qu'il transmettait le mouvement au
tableau, au plancher et au chevalet.
Sur la scène proche, le fantomie garçon à
resserre tournait et bouleit comme un fou:
"Lolobino, pommoni, digrk compose pelo
retlug" et dalodon il se fracasa à terre.

1 "Spéculaire coïncidence", se dit-il.
Le Je s'auto-confirme en se reconnaissant dans l'Autre. Un Soi renversé. L'image spéculaire est un symbole parfait de l'aliénation.

2 Il y a ensemble une comédie un sujet qui d'une fois s'adresse élémentairement au monde.
Le sujet, en art, souffre du complexe de Narcisse. Il ne peut pas se permettre le plus petit déplacement parce qu'en supprimant le reflet du son être, son être reproduction du réel, il se détruirait lui-même.

3 Il insiste sur cette singulière ressemblance, en cherchant en même temps les mots pour saisir la présence boiteuse entaxée parmi les tableaux à accrocher à hauteur de ses épaules.
Le réfléchissement en mouvement est la forme de reflet par excellence dans l'art baroque, mais qui, par différentes figures, à traversé diverses formes d'art, jusqu'au contemporain.
C'est inquiétant puisque la dispersion formelle se traduit en évanescence substantielle. D'où la nécessité d'ancrer, même par le moyen de phrases en mouvement, un reflet spéculaire qui révèle par soustraction.

4 Gilbert Clavel
Le personnage historique est réel et il se révèle être ce qu'il est effectivement. Désigné iconographiquement -le portrait de Dapeio- et, dans le cours du texte, annoncé par métaphore -L'oreille dandue et n'ouï ailleurs, comme Ariadne sur le seuil de la ville des chèvre-, connoté par son activité -savant des Egyptiens et grand écrivain-, décrit par son aspect physique -le bossu-.
Mais ils sont bien le caractère complet des informations et le sujet du texte, la contingence, qui, paradoxalement, le privent de réalité. Ses élucubrations banales le rendent improbable et le déclassent au rire du personnage romanesque et inexistant : une image.

5 Il fixait des yeux le garçon en cherchant chez lui une aide et un regard... Il y a assez d'espace pour contenir le monde !
Le sujet, dans ce cas, demande d'être reconnu par le monde environnant au moyen de sa place historique. Le portrait nécessite une relation synchrone avec un objet extérieur et spécifique, qui le place dans une certaine période. Sans cette aide, il perdrait sa connotation culturelle, en maintenant avec sa connotation stylistique. La futuriste, malgré les volontés de reproduire en art des fragments de réel (surtout le mouvement), ne réussit pas à dépasser la représentation.

6 Et, en effet, le garçon était, en cet été torride de dix-huit
Gilbert Clavel passa l'été 1918 à Capri. L'année et la saison confirment l'emplacement du bar, la peinture renvoie à l'aspect du lieu et aux habitudes du sujet (il fumait, buvait vin, était élégant et peigné avec soin, utilisait le funiculaire). Mais c'est la description soignée du garçon, dit ce qui ne fait pas partie de la peinture et qui, probablement, n'existe pas que révèle le milieu culturel en le démontant. En lui ajoutant ou en lui soustraisant signifié, tout dépend de l'univers du discours.

7 Le même, bien plus, deux mêmes : celui qui boit et celui qui marche!
L'un se divise en deux : Gilbert boit, Clavel se promène. Le reflété, ici, n'est pas une copie symétrique, le même vu au miroir. L'Autre est un état autonome du Même.

8 Être n'importe quelle autre chose, belle ou laide, intelligente ou négaude - tout dépend du rapport entre le sujet et celui qui le regarde- toute aléatoire identité qui en découlerait m'a toujours soutenu le caractère aléatoire du produit, de l'exposé dans le travail d'art. Ce qui est causal pour l'auteur et qui, pour contiguïté de fait, assume une forme, pour l'observateur devient l'index sémantique d'un travail. Le degré de lecture et d'interprétation ne peut qu'être fortuit, en dépendant en étroite mesure de l'univers du discours, de l'orientation socio-politico-culturelle du lecteur.

9 Le vert est rage et le rouge honte.
Deux manières de dire courantes, deux symboles métonymiques qui n'auraient aucun intérêt s'ils ne se référaient pas à deux couleurs complémentaires. Sur la face de Clavel, maintenant on lit avec clarté son être contradictoire, au moyen d'un renversement de couleurs.
-Le caractère du savant qui se respecte et, dans le même temps, se dénigre : fierté du savoir et honte de sa bosse qu'il cherche à masquer par tous les moyens.
-La sphère sexuelle (l'homosexualité) est déclarée et annulée (je ne m'en repens ni je m'en vante).
-Il veut connaître l'identité de son sosie présumé, mais le savoir lui fait peur.
-Son apparence est tranquille, mais son caractère est agressif, mouvé et arrogant. Il est un Lui-même positif et un Autre négatif qui trouve son équilibre dans son renversement.

10 A droite et à gauche, le bar qui, même s'il est situé dans un autre lieu, existe et est bien réel.
Dans le tableau, le bar est à hauteur des épaules du sujet. Maintenant, ici, il est situé dans un autre lieu. Le portrait a été évidemment peint dans l'atelier d'après nature (ou de mémoire) et ensuite placé dans un lieu figuralivement en accord. L'association des éléments agites à créer la situation, sous la permanence du schéma de style, montre l'indifférence par rapport au référent et l'inexistité connotative du produit en art.

11 Jetée laissait entrer son regard de rapace dans un miroir pour copuler avec le reflet de sa beauté.
Gilbert Clavel est attiré de cet autoerotisme basé sur le reflet dans un miroir. Il s'agit, plus que jamais, de la réédition du mythe de Narcisse, mais, dans ce cas, les Narcisses sont deux et pendant que l'un s'admire lui-même, le deuxième observe l'autre. Un cas manifeste d'auto-infidélité, volontaire bien que solitaire. L'homme qui se connaît est celui qui se cherche et qui ne se trouve pas, celui qui s'épuise et se réalise en cette recherche constante et obsédée.

12 Ainsi Gilbert vit se réfléchir à la fois lui-même et l'homme en rouge et son ombre dans l'escalier.
Le reflet est une forme, aussi très atténuée, du double. Un même qui devient autre, un même reproduit et, donc, aliéné. Une introduction à la ressemblance dans laquelle le double suggère l'identité, ou une altération pour laquelle l'identité est constituée par la différence.

13 "Oui, c'est bien moi et je ne m'en repens ni je m'en vante" pensa alors l'écrivain, ou mieux son portrait habituel à percevoir les sons des formes et du silence.
La sphère sexuelle (l'homosexualité) est décrite et annulée (note 9). Mais il s'agit, surtout, de l'acceptation d'être double : écrivain/texte - portrait de l'écrivain/représentation du texte = sons silencieux et formes statiques.

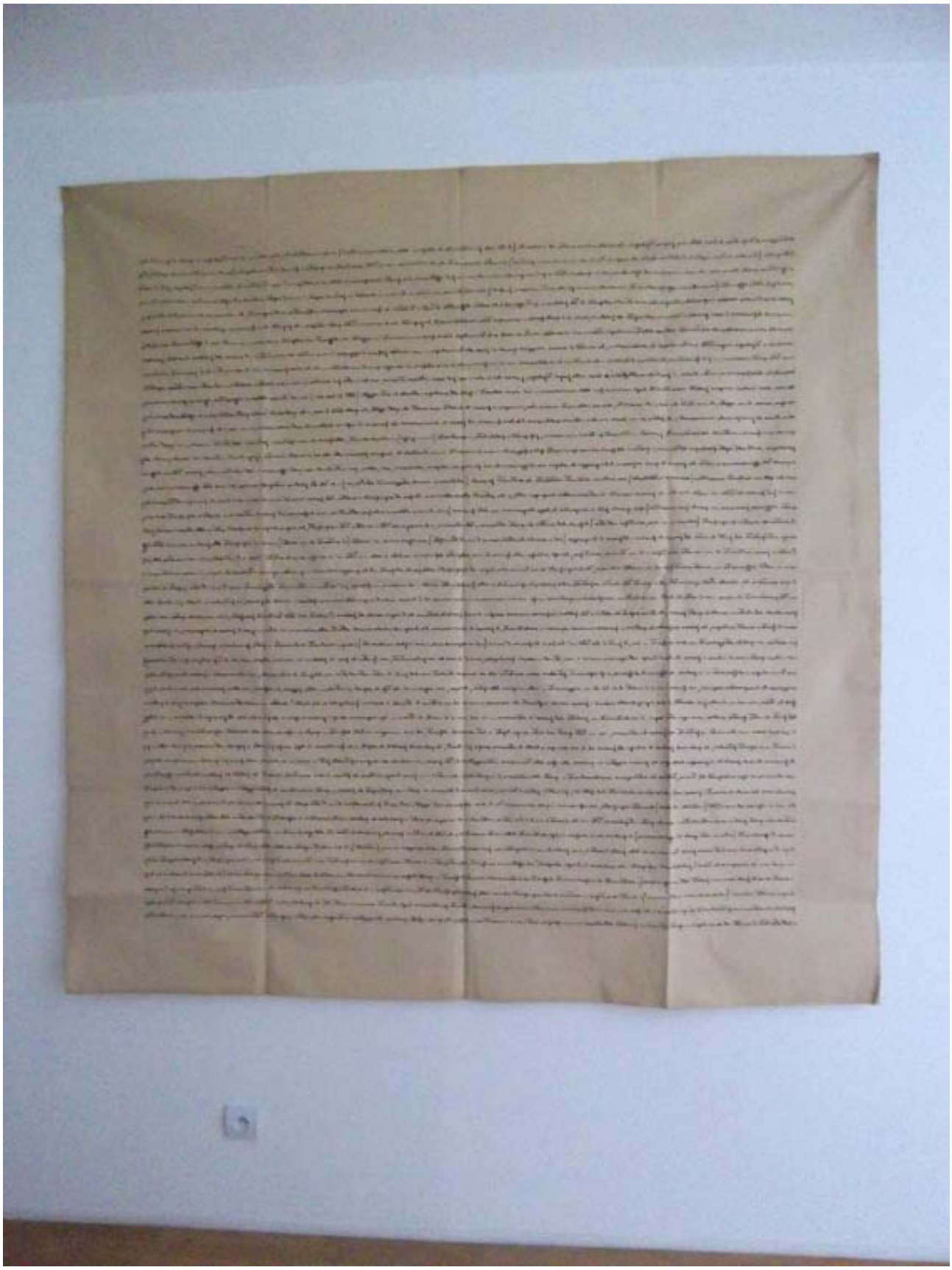
14 Peut-être qu'il s'agit d'une expression de ce qu'à présent on appelle futurisme.
Le portrait sait qu'il est placé dans une expression d'art, un courant artistique, donc il est un produit bien défini. Mais, comme le futurisme, malgré ses ambitions théoriques, ne dépasse pas la limite de la représentation, le sujet de l'œuvre reste iconographique, aussi très arbitraire et redondant. En d'autres termes, le tableau est construit par accumulation de métaphores (déplacement, bouleversement de plans, atmosphères, couleurs...) et de tout son mouvement prétendu il ne nous reste qu'une scène immobile, une description. Métaphores métonymiques, mais encore image du mouvement, non pas enchaînement de sens qui met en réel mouvement l'essence du travail en art.

15 Pour savoir être ou ne pas être il devait passer par certaines preuves, car attribuer un sens univoque à une peinture, même si le sujet parle de lui-même, est pure conjecture abstraite.
Le produit d'art, essentiellement polysémique, est un langage post-écriture qui invoque un dialogue, un parcours qui lui attribue de nouveau ce sens précédemment étudié par l'auteur. Il ne demande pas de définitions après à résoudre l'incertitude du signe, il exige un point d'équilibre, un titre. Une passerelle qui facilite le transit de l'« utilisateur » du signifiant (réel) à une prolifération de sens limitée. Dans les « œuvres » moins réussies, le voyage s'arrête au signifié (idéologique).

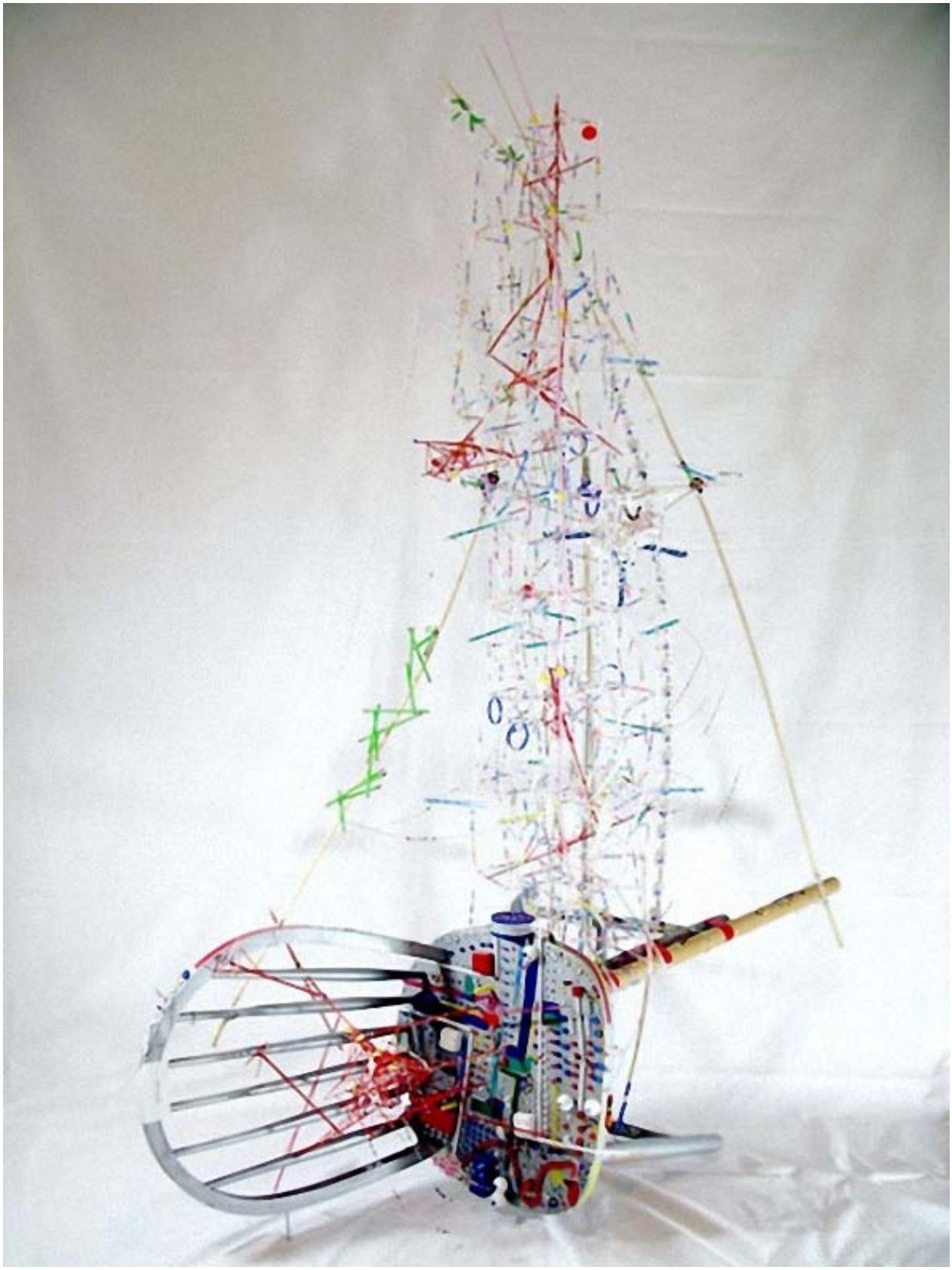
16 La ressemblance entre les deux était parfaite au point de faire penser à un jumeau.
L'image spéculaire est illusoire ou réelle ? Est-elle un reflet ou un autre sujet ? Lorsqu'il s'agit d'un miroir la réponse est évidente. Mais ici, nous parlons d'une peinture dans laquelle le protagoniste est représenté en même temps de face et de profil et, en plus, l'image latérale est le même Clavel dans un autre lieu, dans le funiculaire, qui « prend vie » en se promenant dans le bar.
Au-dehors de cette histoire et du ce tableau, dans la vie réelle, la question ne se poserait pas, mais l'intérrogatif exige une autre réponse dans le champ du texte (mission) et de l'artifice (peinture).
Probablement, le peintre, Depeio, s'est proposé, tout court, d'hyper représenter son modèle. Le recours à un compromis entre la représentation et la mimésis ou, pour reprendre Platon, entre la mimésis (imitation parfaite) et la diegesis (récit pur).

17 « Lobéloio, pammoon, digna ompeos paio nonsp » et deledan il se fracassa à terre.
Il s'agit, avec toute évidence, d'onomatopées, typiques d'origineux futuristes. Leur particularité réside, selon moi, dans le fait qu'ils sont le résultat du pure création, d'abstraction, et non pas d'imitation de bruits réels, ex : tic-tac (horloge) ou clip-clap (les gouttes d'eau).

18 Question : grâce à l'art ou à son auteur ?
Ceci est une question : j'attends des réponses.

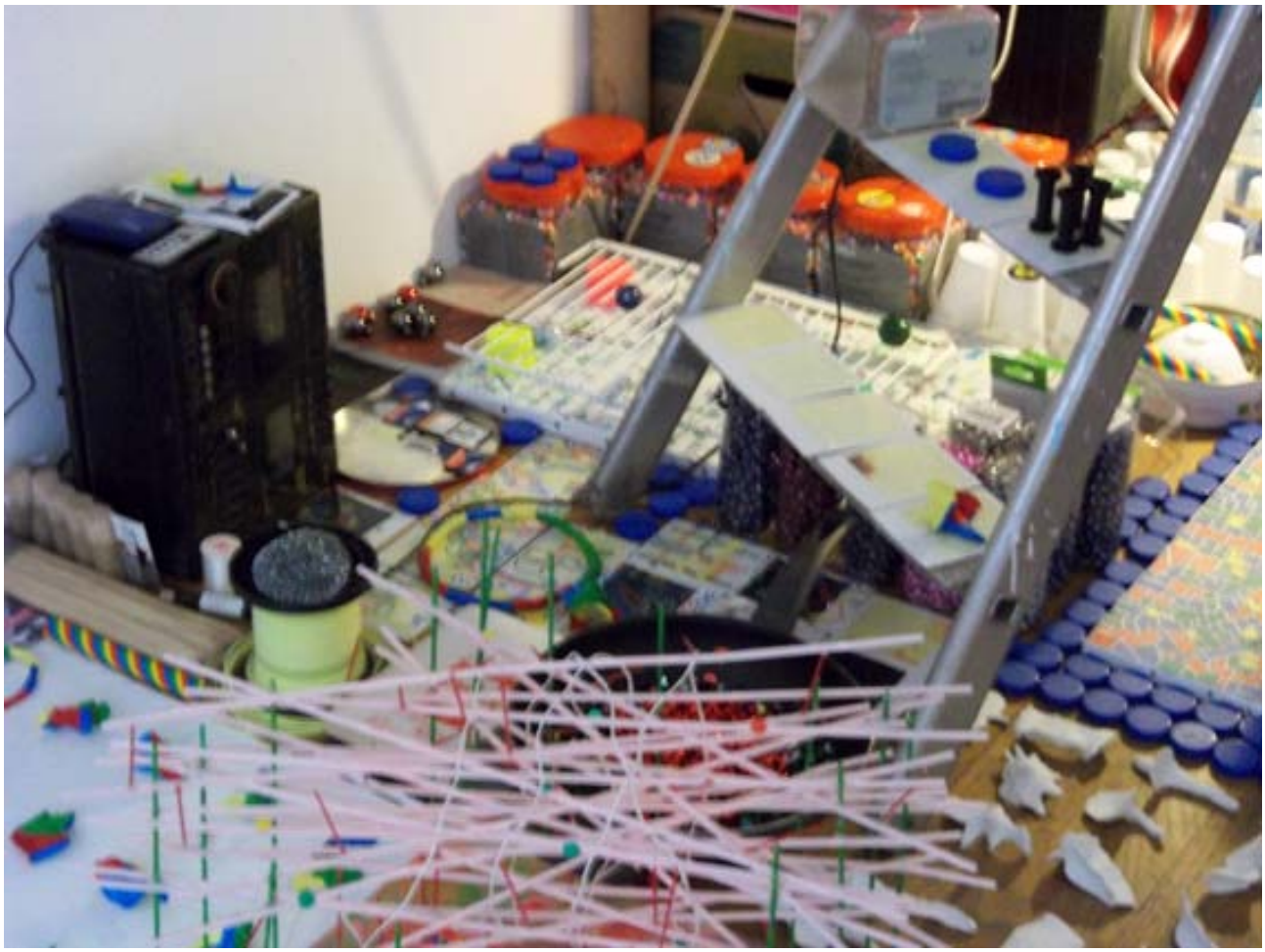


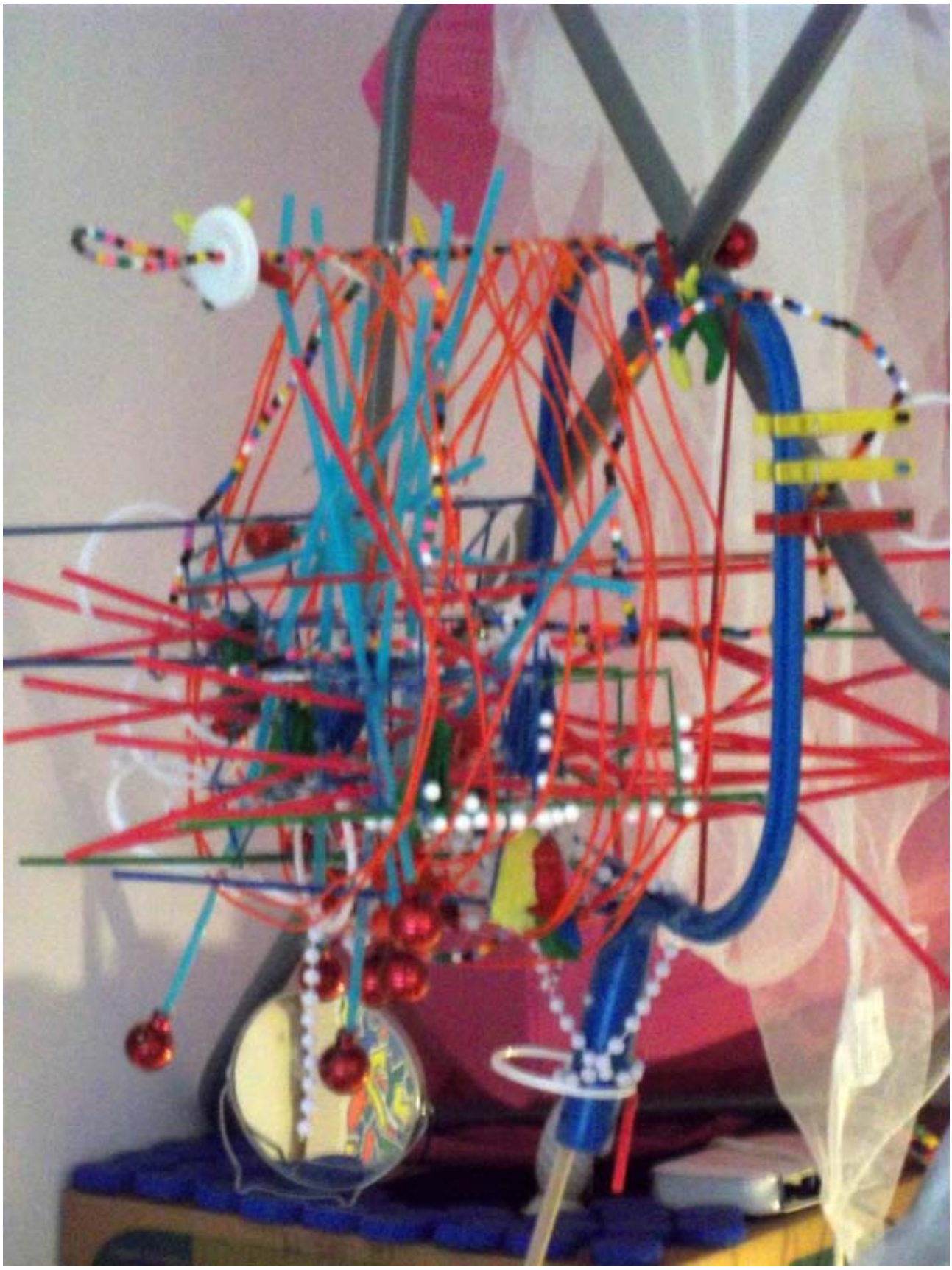
CHRIS CAR

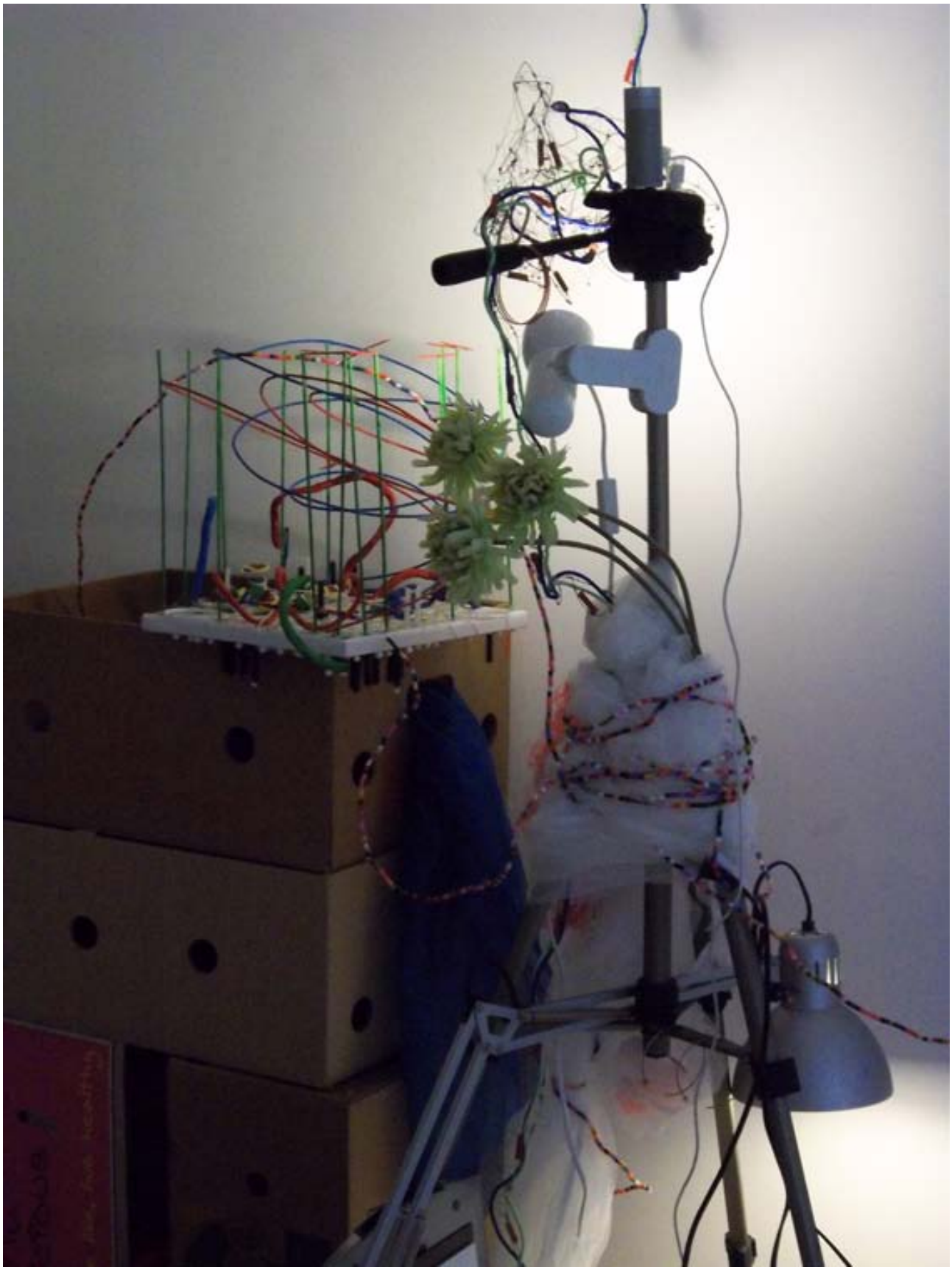


Du 01 au 13 avril 2013

Son oeuvre s'inspire de sources distinctes : les items, générés et consommés en grande quantité, et le développement informatique. Des produits de consommation de masse sont sélectionnés et assemblés sous forme et motifs qui, ensemble, forment sculptures, installations, et parfois des pièces d'art à porter. Un processus qui combine algorithmes, fonctions et motifs, assemblés en programmes informatiques complexes. Chris Car décrit sa démarche comme étant de la «programmation avec objets». Il met ainsi en lumière la relation entre le logiciel informatique et le produit de consommation, appelant ses objets d'expérimentation des «Blobjects».
Bien que le travail de Chris Car soit composé de ces produits, une fois assemblés, ils représentent à ses yeux des «Contre-Produits» aux formes non linéaires et diverses, fragiles et visuellement chargées. Cet aspect de son travail fait référence aux changements auxquels fait face notre société, changements dans notre vision du monde, glissant de la perspective d'acteurs d'une société industrielle à celle d'une société d'information. Des lignes d'assemblages linéaires des manufactures de biens de masse aux emplois multitâches chez Google. Passant d'un monde copernicien à un univers multidimensionnel, ces changements nous laissent percevoir la vie comme beaucoup plus variée et exigeante que par le passé. Chris Car explore l'état d'esprit et les états d'âme de notre ère.







HAI ZHANG

Du 15 au 27 avril 2013

Dans une même image, la pauvre maison pleine de gravats face à l'ombre des gratte-ciels, ne peut raconter sa véritable histoire : son propriétaire a récupéré des millions de dollars en compensation de sa démolition, ce qui lui a permis de déménager à Hong Kong. Dommage pour les travailleurs migrants qui avaient seulement les moyens de louer une pièce dans cette maison. Ils sont aujourd'hui sans logis.
La photographie peut paraître inefficace. Sans doute, au-delà de sa force documentaire et visuelle, elle semble ne pas donner de réponses mais elle
pose plus de questions. Pourquoi ce garde solitaire, assis devant un mur délabré, s'est-il caché de mon objectif ? Et pourquoi cet enfant a-t-il suspendu sa course pour me fixer durement droit dans les yeux? Quel est le plus fragile des deux ? Pourquoi ces superbes paysages urbains aperçus d'un hôtel cinq étoiles sont-ils aussi poignants que la maison désolée dans ses gravats?
Puis-je saisir l'identité chinoise à travers un portrait kaléidoscopique de cette société à laquelle j'appartiens? Peut-être que c'est une impossible ambition. Devant les images que j'ai réalisées, je ne veux pas croire que j'ai toujours à me débattre entre illusions et fantasmes. Il faut que je poursuive ma démarche, encore plus profondément jusqu'à me perdre complètement.
Par une chaude après-midi d'été, je suis entré dans une maison luxueuse. Une jeune fille d'une beauté éblouissante se tenait près de la fenêtre face à l'océan. Elle a tourné

la tête et m'a regardé.
Le silence était total. Mais j'ai bien entendu. Don't Follow Me, I'm Lost. Elle avait ce même regard vide que j'ai croisé un nombre incalculable de fois dans ces quatre années d'errance.

Hai Zhang
Décembre 2012

经济建设

JEUNE CRÉATION

RICHARD CONTE : Bille en tête. 16 juillet 2004

JIRÌ KORNATOWSKY : Meditace lesnì. 2009

Du 29 avril au 11 mai 2013

L'exposition inaugurale du cycle de Jeune Création à Marseille propose une rencontre entre Richard Conte, artiste français et Jirí Kornatovský, artiste tchèque et professeur à Pilsen (Capitale européenne de la culture en 2015), sur des propositions respectives de Françoise Docquiert et d'Helena Fenclova.
Ce rendez-vous européen entre deux artistes et deux commissaires est le point de départ d'échanges, de mises en lien et de circulation pour les artistes. Jeune Création initie ainsi une histoire à plusieurs voix ou à plusieurs mains avec à venir les rencontres de Loïc Blairon et Kirill Ukolov, de Claire Larfouilloux, d'Estrella Estevez et de Coraline de Chiara.

RICHARD CONTE

RICHARD CONTE

JIRÌ KORNATOWSKY

VUE D'ENSEMBLE

NAHO KAWABE

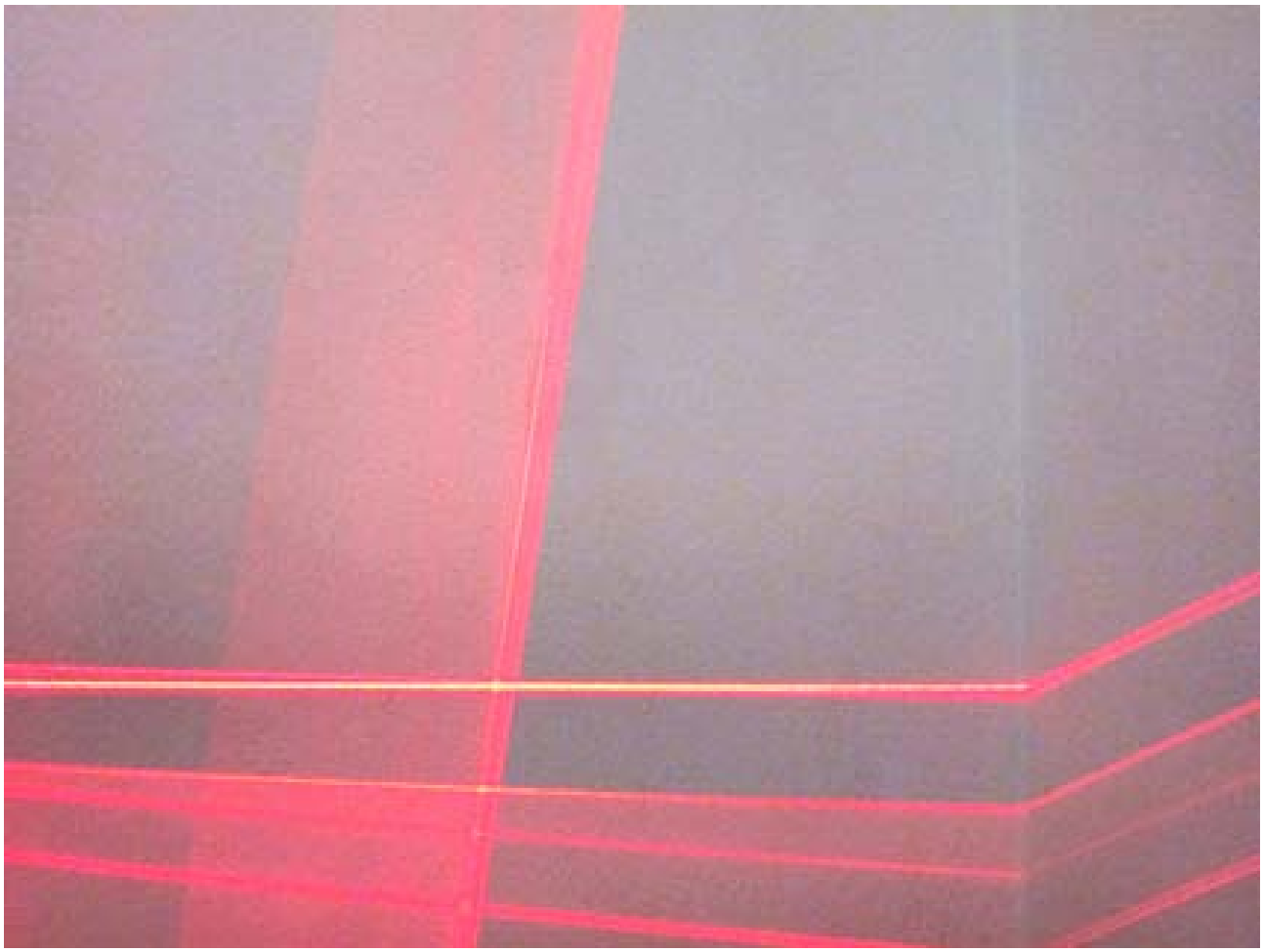
Du 13 au 25 mai 2013

Naho Kawabe est née en 1976 à Fukuoka au Japon. Elle vit et travaille à Hambourg depuis une dizaine d'années et elle est membre et co-fondatrice du groupe international "The BeetoBeeNet" depuis 2006. Elle travaille avec des matériaux inhabituels: poussière de charbon, verre, rideaux de perles, sphères, globes et fil de pêche. Kawabe construit des mots à travers ombres et lumières. Elle a réalisé un film documentaire sur la route empruntée par Walter Benjamin dans sa fuite à travers les Pyrénées, elle a aussi photographié les ruines laissées par le tsunami en 2011 dans le nord du Japon. Cependant le travail de Kawabe peut prendre sa meilleure forme quand il comprend "l'énergie". L'esthétique de ce travail est brillant et éphémère il nous montre ici et là en même temps (Kawabe). L'historien d'art Ludwig Seyfarth, dans un catalogue récemment publié, a écrit: Naho Kawabe nous montre pratiquement le monde dans un état d'agrégat, pas dans sa solidité physique mais plutôt dans un état éphémère qui trouve son expression dans des matériaux tels que, par exemple, la poussière de charbon.

omnes Nox
maneremo

MAREE - GEZEITEN

Installation de Sylvia Schultes et de Hinrich Gross

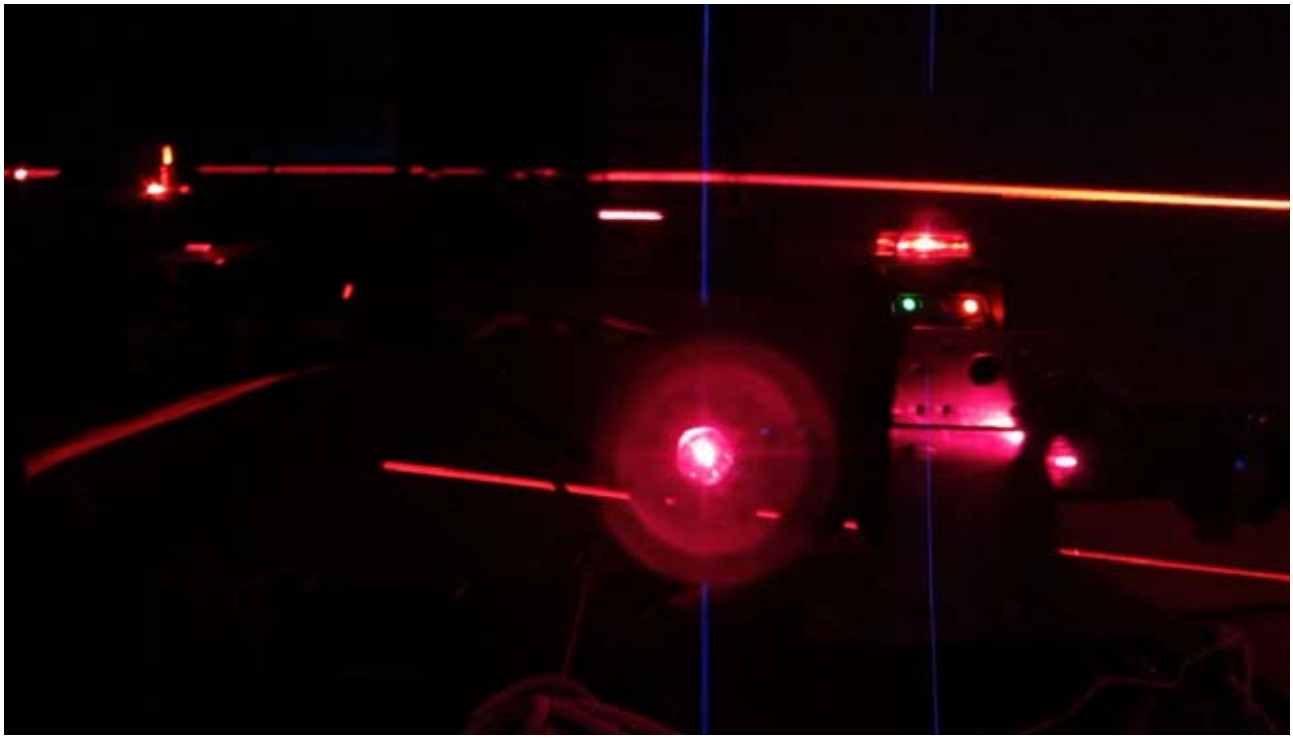


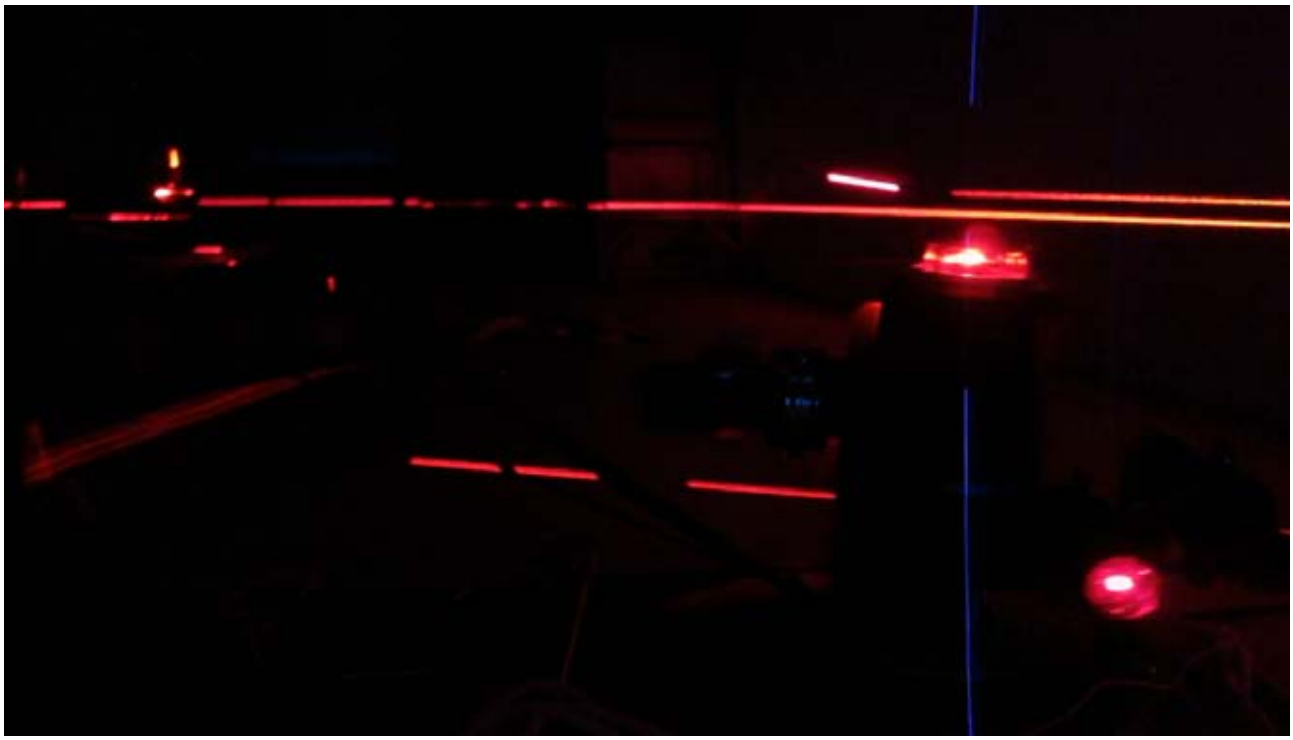
Du 27 mai au 08 juin 2013

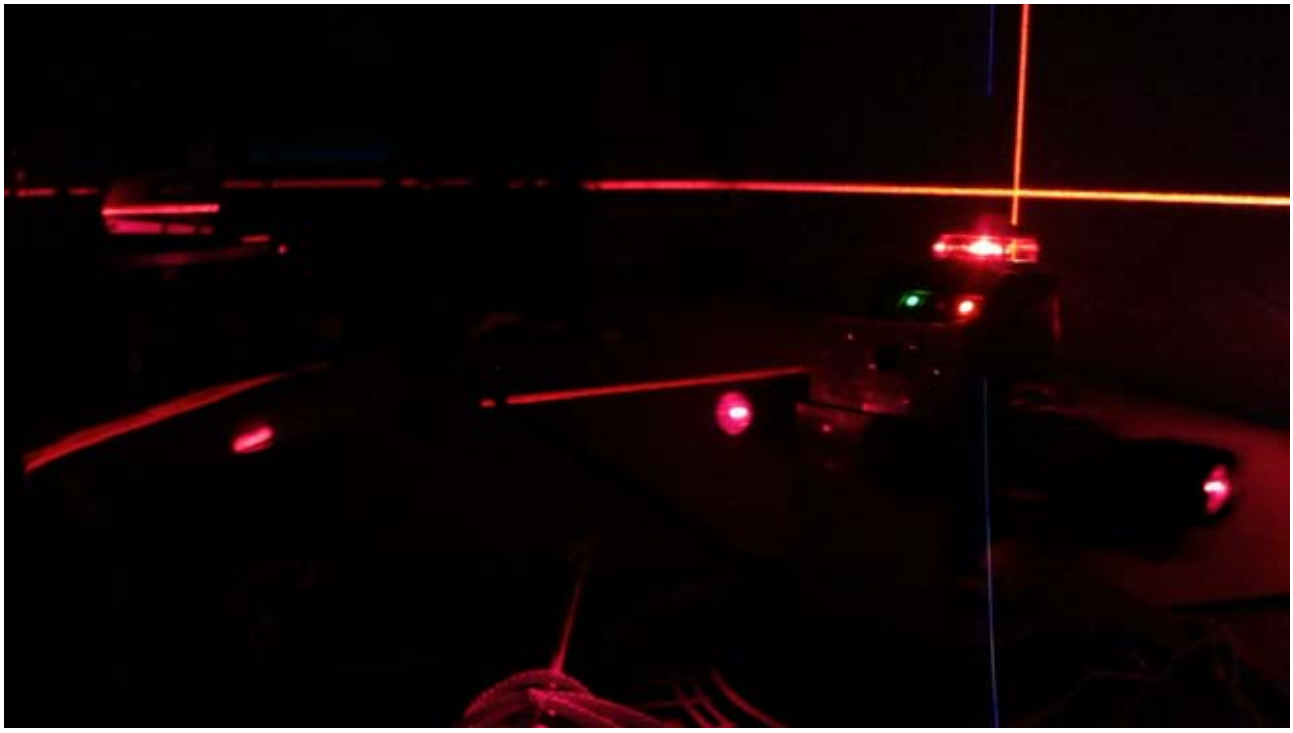
La première exposition de groupe, d'une série de trois, dans le cadre d'un échange entre le Künstlerhaus-Frise - Association d'artistes à Hambourg - et la Galerie du Tableau à Marseille: NIVEAU DE LA MER – MEERESSPIEGEL.
Un laser diffuse sa lumière dans la galerie encerclant l'horizontale de l'espace. Alors que nous bougeons plus, nos muscles sont constamment en mouvement, un écart minime suffirait à faire réagir les fuseaux. La stabilité est une question d'équilibre et notre organe nous permet de trouver cette balance. Ainsi nous nous déplaçons dans l'espace des forces gravitationnelles qui nous entourent.

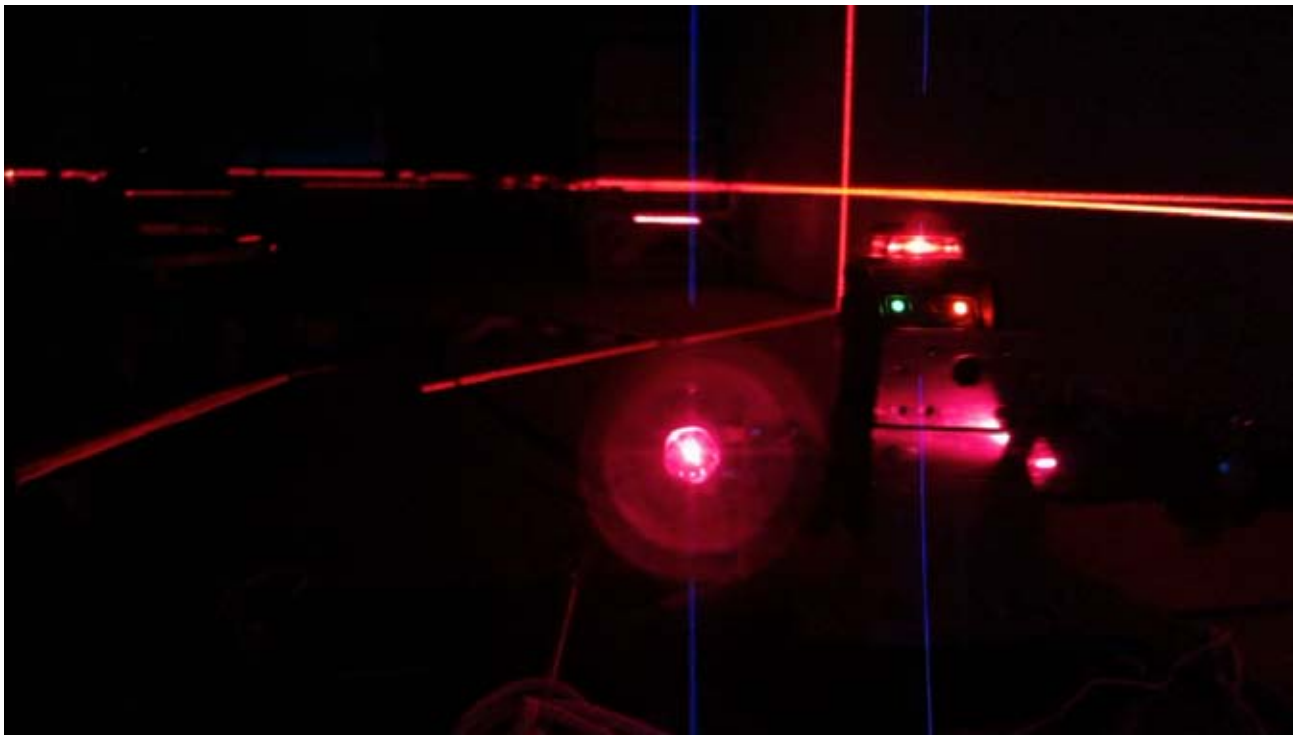
Hinrich Gross explore, dans son travail d'artiste, les propriétés de la lumière alors que, en tant qu'architecte, il se penche sur des questionnements urbanistiques. Il a récemment conçu une scénographie pour un spectacle de danse. Ces dernières années, il a réalisé de nombreuses expositions en Europe et au Japon.

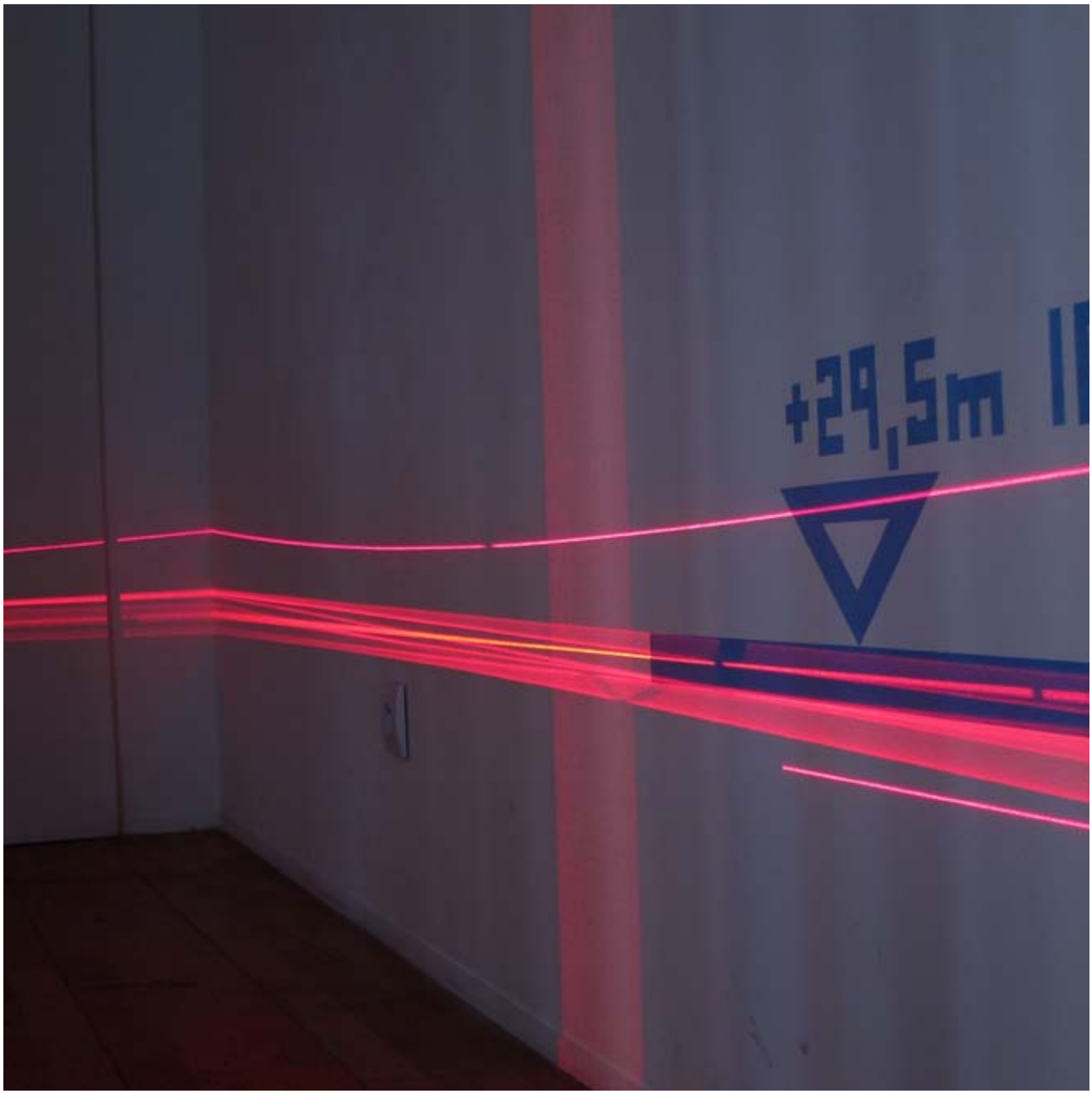
Sylvia Schultes vit et Travaille à Hambourg. Elle observe les répétitions dans le quotidien. Ordre et désordre sont des éléments qui l'intéressent plus particulièrement et qu'elle transpose dans sa peinture, ses photographies, installations et pièces sonores.

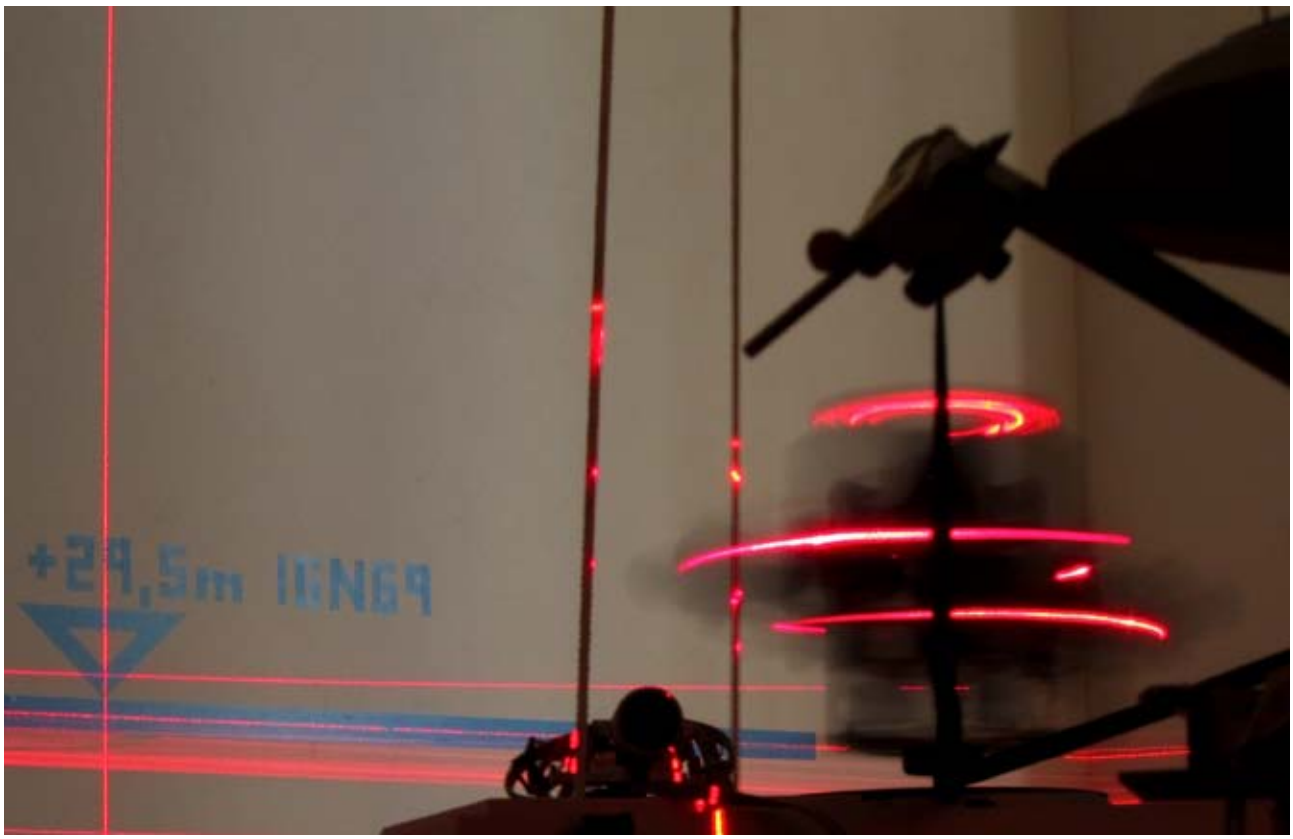


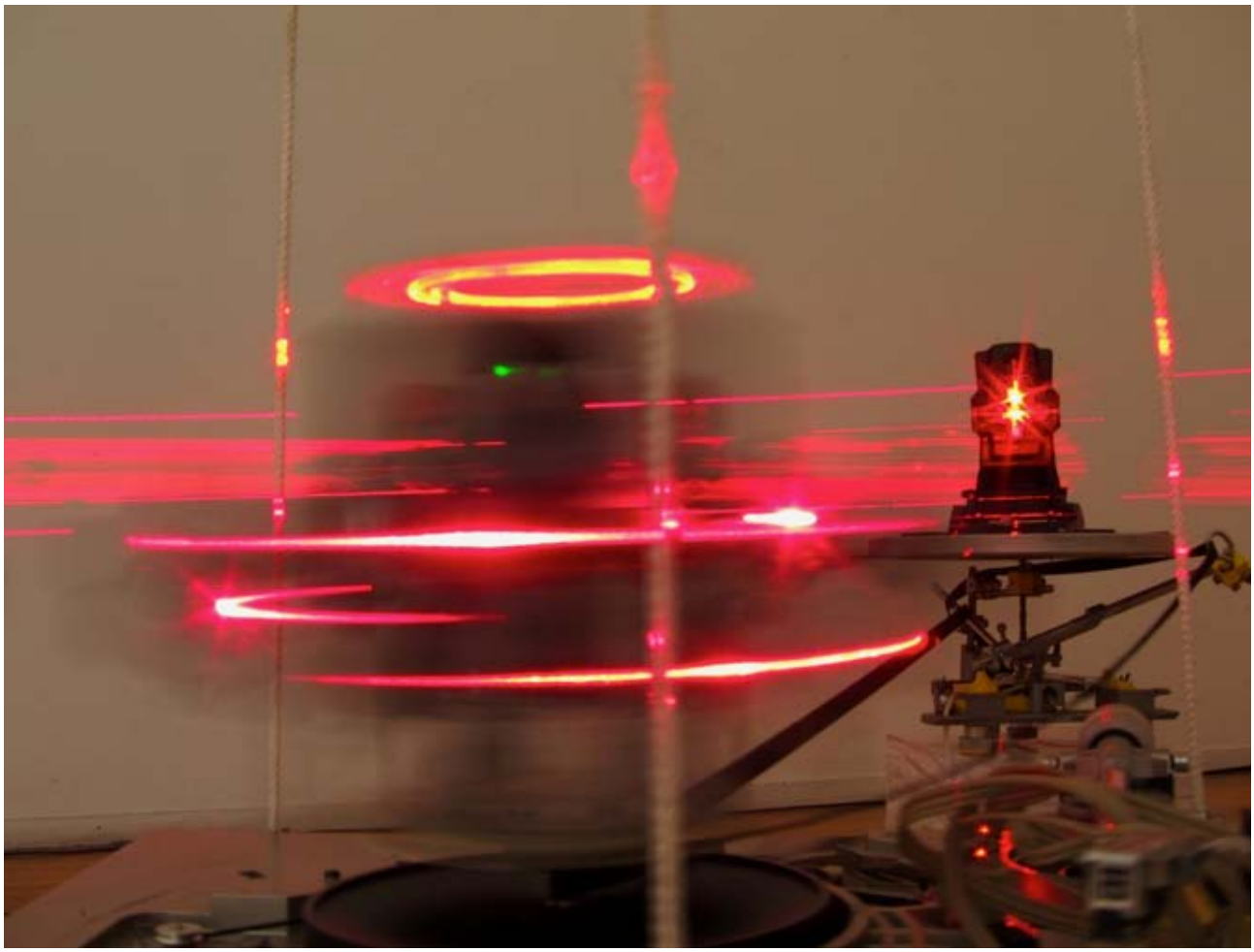







+29,5m


+29,5m IGN69



MEERESSPIEGEL
NIVEAU DE LA MER

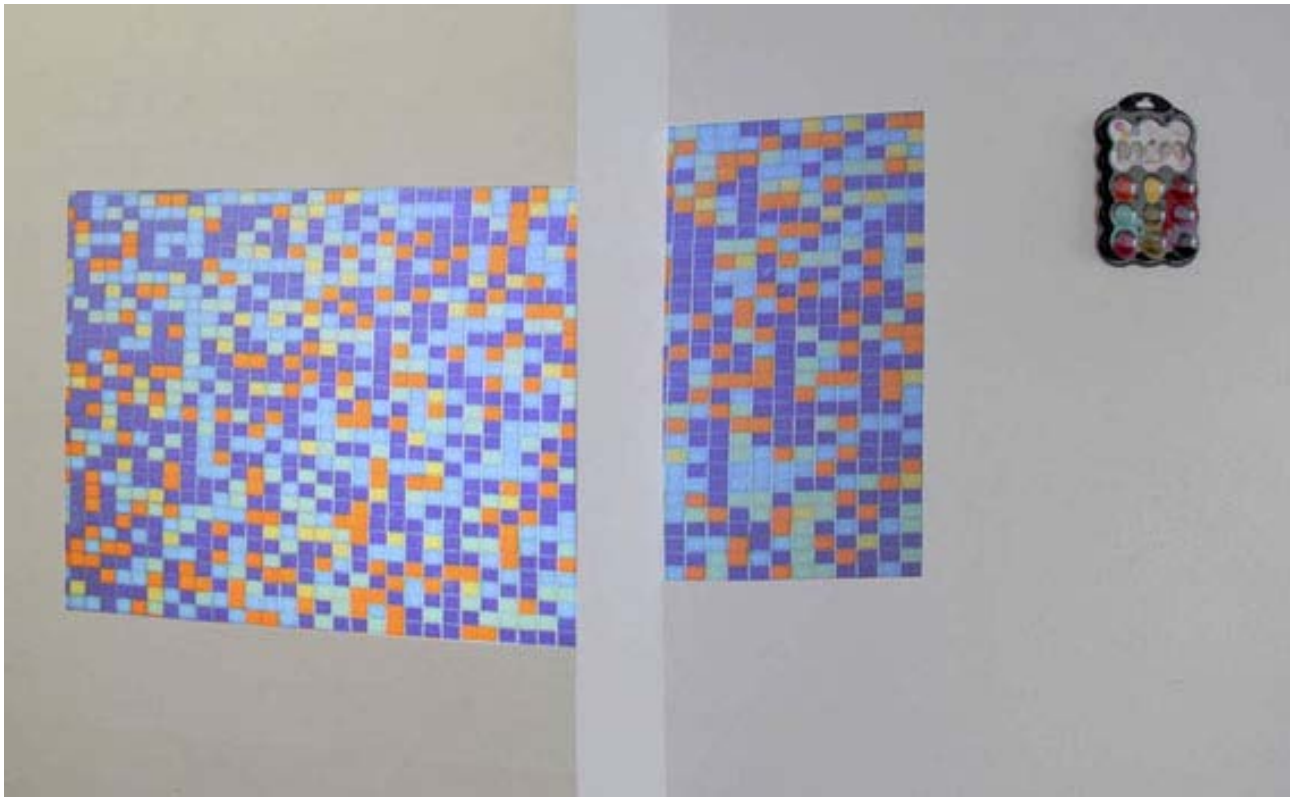
Torsten Bruch | Hinrich Gross |Christian F. Kintz | Helene von Oldenburg | Emine Şahinaz Akalin | Dorothea Heinrich | Lola Romboy

Du 03 au 15 juin 2013

L'exposition d'artistes de l'association hambourgeoise Frise (Maison des artistes de Hambourg) aura lieu du 03 au 15 juin à l'AtelieRnaTional, 67 rue Hoche 13003 Marseille. Vernissage le 03 juin à partir de 18 heures.
Horaires : du lundi au samedi de 15h à 19h.

À Hambourg du 7 au 20 juin, Sylvie Réno, Claire Dantzer, Emilie Lasmartres et Franck Lesbros représenteront Diem Perdidi à travers une exposition «Juste, à flot» à la Kunsterhaus, évocation du Maregraphe de Malmousque centre mondial du niveau zéro de la mer.

Grim'tout



MEERESSPIEGEL
NIVEAU DE LA MER

Ole Henrik Hagen et Sabine Mohr

Du 17 au 29 juin 2013

Pouvez-vous imaginer toutes sortes de choses en train de tourner autour de notre globe et dans nos têtes en même temps. Satellites, pierres, idées, eau, nuages, ordures, images et même des billets de banque. Des myriades d'images, réflexions d'images disparaissant aussitôt qu'elles ont été engendrées. Une production ininterrompue d'informations apparaissant et s'évanouissant, s'étirant, allant et venant jusqu'à ressentir la force centrifuge.
Ole Henrik Hagen et Sabine Mohr ont construit une machine à réfléchir très simple, rappelant les boules à facettes de nos guinguettes, projetant images et lumières d'une façon qui peut sembler arbitraire dans l'espace environnant pendant qu'elle tourne sur son axe.

AURÉLIEN LOUIS

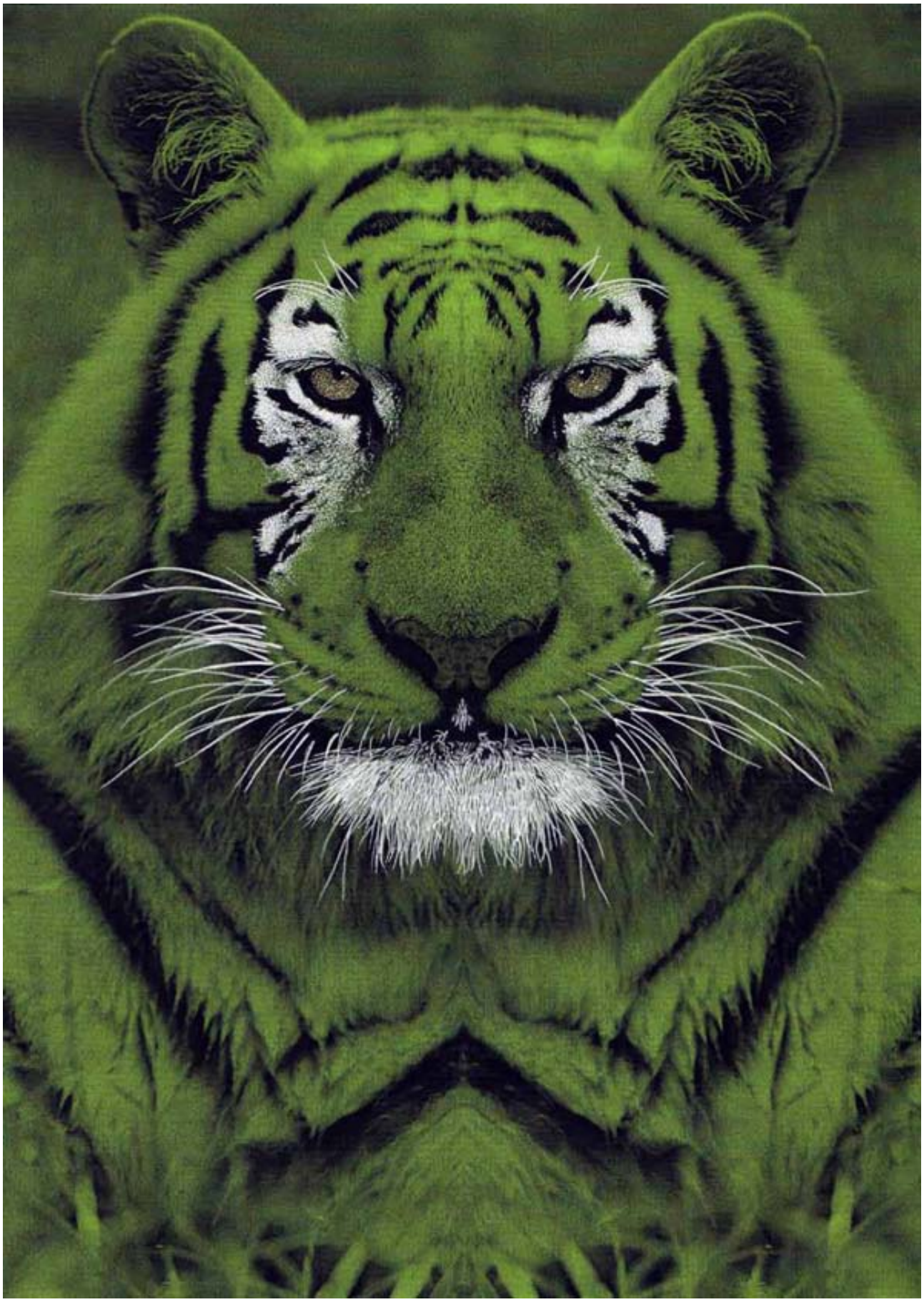
Fig. 306. L'Ours et L'Oursin.

Du 01 au 13 juillet 2013

Grand Blanc

« L'homme s'identifie plus facilement à un Ours qu'à un Oursin. »
P. Descola
« Ce qui m'importait, poursuit le chercheur, c'était de saisir le rapport avec la "nature" de ces peuples, perçus en Europe tantôt comme de bons sauvages, tantôt comme des brutes. Selon ces théories, ces populations étaient entièrement gouvernées par leur environnement. Or j'ai montré au contraire qu'elles entretiennent des relations avec les non-humains, plantes et animaux, dotés d'une âme, avec lesquels elles conversent dans les rêves ou par des incantations. Un "esprit des animaux", dont le rôle est de veiller à ce qu'on ne leur nuise pas. Le terrain vous transforme, car le détour par des façons si différentes de vivre et de penser la condition humaine vous apporte une distance critique par rapport à la vôtre que l'on a sinon tendance à croire «universelle" : on est comme suspendu entre des mondes. J'avais compris que notre façon de diviser le monde entre phénomènes "naturels" et conventions culturelles n'était pas, et de loin !, la façon plus commune de percevoir les continuités et discontinuités entre humains et non-humains. »

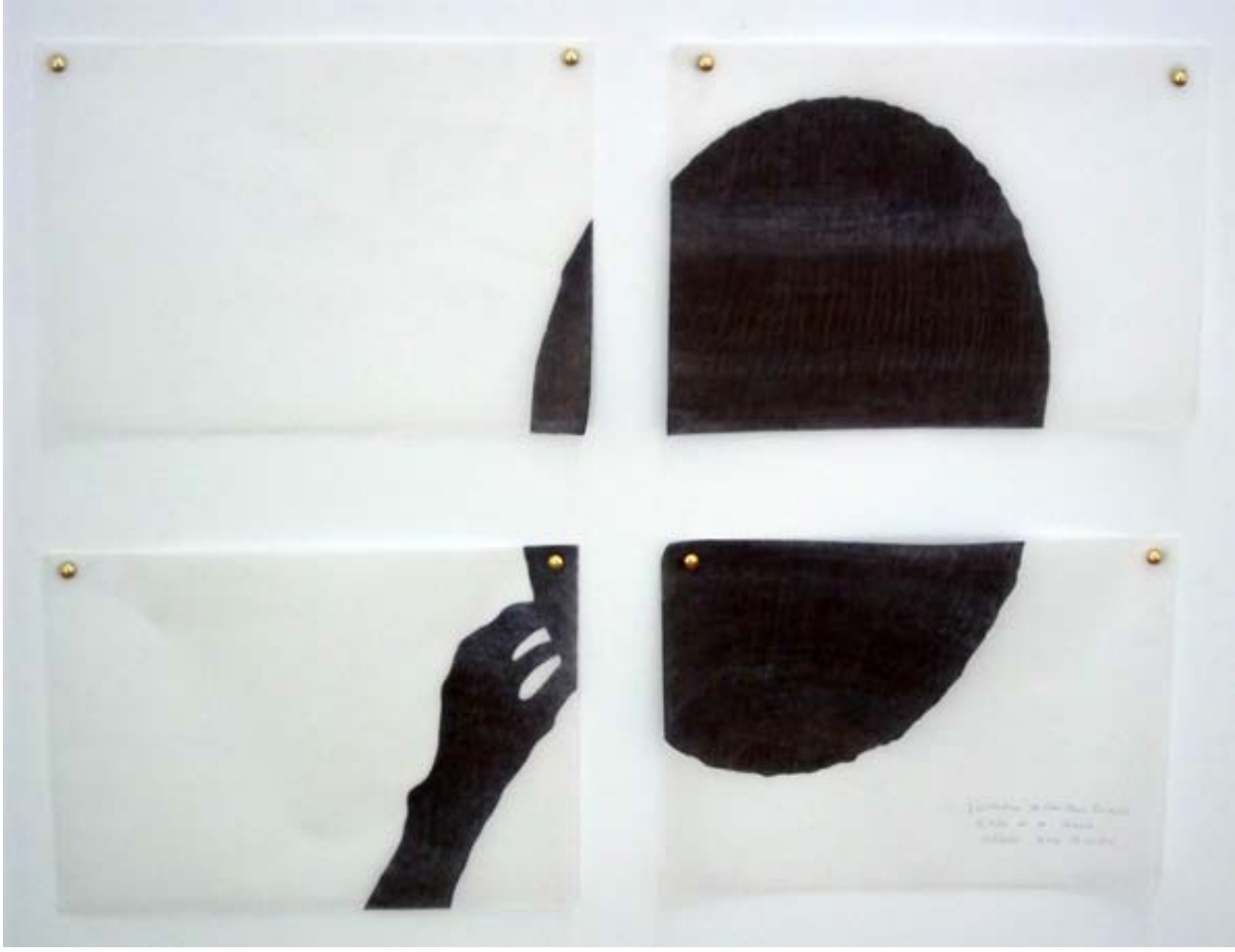
Entretient de Philippe Descola par Viginie Arc

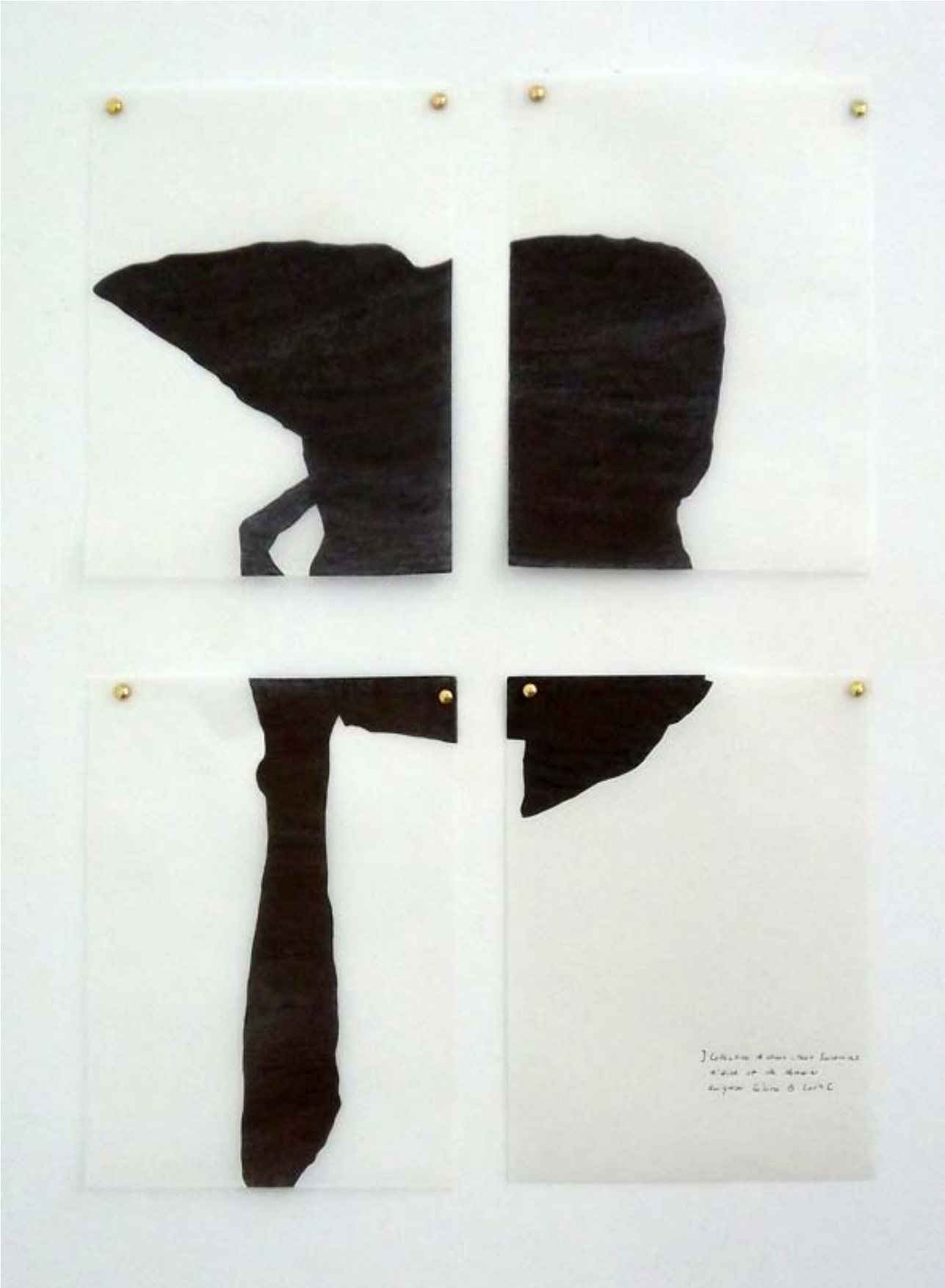


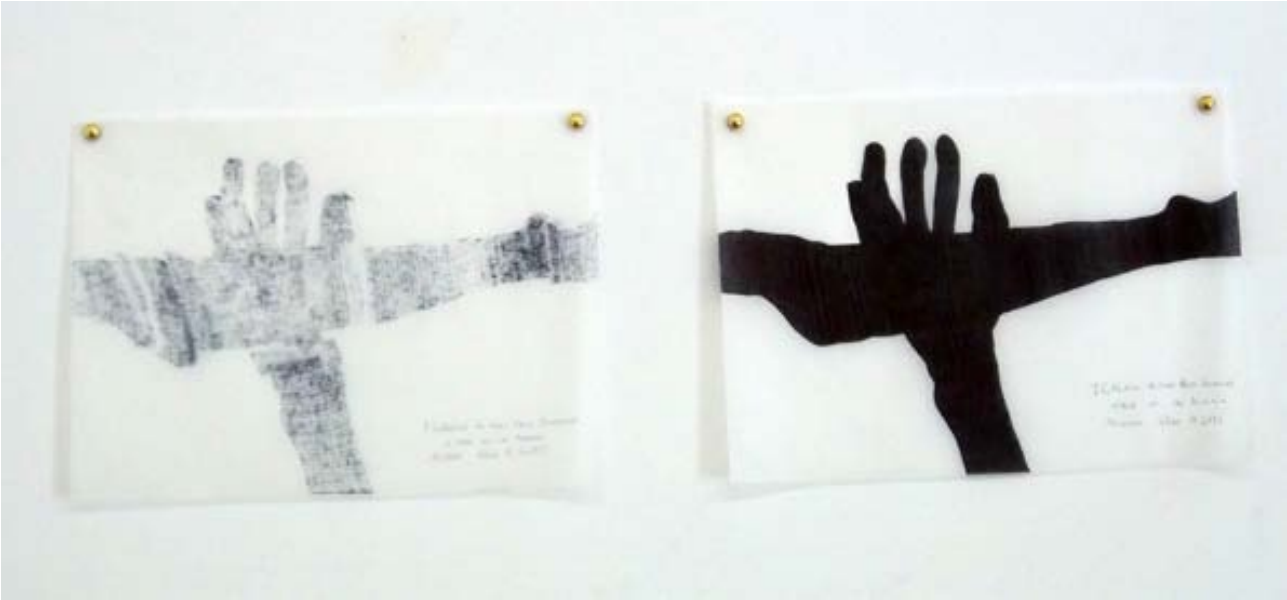
CÉLINE B.

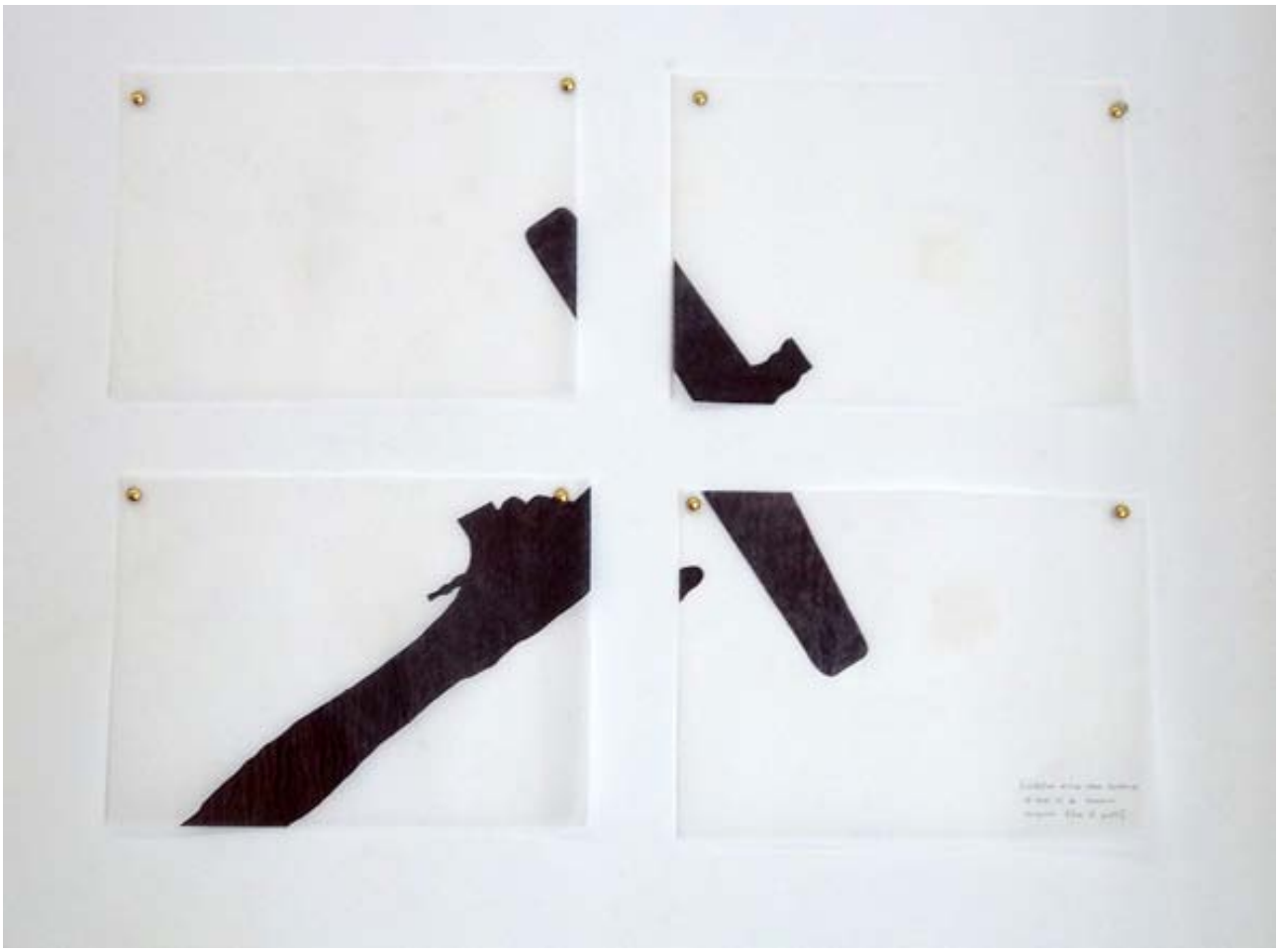
Du 15 au 27 juillet 2013

J'ai dit un jour qu'il existait une façon de dessiner où le trait appelait son voisin et le voisin un autre. En fait, il existe mille façons de dessiner mais il n'existe qu'un seul dessin ou un seul résultat qui n'appartient qu'à l'artiste et à ce qu'il veut bien en faire. Est-ce un volume, une couleur, une harmonie ?
Céline B. ne conserve que le souvenir du devenir et entraîne le regardeur sur le même exercice. Elle double son travail de son ombre et parfois le spectateur est amené à participer au spectacle. L'ombre projette ainsi sa nature sur l'objet qui la découpe et définit sans trahir une transformation définitive à l'état d'un dessin.
Bernard Plasse

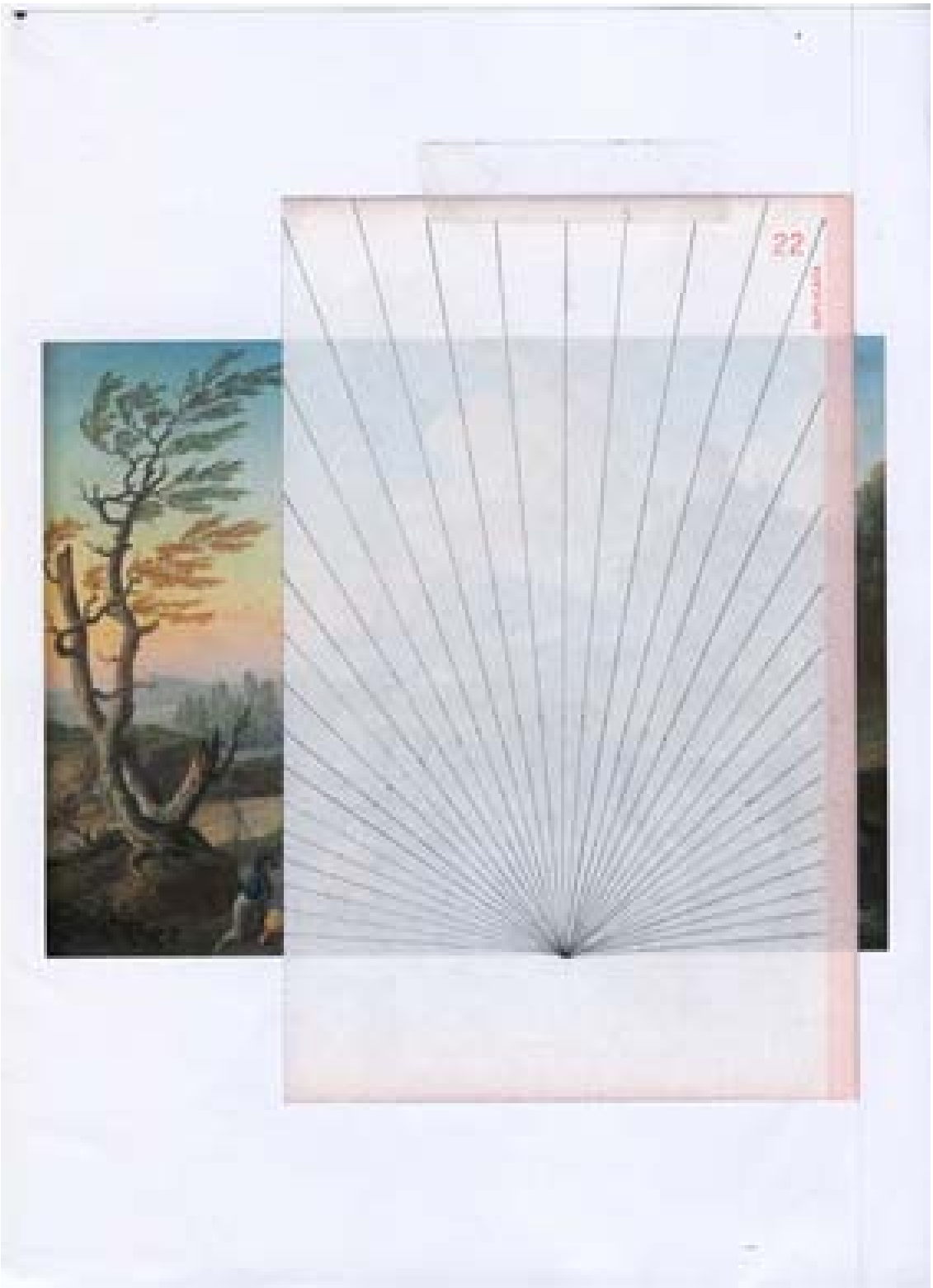








JEUNE CRÉATION :
Coraline de Chiara et Claire Larfouilloux



Du 29 juillet au 31 août 2013

Variations sur le thème de la chute

Deux artistes et un tableau. Cette équation simple à résoudre en apparence devient l'occasion de voir le travail de Coraline de Chiara et Claire Larfouilloux réuni dans un même espace d'exposition. Autour d'un tableau mystère dont elles ont décidé de décliner les différents points de vue, les deux artistes réfléchissent sur le thème de la chute : chute des corps et chute des matériaux, le tableau original vole en éclat. Cette quasi-dissection, qui procède par découpages et zooms successifs, fait du paysage, un fragment, dont il s'agit de retrouver la source.

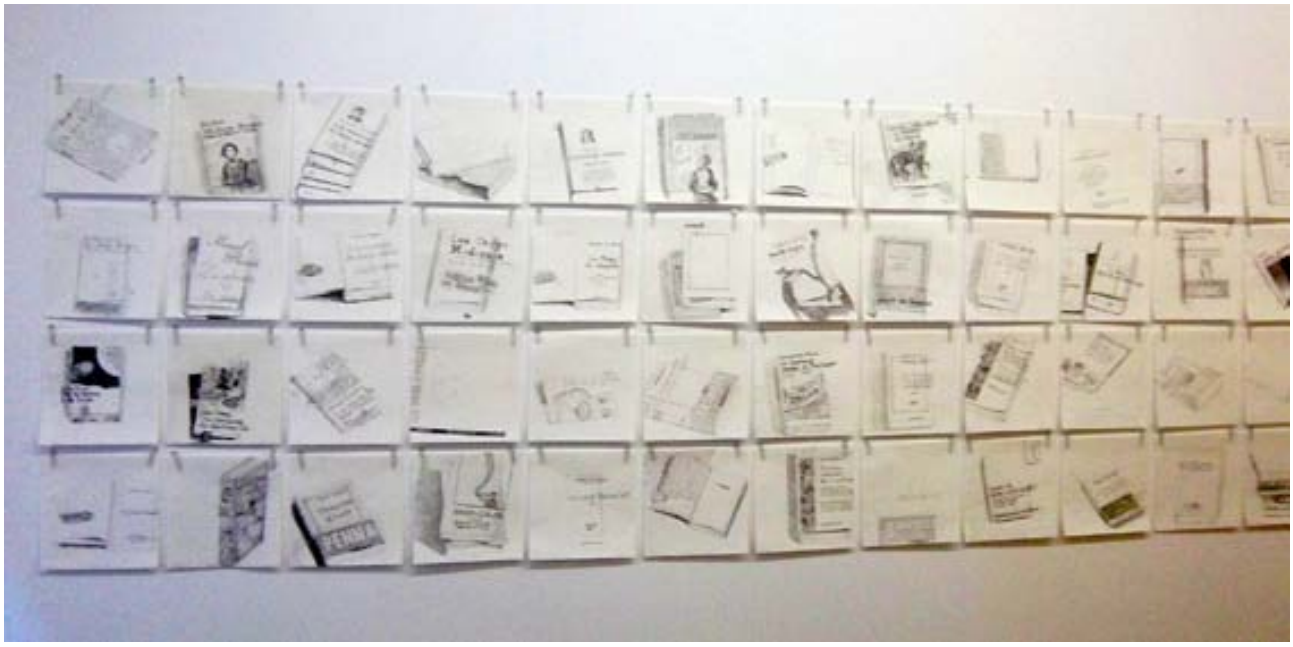
JACK JEFFREY et BERNADETTE PHAN

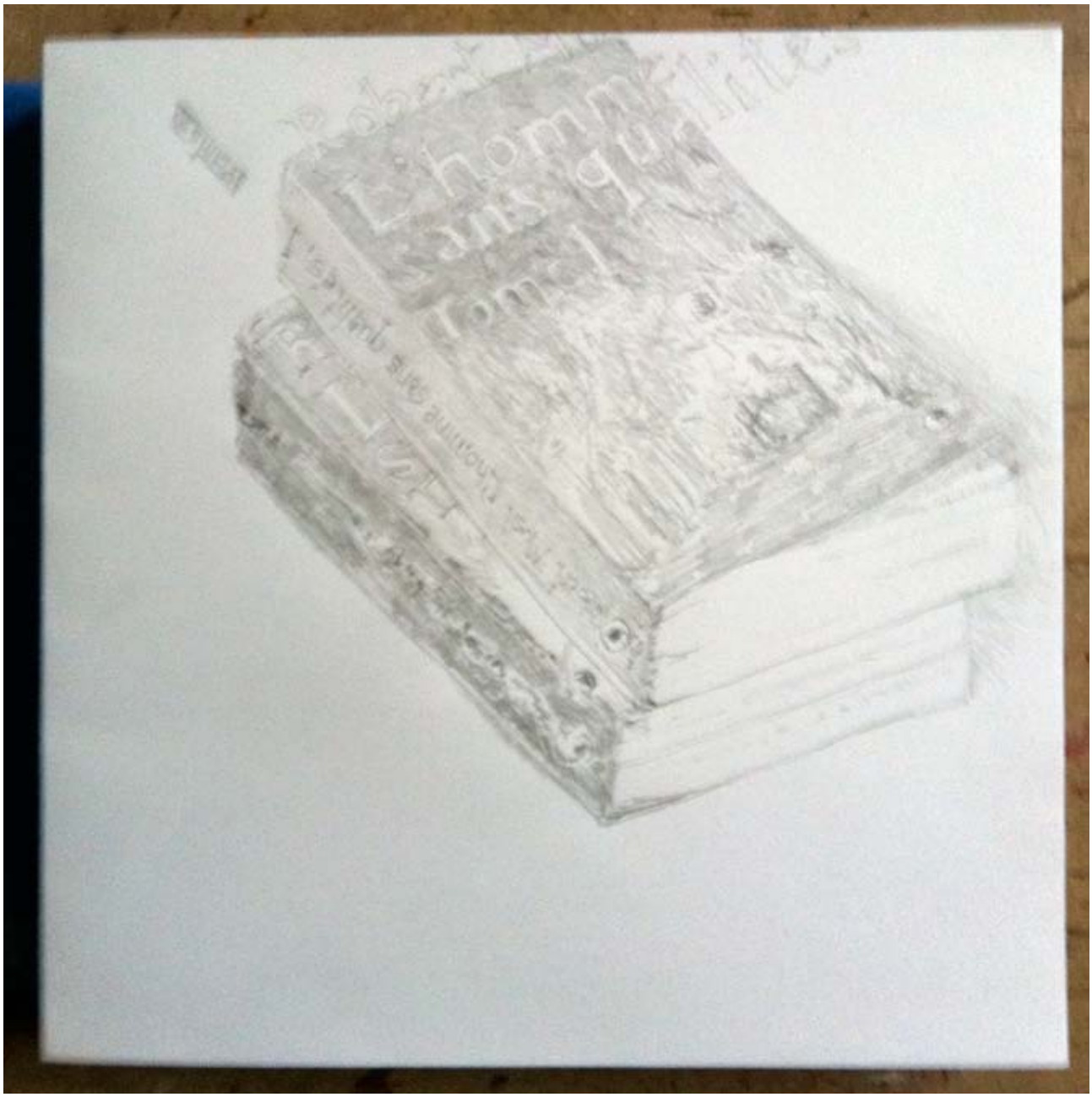
Du 02 au 14 septembre 2013

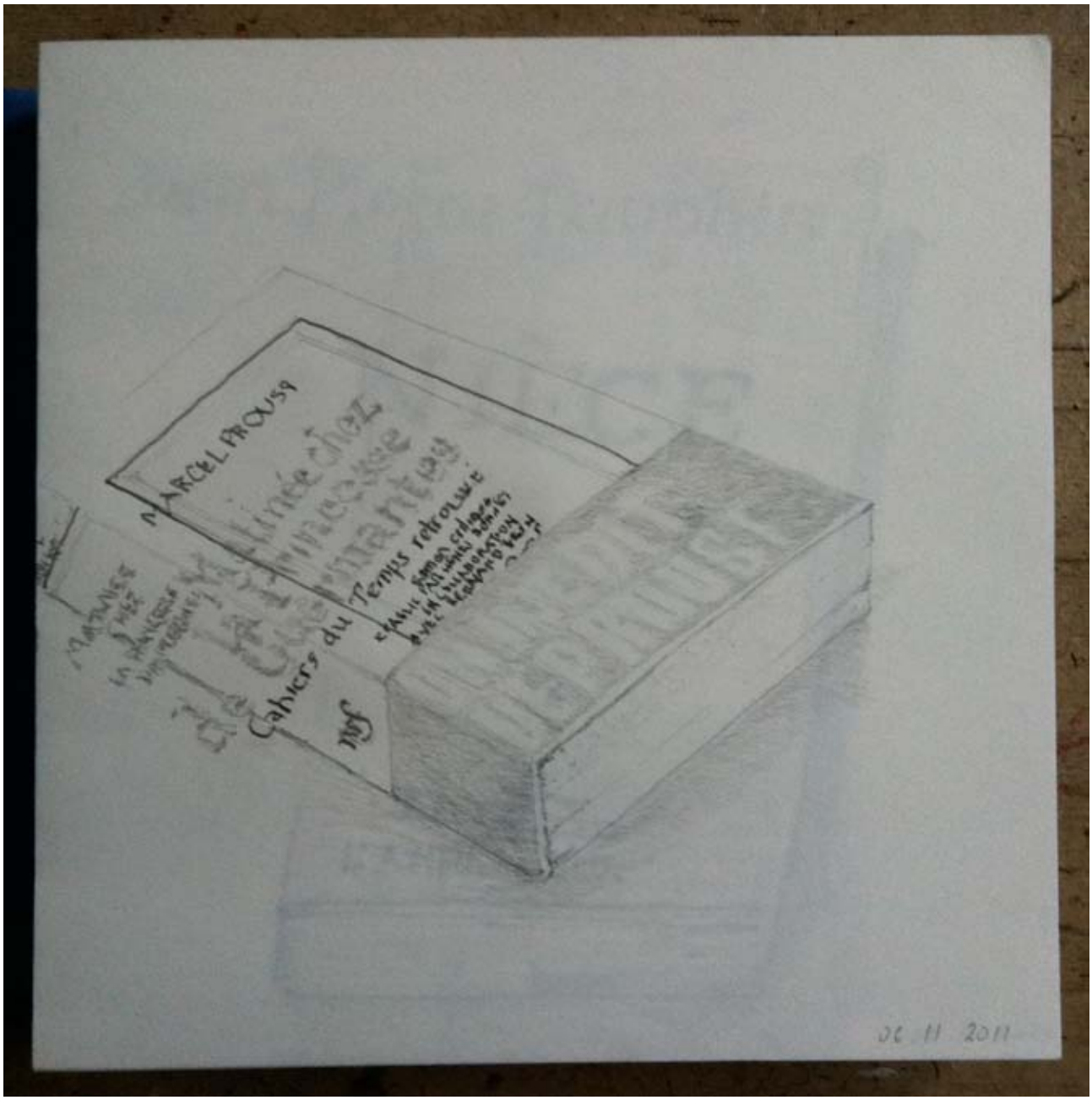
Le propos est une exposition bicéphale, “édification». Les artistes Jack Jeffrey et Bernadette Phan de Vancouver ont combiné une approche conceptuelle dirigée en fonction de leur travail respectif en fonction d’un puissant sentiment des matériaux utilisés. Pour ce projet, ils se sont servis d’un certain nombre de livres -objets d’édification- comme source naturelle pour faire ressortir une forte relation entre leurs dessins, peintures et sculptures mutuels tout autant qu’avec l’espace même de la galerie.

The project will be a two-person exhibition, “édification», with artists Jack Jeffrey and Bernadette Phan from Vancouver. They combine a directed conceptual approach to their work, along with a strong tactile sense of materials. For this project they will use certain books - objects of edification - as source material to present a strongly interactive relation between their respective drawings, paintings and sculptures, as well as with the gallery space.

BAM




L'homme sans qualités
Robert Musil
L'homme sans qualités
Robert Musil


MARCEL PROUST
Cahiers du Temps retrouvé
06 11 2011

WOLFGANG OELZE et GOESTA DIERCKS

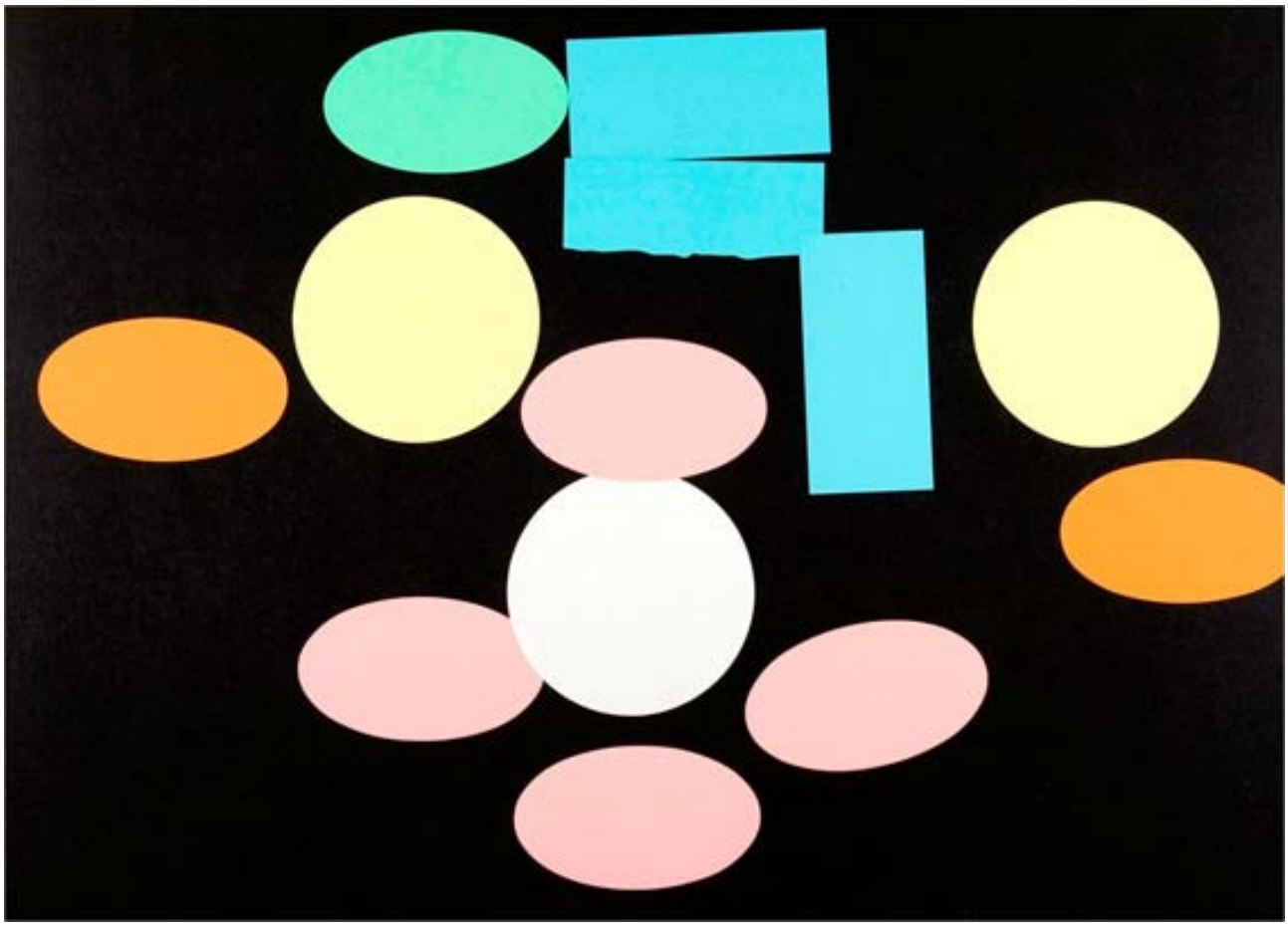
Du 02 au 14 septembre 2013

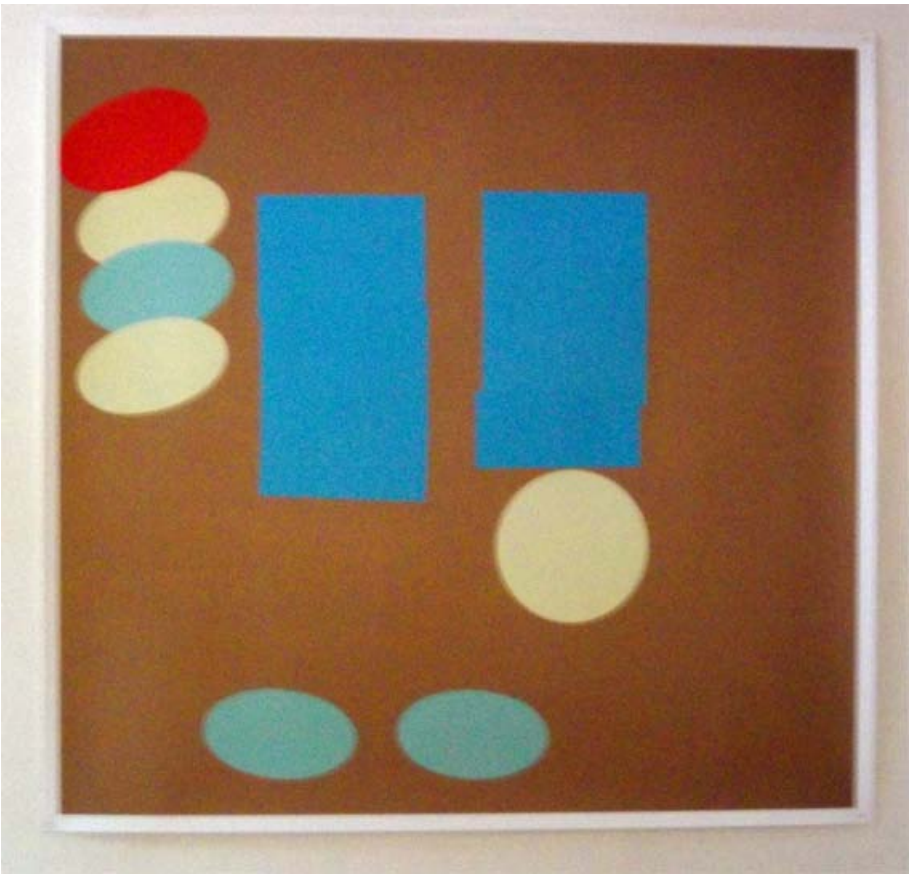
Cet obscur coin flou (fuzzy dark spot)

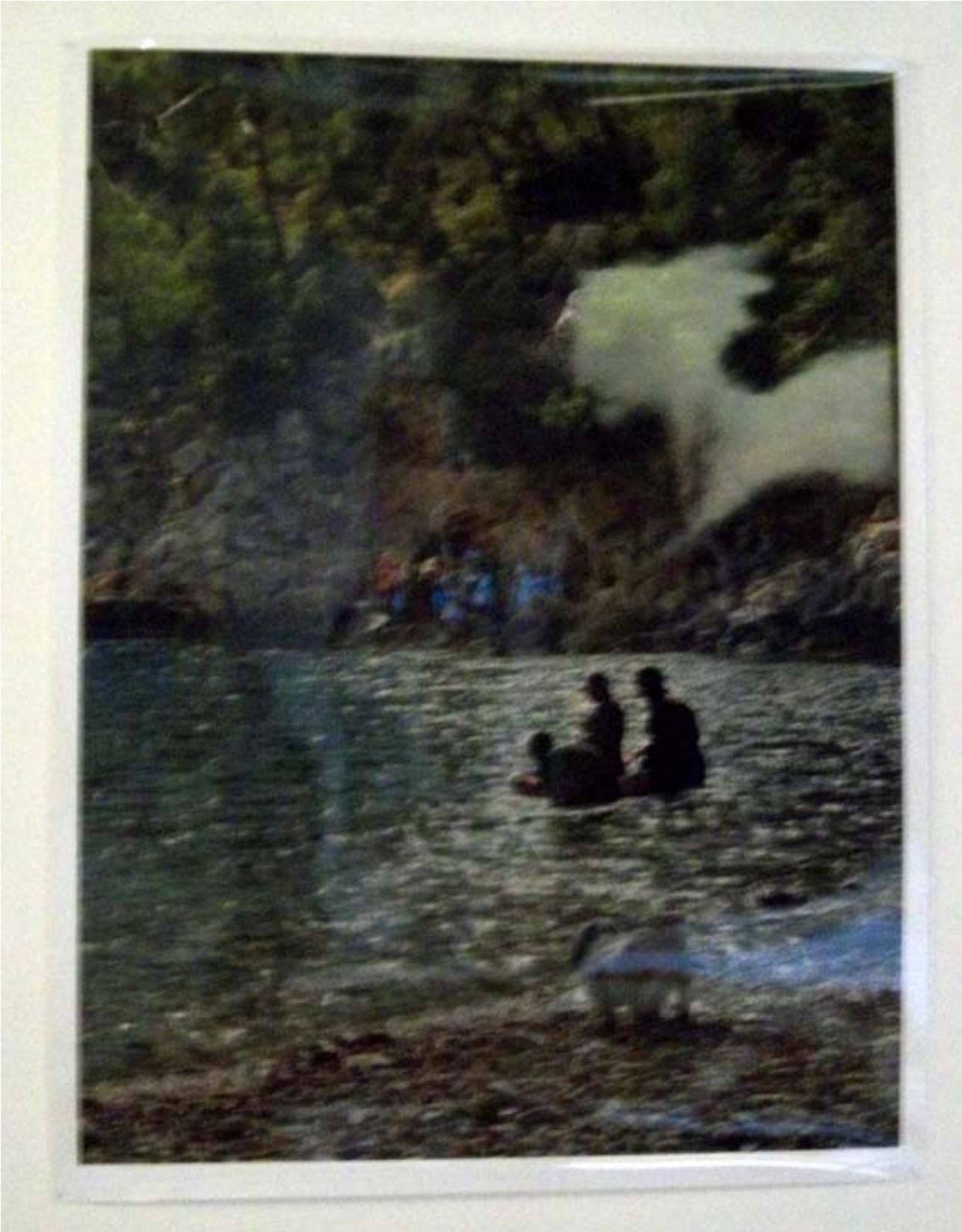
«Fuzzy» (fibreux, flou, vague) ne touche pas par hasard aux références à l'obscurité et par conséquent à l'inconscient. Des traces caractéristiques se compriment dans des lieux ou taches mystérieux. Le «spot» est situé conceptuellement entre la tache diffuse et aussi bien le locus. Il qualifie la clarification et aussi la contamination de l'espace d'image. Dans les zones troublées des forums on-line les utilisateurs de technique se rencontrent – troublés, et ils posent des questions concernant les sombres taches sur leurs images de caméra numérique, des questions qui mènent au néant. Dans l'idée des «bonnes choses» et de «l'homme en mesure ultérieure de toutes choses» l'inconcevable et le terrible sont fondés en même temps. Ici même, il est indiqué par les taches inexplicables mentionnées plus haut.
Est-ce que ce sombre sentiment a un lieu, et comment peut-on le voir? Celui-ci n'est positionné que localement et dans le paysage – des sentiments sont aussi devenus des

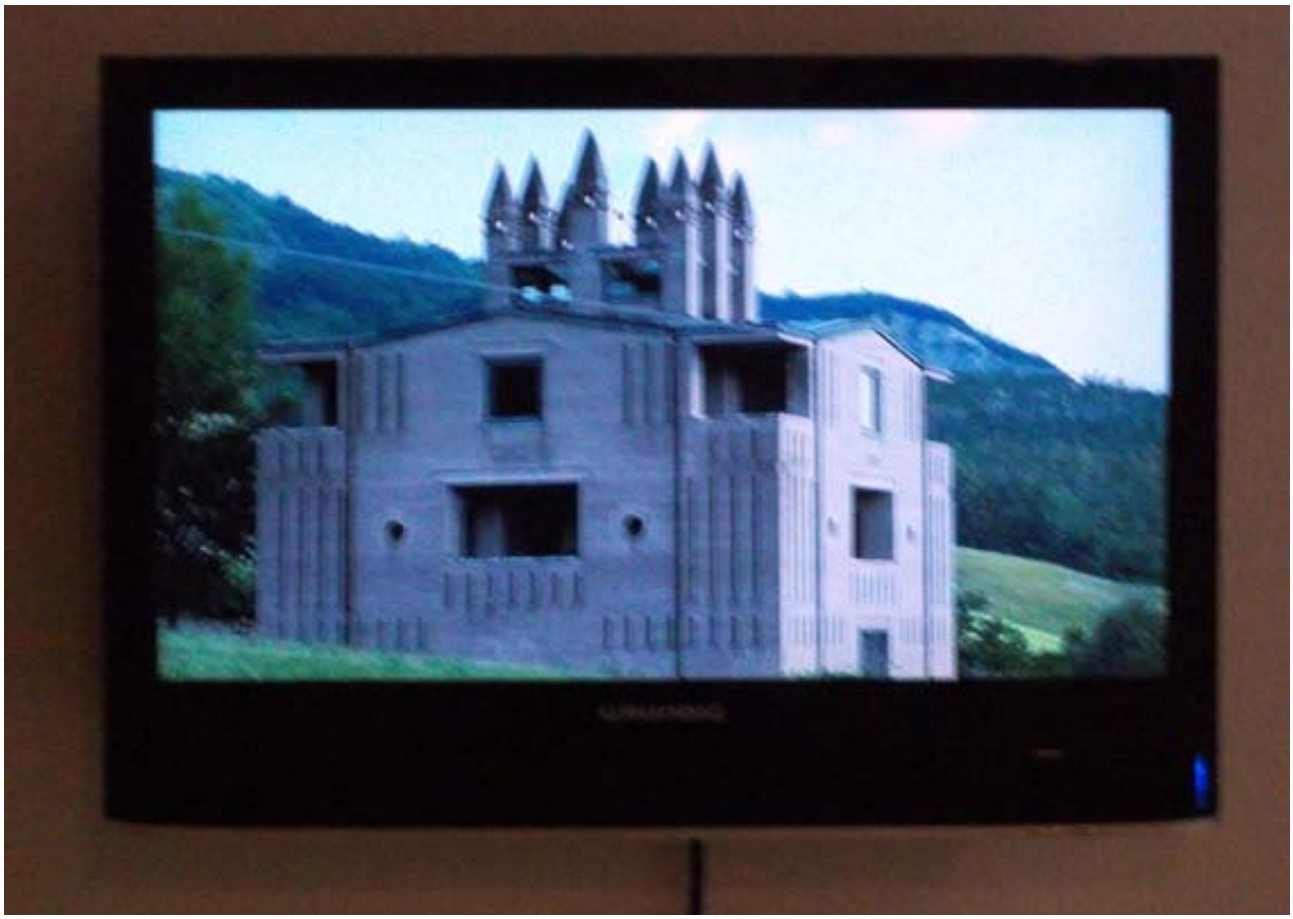
lieux imagés par la psychologie, la neurologie et la génétique. Puisque l'exploration scientifique toutefois paraît maîtrisable, elle soulève d'autant plus la question concernant l'imprécis, le défaut, l'angle mort.
La complexité et la monstruosité de ces surfaces invitent à la perpétration artistique. L'indistinct et le vague même deviennent une sphère fascinante de l'imagination sombre qui doit être explorée. La croyance populaire, les hyperboles cinématographiques, les hypothèses absurdes, les fragments énigmatiques combinés, les objets se dissolvant d'eux-mêmes et les paysages de ruines sont les objets d'exploration dans cette exposition.

Dans l'espace très proche de la galerie, 33 rue Sylvabelle, Wolfgang Oelze et Goesta Diercks présentent une installation collective, qui dans les superpositions formelles montre aussi les concentrations du sujet.









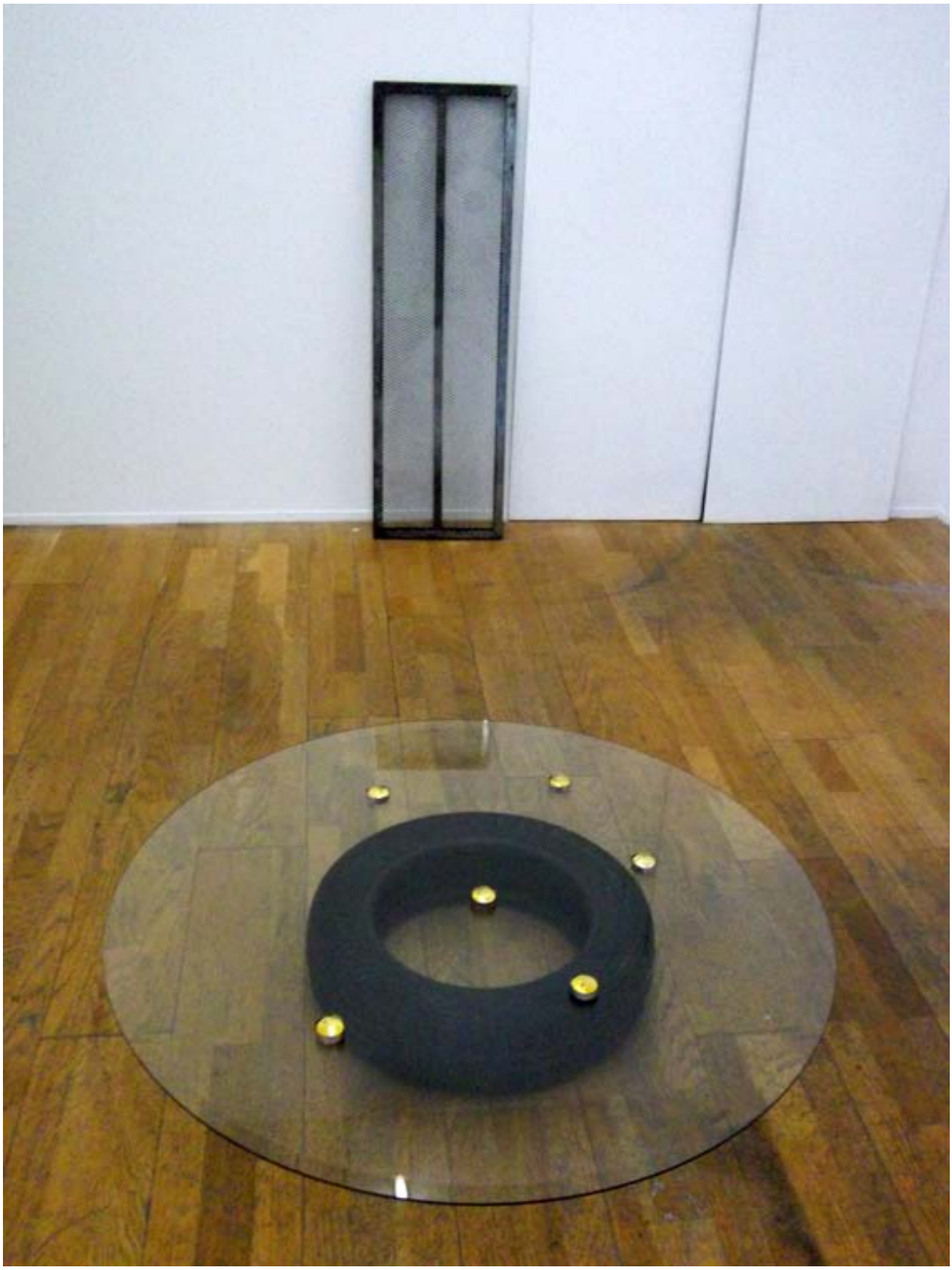
THOMAS BOULMIER

Du 16 au 28 septembre 2013

Tout au bout, ici

Il y a le doute tout au fond, au plus loin, toujours là, jusque sous nos yeux où il y a cet objet, enfin. Comme un rétroviseur dans lequel on se regarde, chemin faisant. C'est déroutant. Avec un peu d'imagination, on dirait presque du passé composé au futur proche, figé là au présent du subjonctif, il faut que je. Car tel est l'impératif aveugle de l'être : le mouvement. D'où ces objets, nés de l'incertitude et proposant de continuer encore d'aller dans l'inconnu, à chaque fois. Ils ont la forme d'un repli, d'une doublure dans le mouvement. C'est là, dans ce lieu sans obstacle, que le moi se rencontre, se recouvre de part en part. Peut-être qu'au bout, il y aura une oeuvre, pour couronner le doute et son mouvement vers ce qui ne cesse de lui échapper, et qui, lui échappant, se propage dans tout le vivant. Car il faudrait aussi parler du vivant, mais ici les objets le font mieux, pour peu qu'on leur laisse la parole.

O. Floren



JEAN-FRANÇOIS COADOU

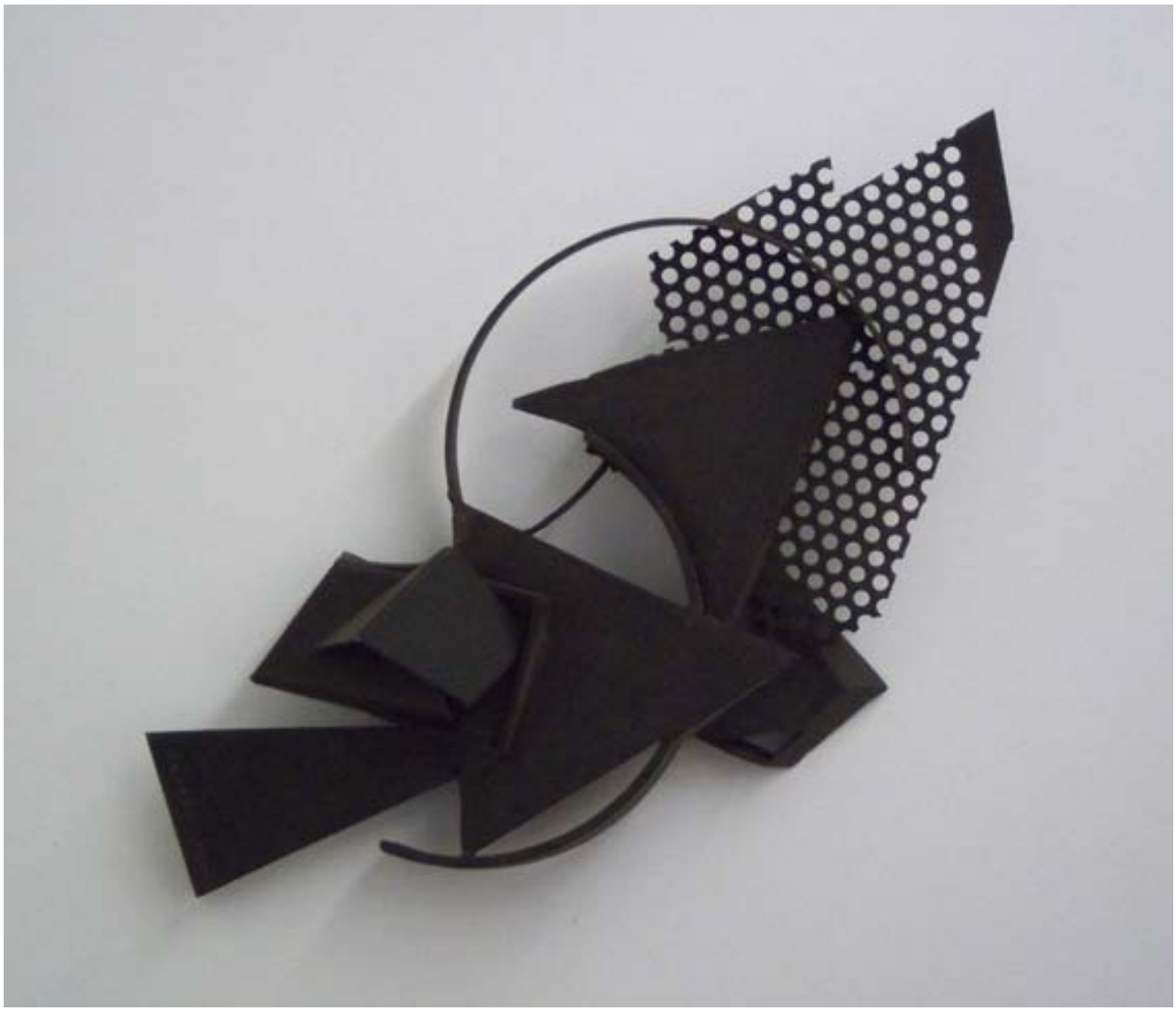
Du 30 septembre au 12 octobre 2013

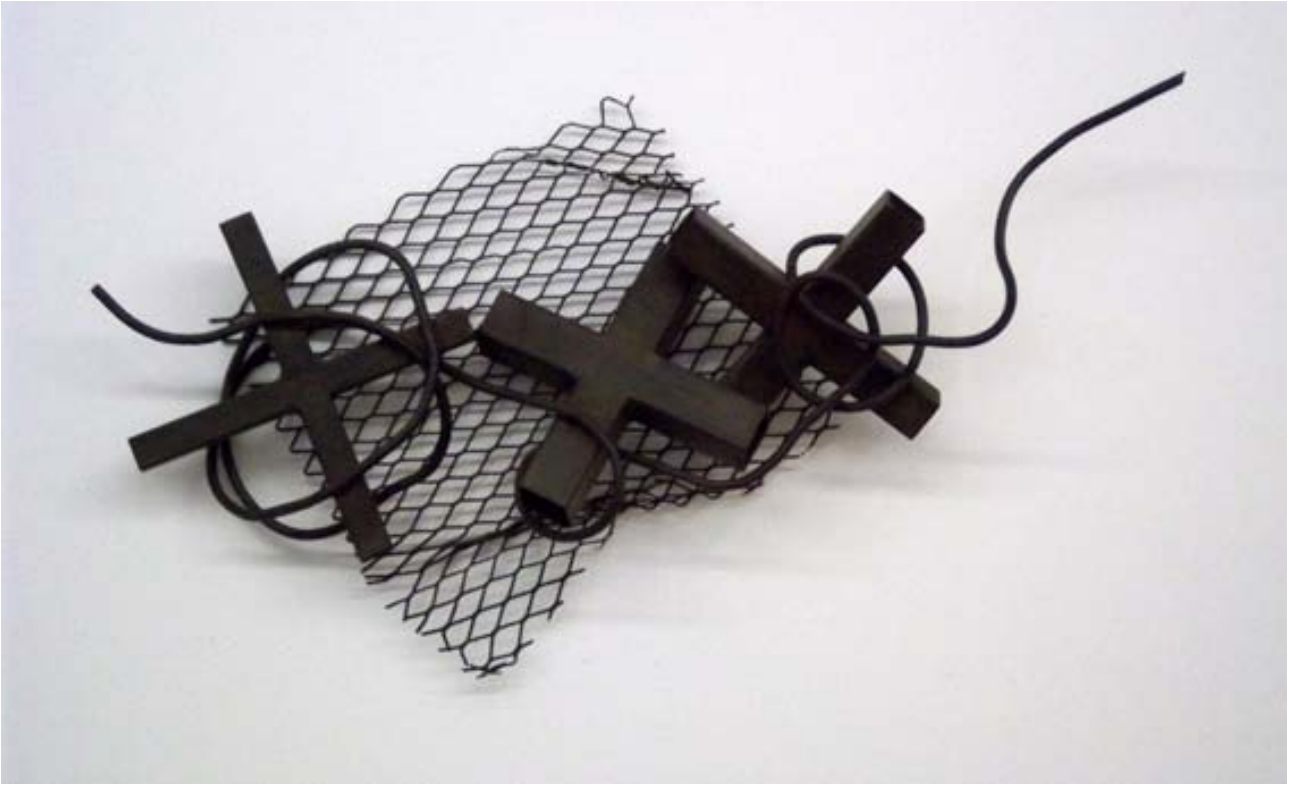
Ceci est un 69 !

Les EQUATIONS sont des choses énigmatiques, toutes issues des SCULPTURES SILENCIEUSES originelles sont ainsi nommées car, tenant à la fois de l'évidence et del'indicible, elles sont simultanément question et réponse.
Les EQUATIONS se veulent figures de l'innommable, tel qu'il est à l'oeuvre dans l'inconscient.
Sur le plan formel, de la famille éloignée des polyèdres irréguliers, elles sont issues, selon la leçon cézannienne, du travail de déconstruction-reconstruction d'objets premiers tels que le cube, la pyramide et le cylindre, avec toujours présente la question «Comment passer de l'objet à la sculpture ?».
Y est notamment exploré le problème de la matérialisation en trois dimensions du palindrome, figure close ne proposant que d'incessants (et jouissifs) allers-retours sur lui-même, et de la place qu'ainsi il assigne au regardeur. (Nous sommes là dans une métaphore de l'autisme).
Le palindrome est ici visuel et non phonétique, construit non plus en miroir selon un axe médian et vertical (exemple : 66), mais selon un axe «diagonal» (exemple : 69).

Sous-série des INCONNUES

Les INCONNUES, éléments (féminins) constituant le noeud obscur des équations, sont obtenues en agrégeant par soudage les reliquats, les résidus, les chutes informes et «inexploitables» issus de la fabrication des équations.
Elles sont précisément attachées à l'une ou l'autre d'entr'elles, ou bien INCONNUES INDETERMINÉES, issues des restes de l'ensemble provisoire de la série.
Enigmatiques et contenant la solution, elles sont comme une clé, mais une clé qui aurait perdu sa serrure.





NOUS REVIENDRONS, VOUS REVIENDREZ

Rodney Graham

Du 14 au 26 octobre 2013

Rodney Graham, Jack Jeffrey, Gary Pearson, Jayce Salloum, Ian Wallace
Préfecture des Bouches-du-Rhône
Boulevard Paul Peytral. Marseille
Exposition du 14 au 25 octobre 2013
Vernissage le lundi 14 à partir de 18h 30
Du lundi au vendredi de 14h à 18h.

Alain Domagala, Mijares, Sylvie Réno
Galerie du Tableau
Exposition du 14 au 26 octobre 2013

Présentation de l'ouvrage de Laurent Septier "Gagner un peu d'immortalité"
Présentation des vidéos "Le TGV en 50 secondes" de CO.AR.CO.
Espace 33 rue Sylvabelle. 13006 Marseille
Exposition du 14 au 26 octobre 2013
Vernissage le lundi 14 à partir de 20h
Du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 15h à 19h.
Le samedi de 10h à 12h et de 15h à 18h

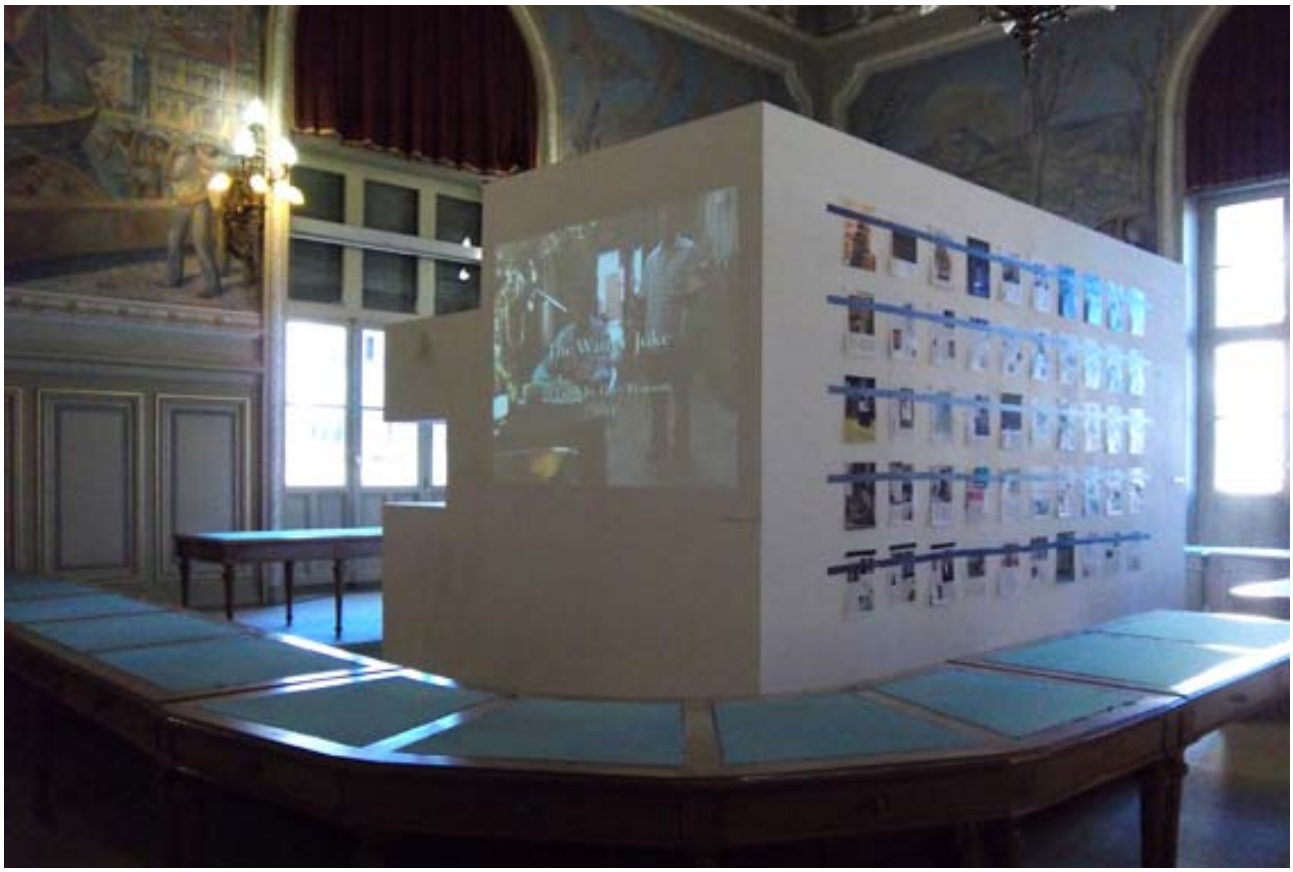
Au cœur de la ville, Diem Perdidi lance, le 14 octobre, un petit événement: "Nous reviendrons, vous reviendrez". Cinq artistes majeurs de Vancouver, Rodney Graham, Jack Jeffrey, Gary Pearson, Jayce Salloum et Ian Wallace exposeront dans les salons de la Préfecture, boulevard Paul Peytral à Marseille. Depuis plus de cinquante ans, il n'y avait plus eu d'exposition dans cet édifice et il faut saluer le Préfet Michel Cadot d'avoir eu l'audace de renouer avec ce qui, autrefois se nommait le Salon des artistes de la Provence et réunissait l'élite des créateurs travaillant dans le sud de la France, en ajoutant à cette audace l'ouverture d'esprit vers des échanges fructueux avec l'étranger.
Diem Perdidi, c'est aussi cette structure qui depuis un quart de siècle permet aux jeunes créateurs de la région de présenter à Marseille leur travail et de permettre d'opérer une sélection et de composer des expositions de groupe hors frontières. Des destinations parfois très lointaines: Anvers, Copenhague, Hambourg, New York, Thessalonique, Pékin, Milan, Vancouver...
C'est pour marquer cette dernière destination et l'échange qui se déroule aujourd'hui que la galerie du tableau montrera, à la même date du 14 octobre à partir de 20 heures, des œuvres de Sylvie Réno, Pascale Mijares et Alain Domagala dont les travaux ont été appréciés lors de l'exposition "Bag and baggages" au Canada.
À la même heure, pour souligner ses travaux d'édition, Diem Perdidi présentera l'ouvrage de Laurent Septier "Gagner un peu d'immortalité" dans l'espace du 33 rue Sylvabelle.
L'association fera part aussi de son souci de collaborer avec d'autres structures, telle CO.AR.CO., dont une vidéo, "Le TGV en 50 secondes", sera projetée pour la première fois à Marseille.

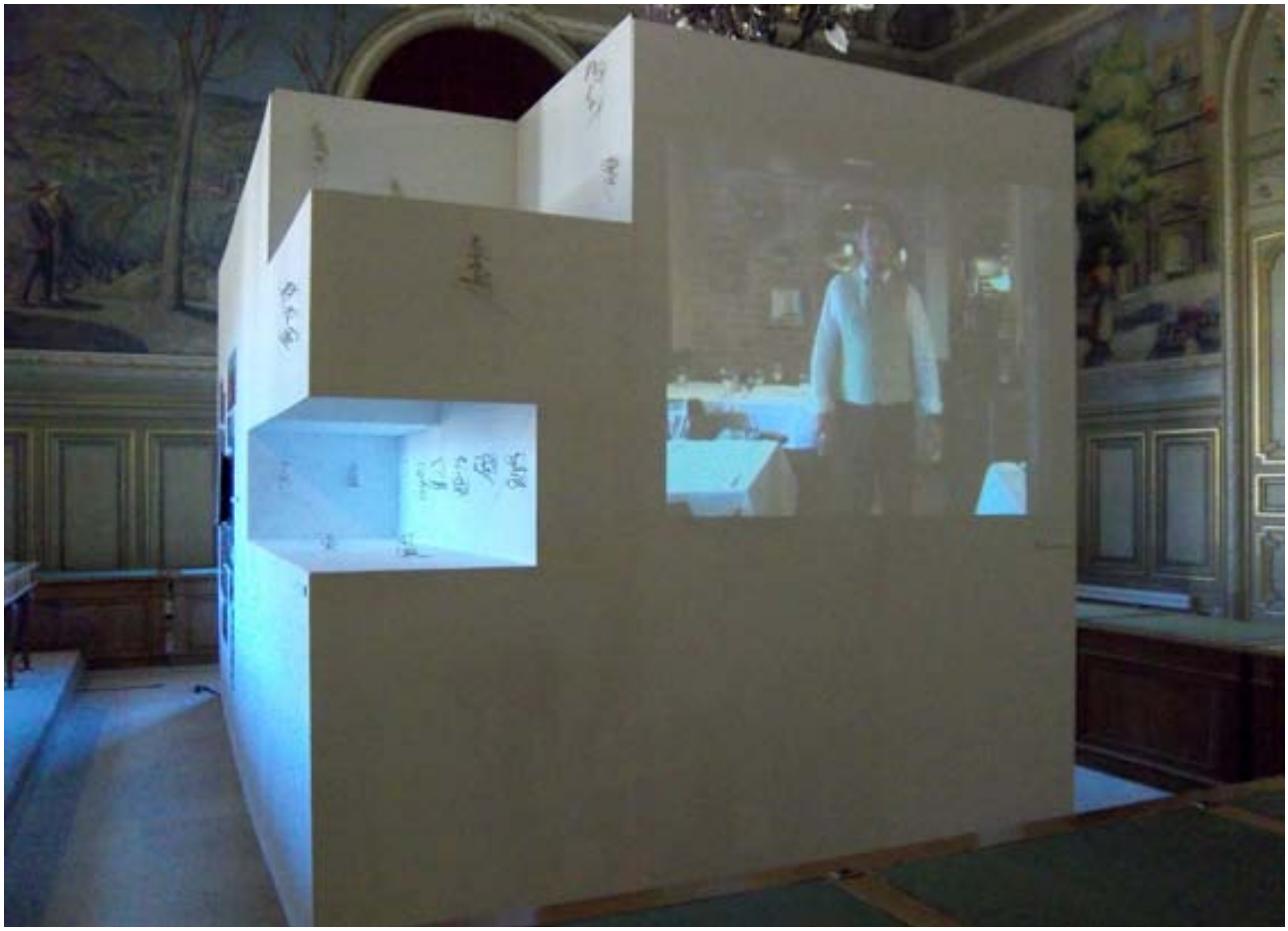
Jack Jeffrey

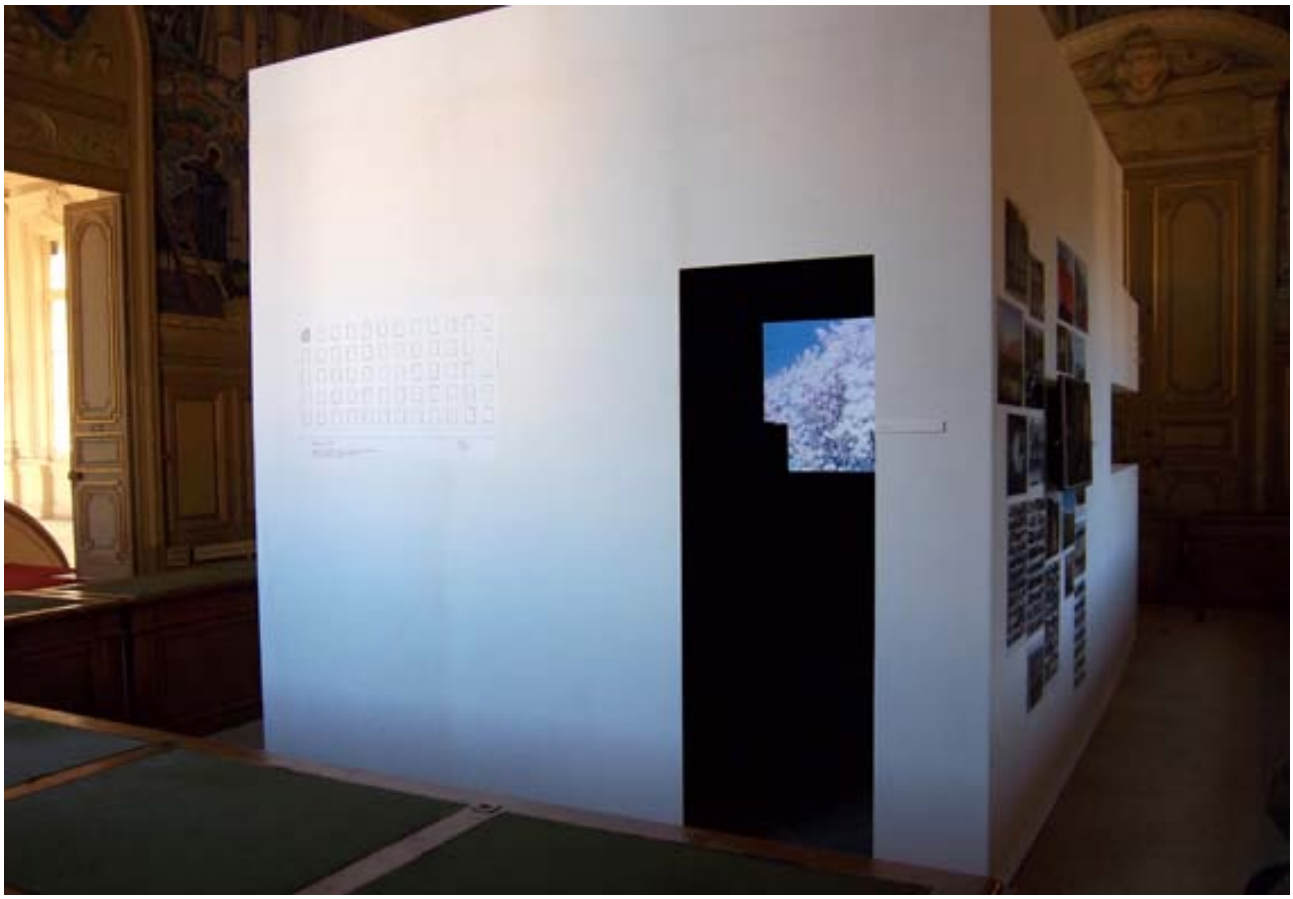
Gary Pearson

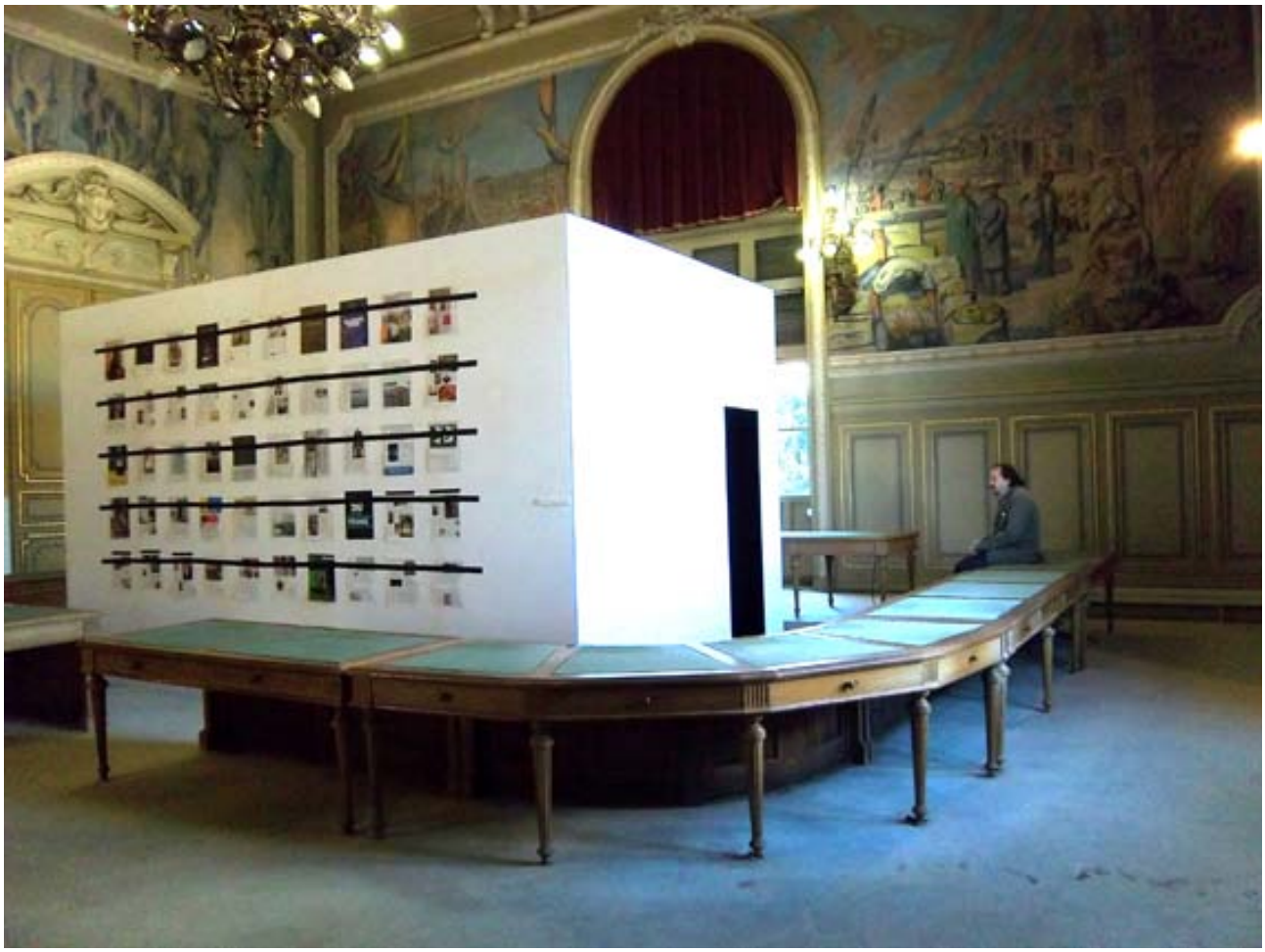
Jayce Salloum

Ian Wallace









Alain Domagala

Mijares

Sylvie Réno

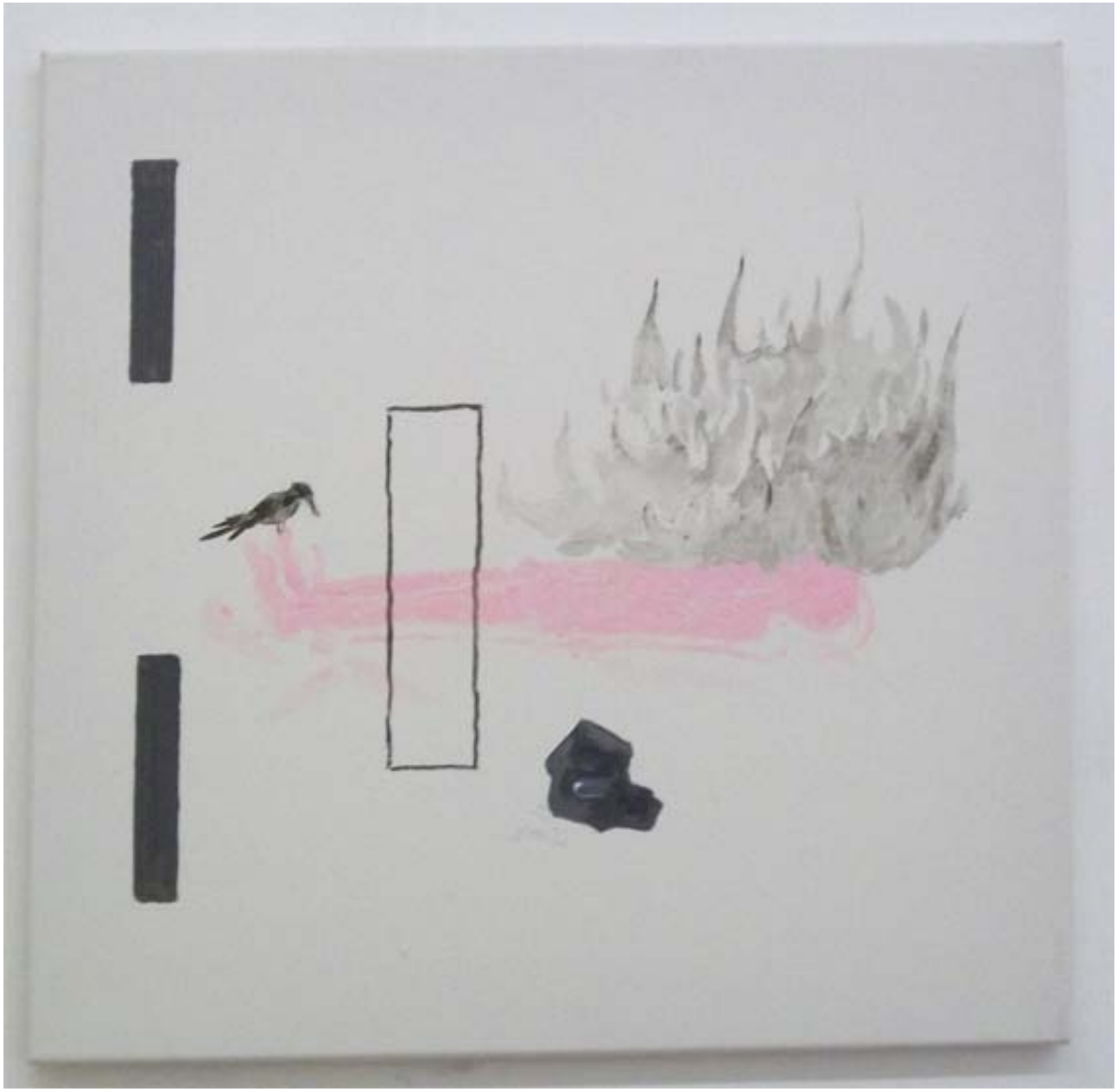
Laurent Septier

LE TGV EN 50 SECONDES
ALBERT BAYONA
PIERRE BELOUIN
BENNA
MYRIAM BORNAND
CHRIS BRANDL
NICOLA CARTER
ALEXINE CHANEL
RUSSELL CHARTIER
OSVALDO CIBILS
JEAN-FRANÇOIS COADOU
ROBERTO COMINI
HERVÉ CONSTANT
CLAUDE CORBIER
IRINA DANILOVA
DANIEL DJAMO
TRISTAN DUHAMEL
PIERRE-JEAN FONTFREDE
JONATHAN FRANCO
TRINI GAINZA
ALINA GAVRIELATOS
DORKA GERGELY
JÖRG HEIECK
DANIELLE HELBIG
FRANÇOISE HENNEBERT
SALVATORE INSANA
PIOTR KOTLICKI
ARTEM KOTSUN
JEAN LEFÈVRE
ITAMAR LURIA
MADE
SANDRA MATAMOROS
ALICE MINIER
PIERRE-JEAN MOREAU
ANNE ORBAN
CRISTINA PAVESI
JUAN PETRY
ROGER REMACLE
ANGELO RIVIELLO
JEAN-MICHEL ROLLAND
WILFRID ROUFF
FLORENT SCHWARTZ
SILVANA SFERZA
SIBERIANA
NOEMI SJÖBERG
SUCCA
ELISABETH TRUZE
SOFI URBANI
VIDEOSTELLEN
CO.AR.CO.
NUIT DU "TRAIN AU CINÉMA". GARE SNCF DE LA CIOTAT. 27 SEPTEMBRE 2013 À PARTIR DE 18H 30
L'HOMMAGE AUX FRÈRES LUMIÈRE DE 48 ARTISTES INTERNATIONAUX
MARSEILLE-PROVENCE 2013
CAPITALE EUROPÉENNE
DE LA CULTURE
MP2013.FR
EUROCOPTER
TV5MONDE

PAN JIE

Du 28 octobre au 09 novembre 2013

Pan Jie est un artiste chinois né il y a trente ans à Wuhan (province du Hubei).
Ses œuvres combinent audacieusement des techniques orientales et des procédés occidentaux: gravure sur bois, dessins traditionnels chinois, créations originales.
Pan Jie puise au plus profond de lui son inspiration, pour tenter de peindre notre société et ses contradictions. Pour autant, il reste sensible aux beautés les plus simples de notre monde...

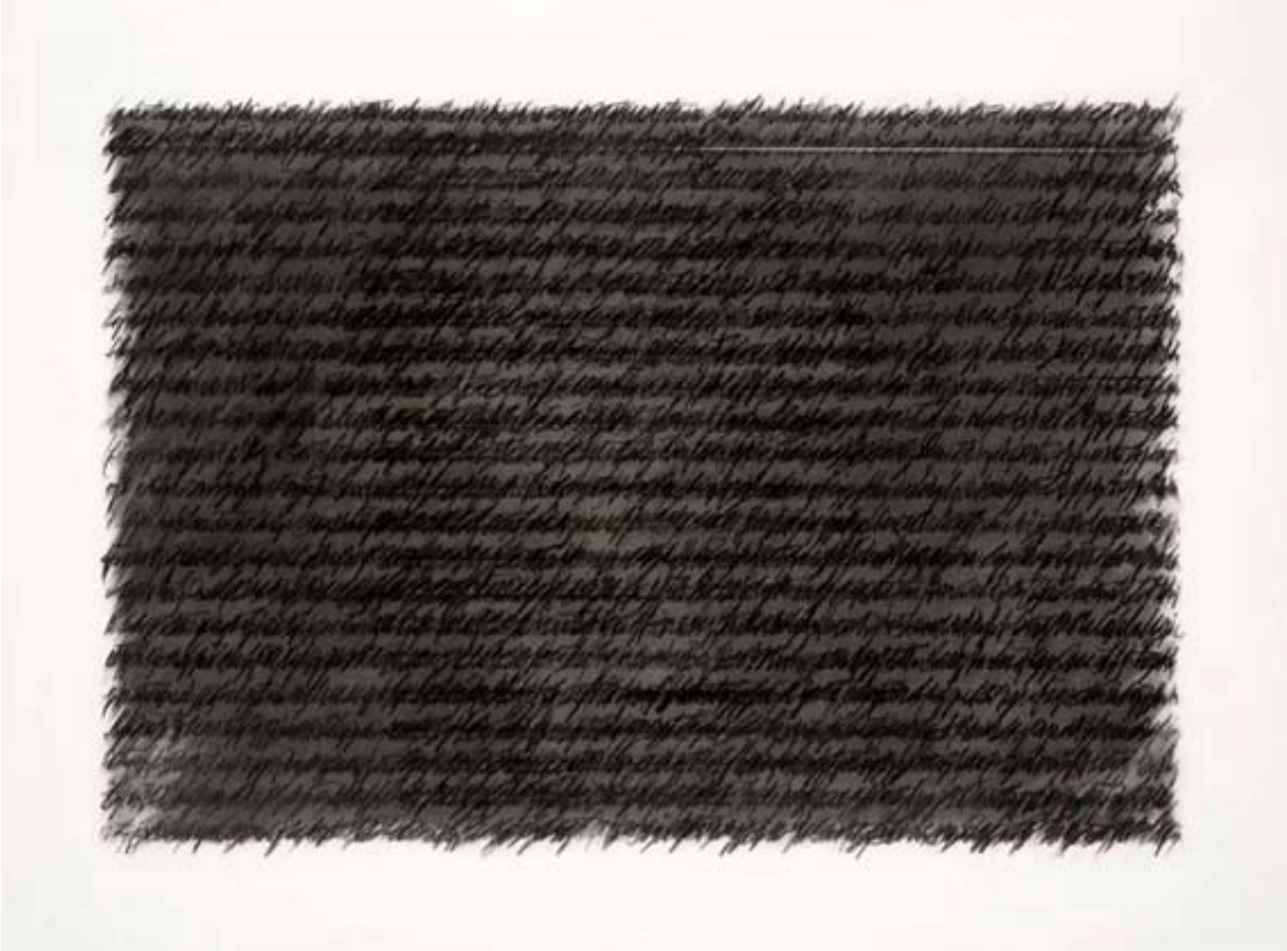


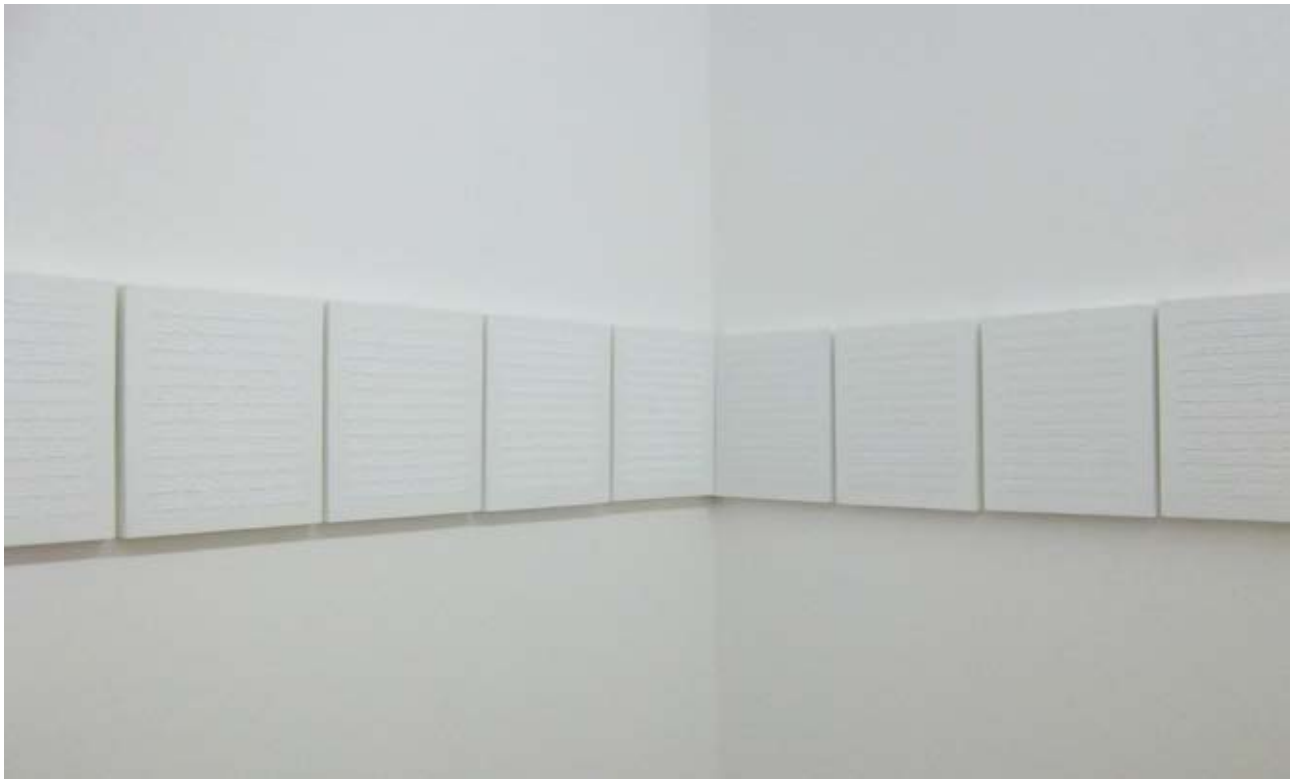
ALESSANDRO ALGARDI

Du 11 au 23 novembre 2013

Tout le travail d'Alessandro Algardi se place avec cohérence à l'intérieur de recherches poético visuelles, un espace d'expérimentation qui a prospéré, comme on le sait, dans les années soixante-dix, et qui favorise l'utilisation du langage et des moyens d'expression, dont les implications, purement conceptuelles, constituent un élément pas seulement métaphorique mais aussi formel.
La première exposition personnelle d'Algardi remonte à 1967, dans sa ville natale, Milan, l'un des endroits les plus intéressants dans le panorama italien de ce domaine particulier de l'expérimentation visuelle. A Milan, l'artiste garde toujours un atelier, mais son activité a évolué - au fil des ans, et comme conséquence logique d'une riche histoire d'expositions - entre Bruxelles, New York et Londres.
La spécificité de l'œuvre d'Algardi est à situer entre la peinture et l'écriture. Dans ses peintures l'élément poétique émerge puissamment: les tableaux sont composés à l'imitation de pages écrites par une épaisse calligraphie. Les phrases accumulées et tressées deviennent intraduisibles et il est impossible de revenir au concept original qui les a générées, restant ainsi mystérieux et secret. Ce chevauchement de paroles entrecoupées permet de tisser une histoire jamais révélée: illisible, car située dans l'espace idéal de la pensée.

Extrait de Gabriella Belli





ALAIN ANDRADE

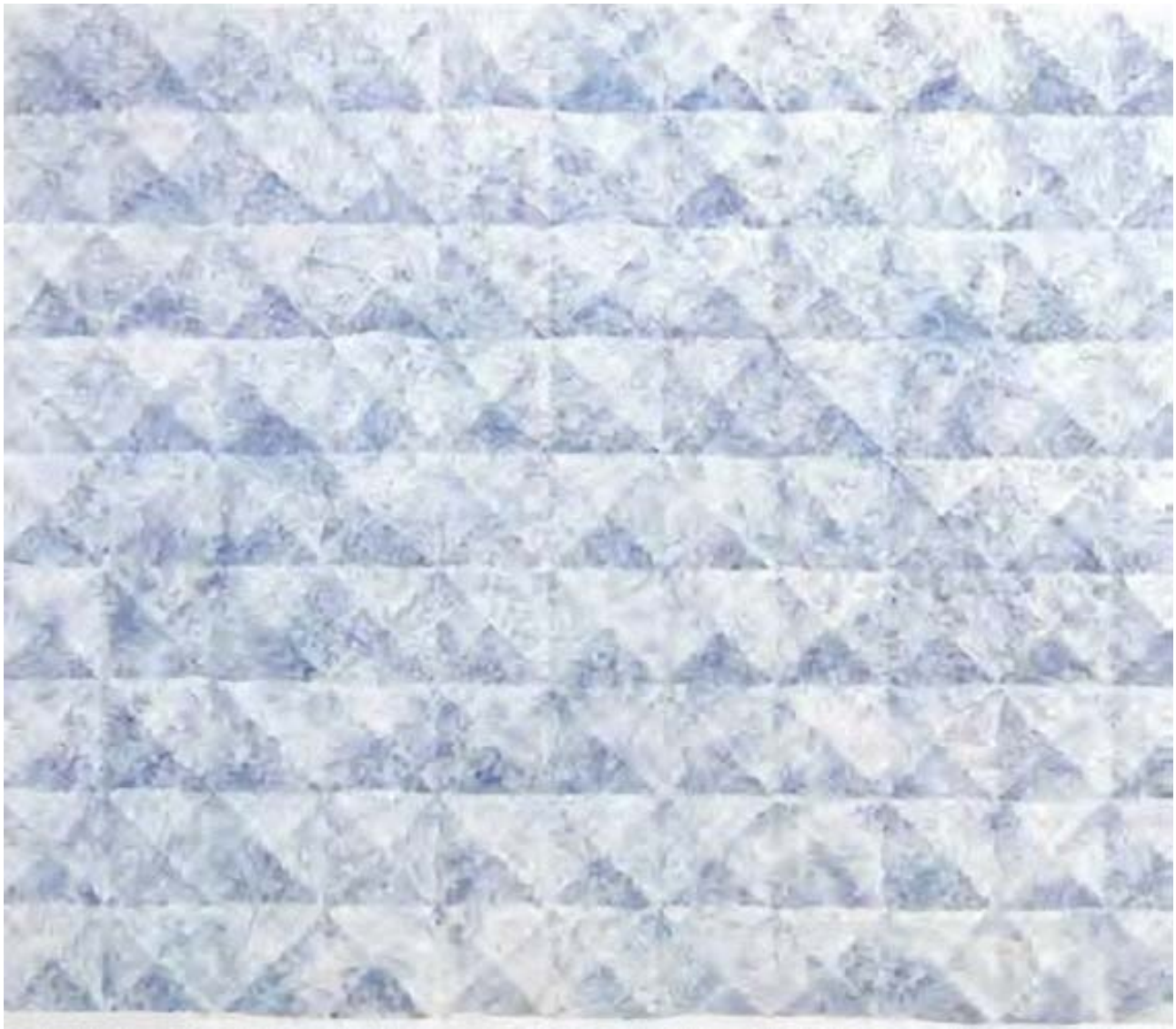
Du 25 novembre au 07 décembre 2013

Je cherche à voir. La photo aide à voir.
Je passe des frontières, je ne fais que chercher la vie.
C'est difficile une tentative pour aller à la vision.
C'est tellement étrange ce besoin de laisser monter l'inconnu.

Cette lumière qu'on atteint parfois, (mes photos ne sont pas nées d'une habitude ou d'une recette), un besoin de me laisser porter par ce qui vient de l'inconnu en moi, un besoin vital de donner une image, la vie engloutie à chercher une tension, une transparence, une sensation.

PLEIN LE VIDE

Jérémy Chabaud, Claire Colin-Collin, Jérémie Delhome



Jérémie Delhome, sans titre,100X120 cm, 2012

Du 09 au 14 décembre 2013

L'exposition « Plein le vide » regroupe trois artistes : Jérémy Chabaud, Claire Colin-Collin, Jérémie Delhome. Entre apparition, incarnation, répétition des vides et des pleins, effacement et condensation, chaque artiste nous livre sa façon de faire exister des espaces avec la matière. Des contours se révèlent, des formes du vivant et de l'inerte vibrent. Cristallines, organiques, au cœur ou dispersées, les traces des intentions et des gestes de l'artiste se déposent avec sa respiration. Poumons remplis ou essoufflés, palpitations du sang, évanouissements, silence des plis et replis d'une feuille devenue minérale, les lectures de ces œuvres sont multiples : pourtant, elles dialoguent et s'apprivoisent. A bien regarder ce rendez-vous impromptu de trois artistes, chaque œuvre semble être un extrait ou une extension de ses voisines. Des mutations pourraient s'organiser entre elles et déployer d'autres résonances. Ces

rapports et tensions cartographient à la fois le rassemblement et la fragmentation d'un égrégore en train de se dessiner. Un début et déjà une fin, un état suspendu, alchimique : tel est peut être le motif de cette danse à trois ?

[...]

« Je suis trop bien né pour être possédé,
Pour être un subalterne aux ordres,
Un serviteur ou un instrument utile
De tout État souverain de par le monde. »

Henry David Thoreau, La désobéissance civile

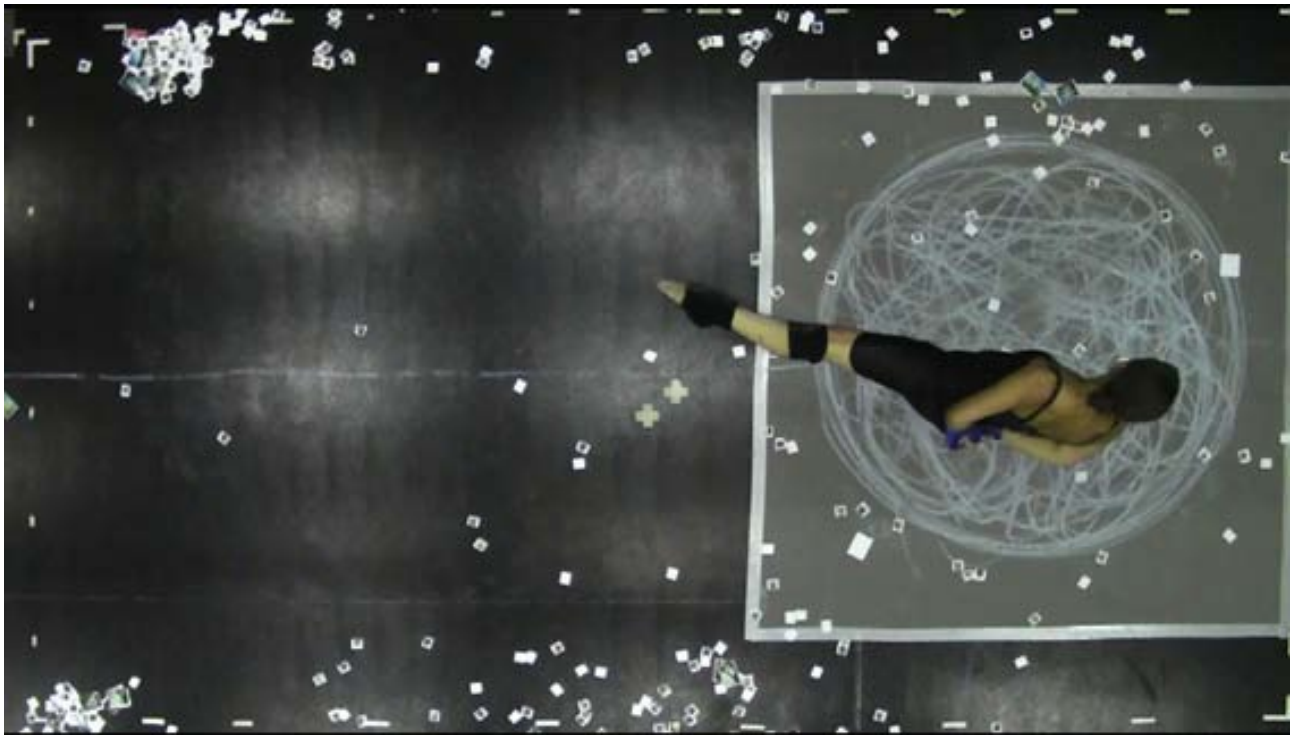
Jérémy Chabaud

Claire Colin-Collin

Claire Colin-Collin

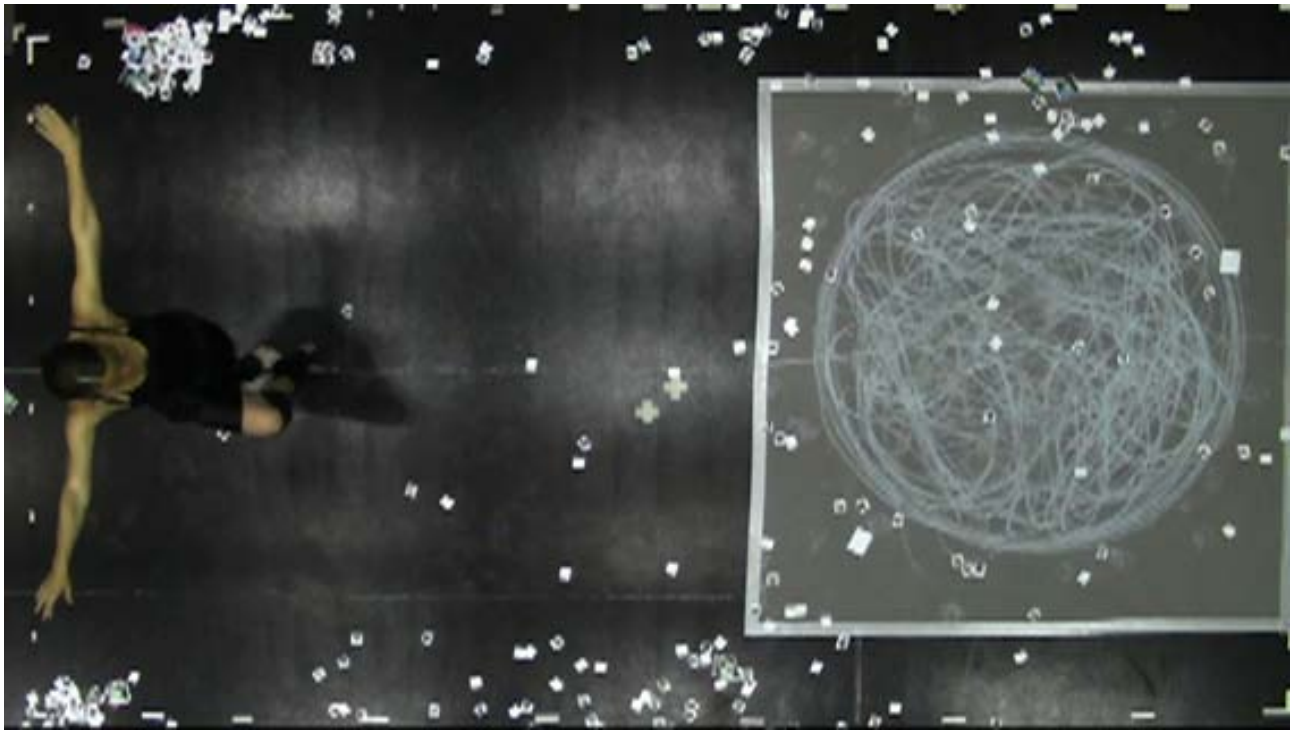
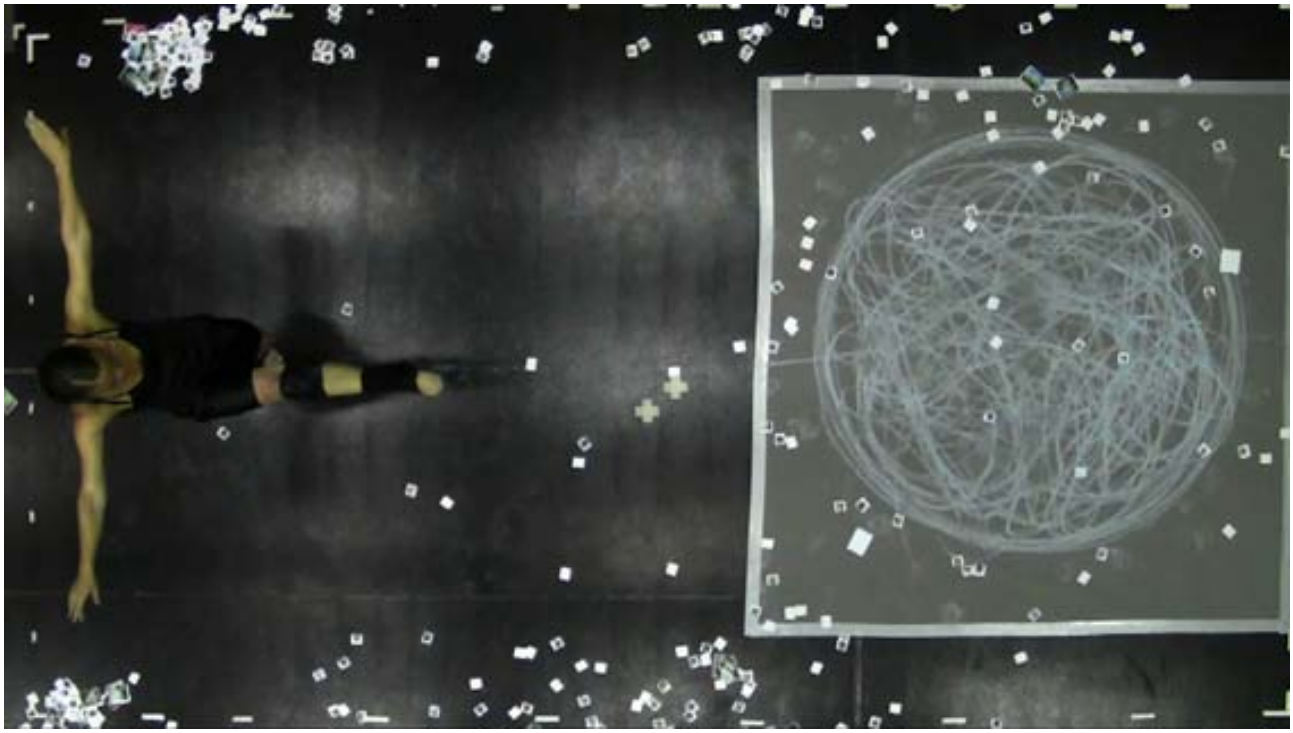
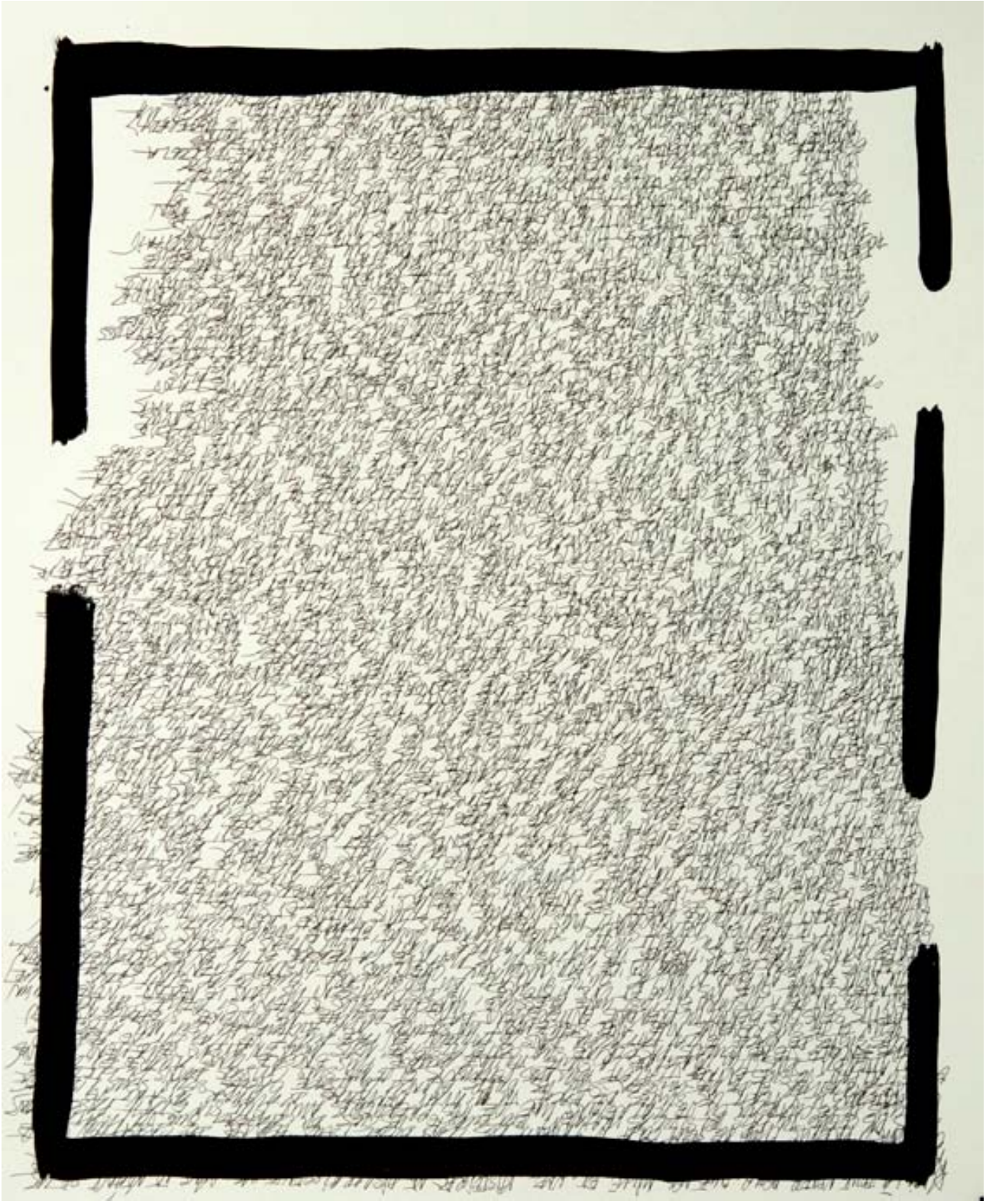
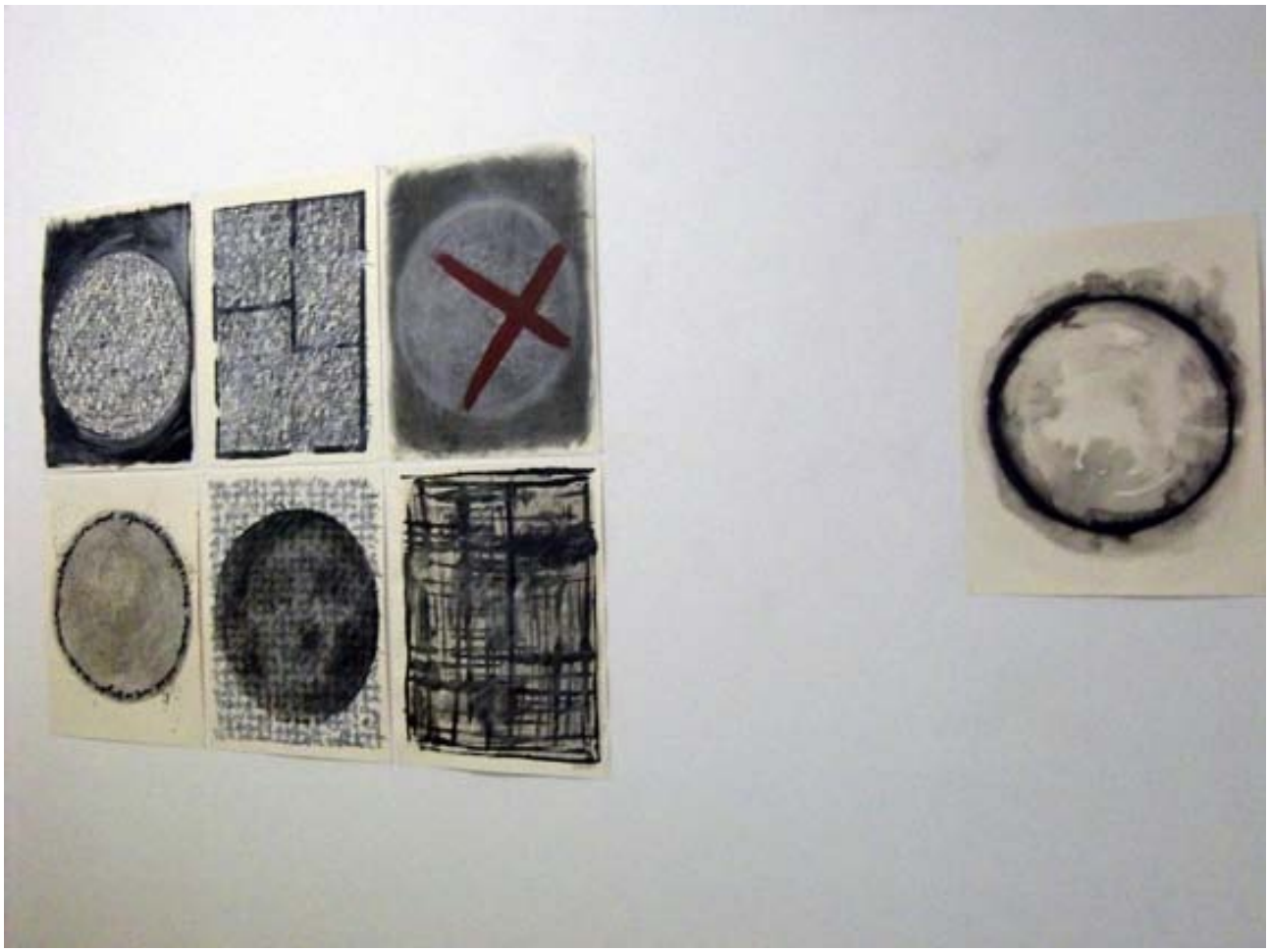
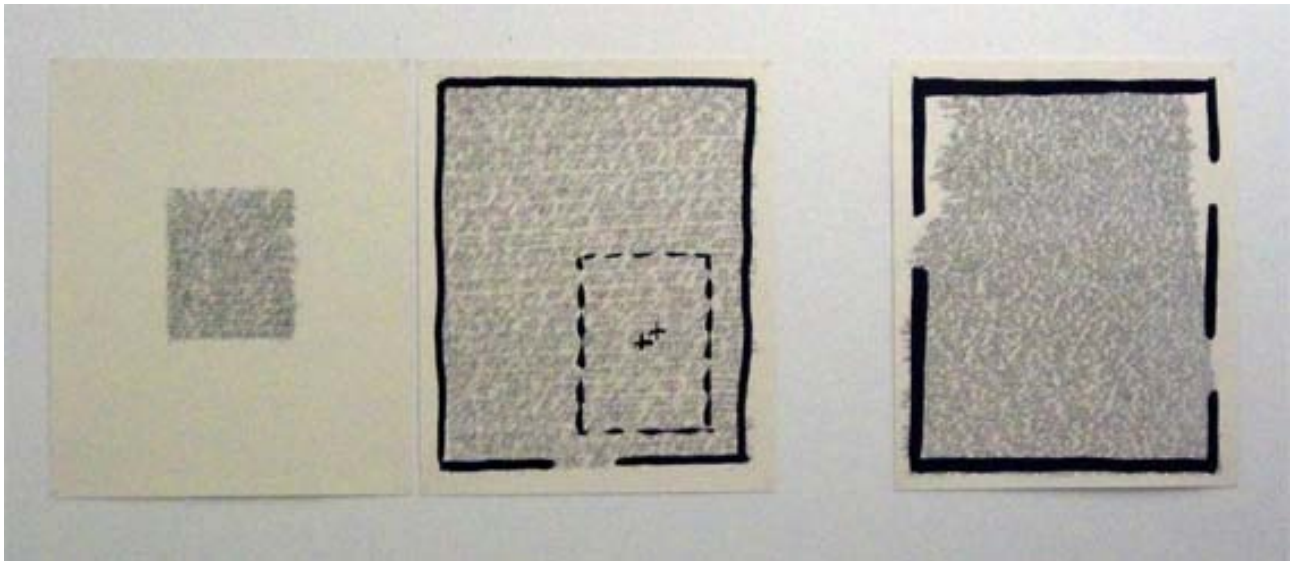
Jérémy Chabaud

ALEXANDRA MONTSAINGEON



Du16 décembre 2013 au 11 janvier 2014

« LACRIMOSA »

J'ai voulu écrire sans mot, dé-peindre des émotions, des murmures, des chuchotements et des cris. Je suis devenue machine à écrire, crayon, pinceau. J'ai tracé des phrases. Dessiné des lignes, des courbes, des angles, des arabesques. J'ai planté des points, des virgules, des parenthèses, envahi une vingtaine de dessins préparatoires, puis six monochromes noirs de 3 x 5 m.
La performance filmée est une improvisation. Je ne suis pas danseuse. Travailler avec un chorégraphe aurait détruit les aspects intuitifs, fragiles sur lesquels repose LACRIMOSA. Or, c'est la construction d'une forme hybride aléatoire qui m'intéressait, l'expérimentation dans des domaines qui me sont inconnus. Puis, l'hypothèse de surprises ou d'accidents lors de la prise de vue...

A.M.